

Vol. 14, No 8

AOUT 1921

20 CENTS

La Revue Populaire



Magazine littéraire illustré mensuel

POIRIER, BESSETTE & Cie., édit.-prop., 131, rue Cadieux, Montréal

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE. AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES.
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

*La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada*

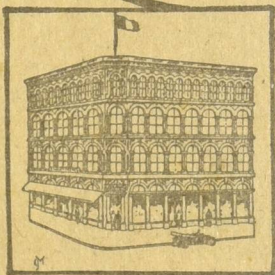
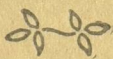


Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

D'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

La Revue Populaire

Vol. 14, No 8

Montréal, août 1921

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,
MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.



Les bancs des parcs publics et Cythère



Vous est-il déjà arrivé, homme mûr, de vous promener par une chaude soirée d'été, dans un quelconque de nos parcs publics? Vous avez remarqué alors que chaque banc est occupé par un couple d'amoureux tendrement enlacé, qui n'a rien à dire lorsque vous passez, mais qui s'empresse vivement de reprendre sa conversation interrompue par votre arrivée dès que vous êtes rendu quelques pas plus loin.

Ah! les bancs des parcs publics de nos villes, s'ils pouvaient parler. S'ils pouvaient raconter tous les serments qu'ils ont entendus, tous les serments qu'ils ont vus. Que de romans ébauchés au clair de lune, que d'idylles sans lendemains, que de coeurs ont battu et palpité à l'ombre des grands arbres, sur les bancs peints en vert de nos grands parcs.

Dès sept heures du soir, tout est occupé, aucun banc n'est libre; les amoureux viennent se gaver d'air pur et d'amour près du lac nain ou du bassin géant. Les amoureuses, mollement appuyées aux bras des amoureux, toutes tremblantes dans leurs toilettes claires, écoutent en rougissant les déclarations timides des jeunes amoureux. Les coeurs s'ouvrent à l'amour en même temps que les lèvres s'ouvrent au baiser. Le silence, plus éloquent que les plus belles paroles règne en maître. On se presse la main à se la broyer, et là jeune fille a compris: elle est aimée. On fait des rêves

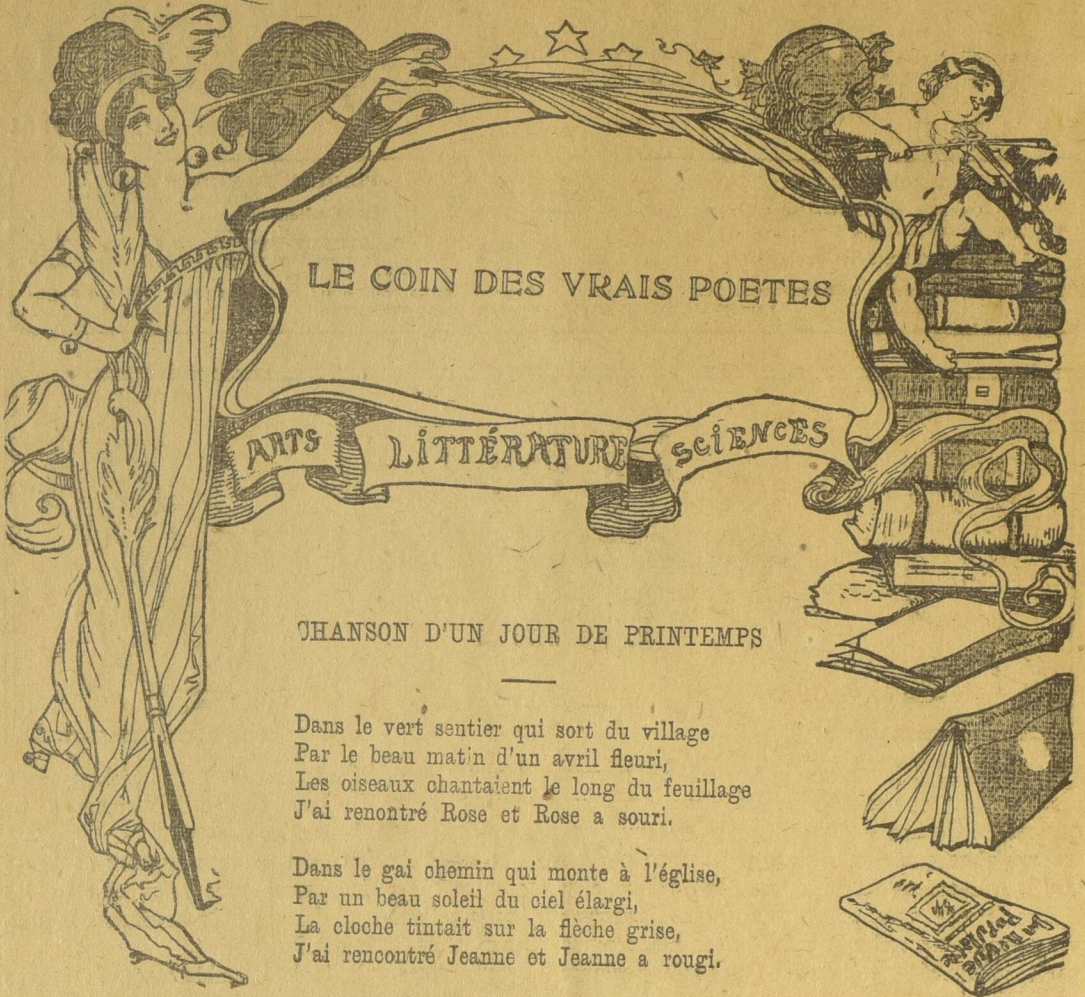
d'avenir, on se fiance sous le grand ciel, pendant qu'à l'horizon, la lune qui se fait complice de Cupidon sourit de son large rire.

Une génération se connaît, s'aime et se fiance sur les bancs des parcs; puis passe et cède les bancs à l'autre génération qui recommence la divine comédie jouée par les anciens.

Plus tard, vieillards, tremblotants, la femme et le mari reviennent souvent rendre visite au vieux banc, berceau de leur amour. On a vieilli, le dos commence à se voûter, et l'on regarde avec amour le vieux banc où on s'est rencontré pour la première fois. Pendant que l'on revoit le passé, un jeune couple vient s'asseoir; elle a seize ans, lui dix-huit à peine. On est un peu jaloux de cette profanation de "notre" banc, puis on réfléchit, on sourit, et monsieur dit à madame: "Puissent-ils être heureux comme nous l'avons été". Et, bras dessus, bras dessous, en se dirige lentement sans parler, vers sa demeure, heureux de ce petit pèlerinage au vieux banc des amours, pendant que le bon agent de la force publique qui voit tout, tout en faisant semblant de ne rien voir se promène lentement de son pas monotone et fait oïr le sable des allées pour prévenir de son approche les fiancés de ce soir, les époux de demain.

Oh, les bons vieux bancs de nos parcs publics.

Paul COUTLEE



CHANSON D'UN JOUR DE PRINTEMPS

Dans le vert sentier qui sort du village
 Par le beau matin d'un avril fleuri,
 Les oiseaux chantaient le long du feuillage
 J'ai rencontré Rose et Rose a souri.

Dans le gai chemin qui monte à l'église,
 Par un beau soleil du ciel élargi,
 La cloche tintait sur la flèche grise,
 J'ai rencontré Jeanne et Jeanne a rougi.

Signes différents, le sens est le même;
 Sourire et rougeur sont signes d'amour!
 Chacun a son tour fait voir qu'elle m'aime
 Je veux bien aimer chacune à son tour!"

Le coeur, en avril, doublement s'enflamme
 Jusqu'au soir j'errai dans le bois, rêvant
 Rosé pour amie et Jeanne pour femme,
 Des bruits de baisers sonnaient dans le vent.

Au bras d'un galant, j'ai vu passer Rose,
 Et puis Jeanne au bras d'un futur mari,
 Les signes d'amour? avril en dispose!
 Rose avait rougi, Jeanne avait souri.

X...



CHAPITRE VII

J'ai toujours aimé la merveilleuse et romantique ville de Venise dont le comte de Pourtalès me fit comprendre les charmes et la beauté caractéristiques. Ce fut un changement étrange que de passer des dissipations de Cannes aux mystères de l'ancienne Venise aux palais couverts de mousse qui ont abrité tant d'amours et de péchés, d'héroïsme et de barbarie. Je m'y rendis sans mon mari, retenu à Cannes par ses obligations sociales.

Je pris un appartement princier au Grand Hôtel, face au canal. Je connus le soir même de mon arrivée, sur la terrasse, un vieux gentilhomme d'une drôle de tournure qui devait jouer dans ma vie un rôle considérable.

Le lendemain, je vis mouiller au quai de l'hôtel une magnifique gondole, richement festonnée. Mon inconnu de la veille venait me solliciter une promenade. Convenablement chaperonnée, je me laissai glisser sur les eaux grises des canaux pendant que mon hôte me donnait un cours d'histoire. L'embarcation lui appartenait. Mon vieil ami vint me chercher ainsi tous les jours et me rendit inoubliables les quelques semaines que je passai alors à Venise.

De retour à Cannes, j'assistais à un festin donné par le grand duc Michel

où on s'enquit de mon voyage. Je leur dessinai la silhouette de mon aimable cicerone.

Il se trouvait à table Don Jaime de Bourbon, fils de Don Carlos de Bourbon, prétendant au trône d'Espagne, chef de la dynastie à laquelle appartient le roi Alphonse. Quand j'eus bien décrit mon bonhomme, il s'écria : "Bravo! c'était papa!"

J'étais bien embarrassée. Je me contentai de sourire et de dire: "J'en suis charmée. Vous aurez la bonté de me le présenter". "Avec plaisir, comtesse", répliqua Don Jaime.

Quelques semaines plus tard, je retournai à Venise avec un groupe d'amis de Cannes, munie de lettres d'introduction auprès de Son Altesse Don Carlos de Bourbon, duc de Madrid. Trois jours après mon arrivée, il m'invita à dîner dans son palais, l'historique Palazzo Loredano, qu'habita l'un des plus illustres doges vénitiens. Don Carlos y vivait avec sa seconde femme, la princesse Berthe de Rohan. Il était toujours à l'affût d'aventures galantes et dut même à son étourderie et à son libertinage de ne pas enlever la couronne d'Espagne au père d'Alphonse. Les Carlistes étaient en pleine révolte et marchaient sur Madrid. Don Carlos, jeune alors, devait faire le coup avec ses partisans pour arriver au palais en même temps

qu'eux. Mais cette nuit-là même il avait un rendez-vous d'amour et il sacrifia sa couronne à une jolie fille.

Il fut pour moi d'une amabilité extrême. Je connus, grâce à lui, tous les princes et princesses exilés d'Espagne et, pour ne nommer que ceux-là, le duc de Camestra et le duc de Tama-mes. Je remarquai surtout parmi eux le duc d'Aguilar, un grand d'Espagne par naissance. Brun, sombre, la figure tourmentée par une expression tragique, il semblait personnifier le héros d'un drame machiavélique. Il était en société un causeur captivant et un musicien brillant. Tout romanesque qu'il me semblât, il devint bientôt un de mes amis les plus attachés. Don Carlos, mis au courant de ma nouvelle amitié, me prévint contre lui: "Méfiez-vous, me dit-il, c'est un homme infortuné, désespéré et dangereux. Il a perdu tout ceux qui se sont associés à lui." J'appris alors son histoire. Ennemi juré du roi Alphonse, il suscita maintes révolutions contre lui. Sa tête était alors à prix. Des agents espagnols le recherchaient partout pour le ramener dans son pays et le laisser mourir dans quelque donjon.

Un soir, j'étais à rêver à mon balcon quand j'entendis le duc d'Aguilar heurter discrètement à la fenêtre de mon palais, au risque de sa vie.

"Pour l'amour du Ciel, comtesse, disait-il, ouvrez ou je me tue!"

Ne sachant que faire, balancée entre la crainte d'être responsable de sa mort ou, au cas d'une surprise, de la perte de mon honneur, j'ouvris enfin et lui permis de coucher dans une pièce du dernier étage où il se trouva à l'abri des agents espagnols qui étaient sur sa piste.

Je revins pour la seconde fois à Cannes où arriva un beau jour le lugu-

bre duc d'Aguilar, en butte aux mêmes ennuis. Le baron Sascha Stockel lui sauva la vie en brisant un flacon rempli de poison qu'il allait vider. Ce fut une peine inutile; trois mois plus tard il était trouvé dans la basilique de St-Marc, empoisonné. Il avait bu le liquide que contenait une bague très ancienne qu'il portait toujours au doigt.

Ceci me remet en mémoire un des épisodes les plus intéressants de ma vie. Mon premier mari, le comte de Pourtalès possédait à Florence le Palais Salirati que sa grand'mère, une princesse italienne, lui avait laissé en héritage. Ce palais vit défiler sous sa loggia les brillants et cruels Médicis, princes machiavéliques dont l'histoire est synonyme de l'histoire florentine.

Les Médicis étaient étrangement versés dans la fabrication et l'usage des poisons. Ils n'en ignoraient aucun. Cette science leur avait été léguée par un ancêtre herboriste. Ils enrichirent à travers les siècles sa collection d'herbes empoisonneuses. Un Médicis servit à son frère et à sa belle-soeur un poison à la fois si lent et si sûr que les époux, tout en sachant leur fin prochaine, pouvaient vivre sans inconvénient, mais aussi sans espoir de guérison. Ils furent emportés après quelques semaines. Ils en avaient pour tuer instantanément et d'autres pour causer des morts lentes.

Nous décidâmes, mon mari et moi, d'occuper ce palais. Un soir que j'étais à m'habiller pour aller à un dîner dans ce fameux Palais Strozzi, je frappai du coude une partie du mur qui sonna le vide.

Je fis faire des recherches et les ouvriers que j'embauchai pour ce travail délicat découvrirent, en enfonçant le mur, un passage souterrain conduisant à une vaste salle richement meu-



blée. Des coffrets et des châsses sculptées posés partout, contenaient une poudre cristalline que je fis analyser et qui n'était autre qu'un poison violent. Était-ce, dans le passé, le laboratoire du fameux Ferdinand de Médicis qui se fit couronner grand duc de Toscane en empoisonnant son frère et sa belle-soeur? Peut-être. L'atmosphère de cette chambre était saturée des souvenirs d'une civilisation perdue. Je me crus transportée à cette époque où les rois et les princes jouaient avec la vie, la mort et l'immortalité au lieu de trouver seulement leurs plaisirs dans le vin, le chant et les femmes.

Quelque temps après, je connus à Paris le fascinant Maharajah de Kapurthala qui venait d'épouser une danseuse espagnole, Anita Delgado. Cette rencontre fut la raison d'une série de voyages aux Indes où je fus initiée aux mystères que ne peuvent voir les regards profanes. Je partis seule avec la princesse Eleanora Holenhole, de la noblesse autrichienne emportant comme unique protection un talisman, cadeau du Maharajah, qu'il me suffirait de montrer à un prêtre hindou pour être respectée.

Nous débarquâmes à Calcutta et rendîmes notre première visite aux caveaux de Chandrakootra, déguisées en femmes du pays. Ces retraites sont habitées par les plus grands dévôts de la religion hindoue, qui par la concentration de leurs pensées sur les mystères ont appris à vivre sans sommeil.

Nuit et jour, ces mystiques s'abîment en extases ou font des exercices

religieux. Il est impossible à une femme de pénétrer dans les caveaux où ils prient. Pour y parvenir, j'impressionnai les gardiens en leur disant que j'étais la prêtresse d'un culte nouveau destiné à se propager dans l'univers. Je vécus plusieurs jours dans ces grottes, enivrée par un breuvage étrange fait d'opium, de hachisch et de je ne sais trop quel composé. Une insensibilité délicieuse endormait mon cerveau et j'en eus pour quelques jours à ne plus songer à autre chose qu'aux délices de ma retraite. Je me ressaisis heureusement et commençai à craindre pour ma vie. Nous comprîmes, la Princesse et moi, que ces ministres du culte hindou complotaient de nous garder dans leur temple souterrain. Le talisman du Maharajah nous ouvrit les portes du caveau où nous devons trouver la mort.

Je poussai plus avant mes recherches aux Indes au milieu de mille dangers et revins en France. L'année suivante je m'embarquais pour l'Algérie avec mon second mari, le comte Roger de Martimprey. Il me présenta à Biskra, ville pittoresque de cette colonie française, au caïd Bon Aziz qui me reçut dans son somptueux palais et me fit un doigt de cour.

* * *

N. B. — Nous retrouverons la comtesse de Martimprey dans notre prochain numémo, à la cour du malheureux tsar Nicholas.



UNE VOLEUSE ARISTOCRATE

Un scandale éclate dans la haute société cosmopolite de Cannes, France.—

Pour payer ses dettes de jeu, une grande dame anglaise vole dix mille francs et est condamnée à un an de détention

L'exclusive société de la Riviera française, littoral du golfe de Gênes qui comprend toutes ces stations d'hivernage rendues fameuses dans l'univers entier: Nice, Cannes, Hyères et tant d'autres, vient d'être profondément bouleversée par un choc terrible.

Cette société est presque exclusivement composée de princes, de nobles et de millionnaires français, anglais, italiens, russes, etc., qui envahissent la Côte d'Azur pendant les mois d'hiver et s'y livrent à tous les sports quand ça n'est pas aux jeux de hasard, comme à Monte Carlo.

Et au milieu de cette société d'aristocrates et de richards, on vient de découvrir un voleur, non un de ces rastaguouères qui s'infiltrèrent dans le grand monde pour commettre leurs larcins ou un professionnel, mais une personne hautement cotée, portant des titres et un nom respecté. L'accusé est une femme d'une famille alliée à la noblesse anglaise, l'épouse du fameux sportsman, l'idole de la colonie étrangère de la Riviera.

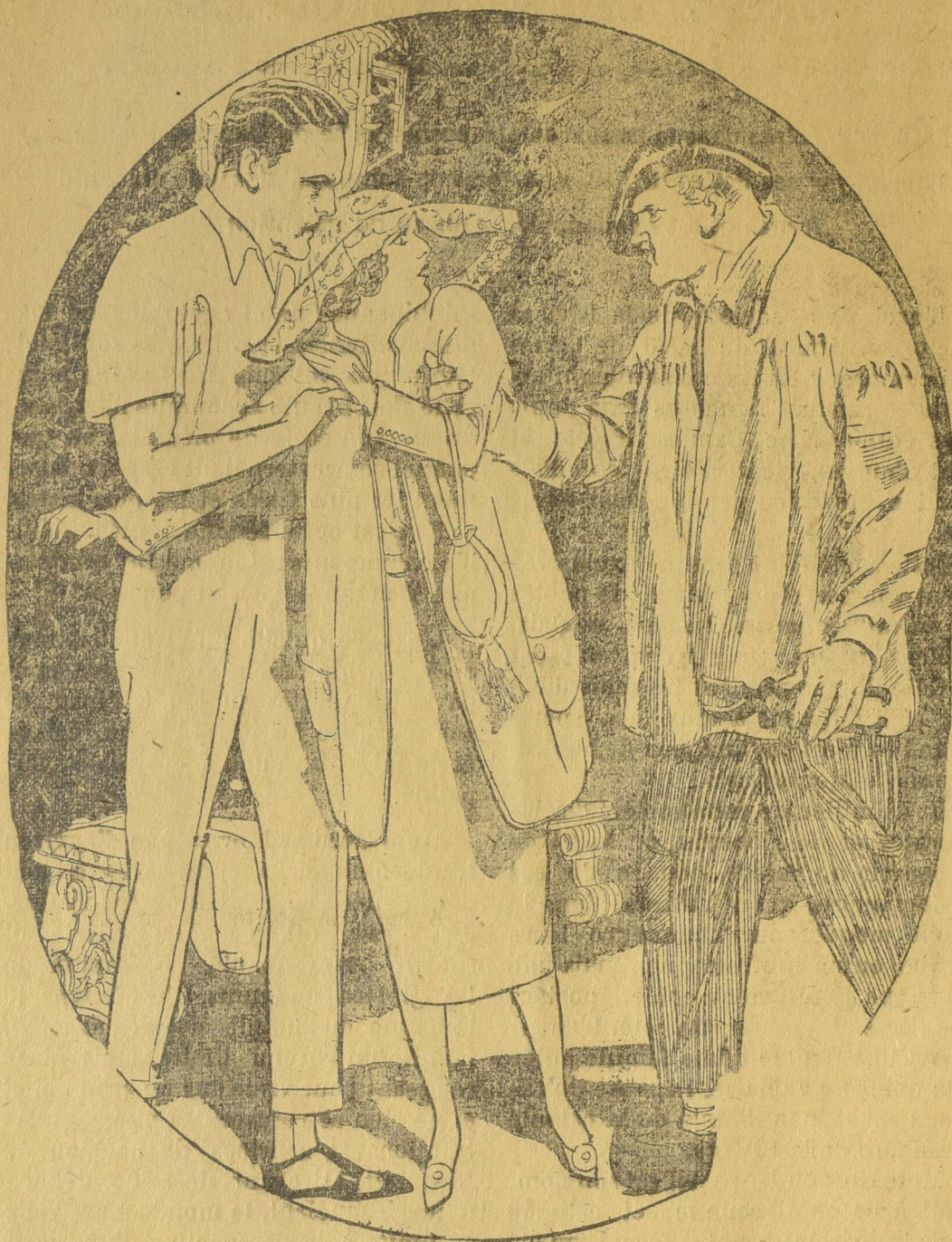
Mme Gordon Lowe, tel est son nom, était à ce point connue et estimée dans les cercles les plus fermés qu'elle conversait avec tous avec autant d'aisance qu'une princesse de sang. ~~Petit fait~~ avec une cour de rois. Son

intelligence fine et agréable, ses manières affables et raffinées, son habileté à tous les sports, sa grâce naturelle et sa beauté accomplie lui avaient dressé une sorte de piédestal au pied duquel se prosternaient respectueusement les plus titrés et les plus beaux.

Et c'est cette femme adulée, habillée comme une reine, qui fut condamnée à un an de prison pour vol.

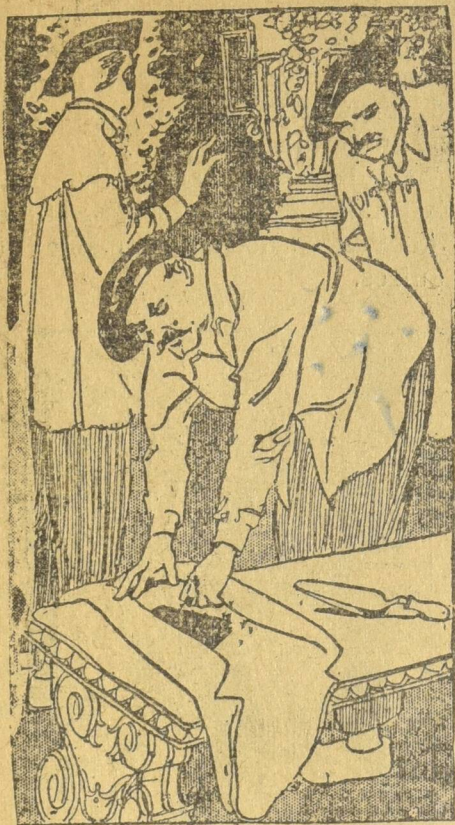
L'excuse qu'elle offrit au tribunal, celle d'avoir dérobé de l'argent pour payer ses dettes au jeu à l'insu de son mari, ne fut pas prise au sérieux et ne lui attira aucune véritable sympathie.

Mme Gordon Lowe, âgée d'environ trente-cinq ans, a épousé, il y a quelques années, le capitaine Francis Gordon Lowe, officier de cavalerie et sportif remarquable, champion de l'Angleterre au tennis. C'est le type de l'homme du monde élégant et snob, muni d'un revenu limité, mais s'arrangeant pour vivre sur un grand pied et ne rien se refuser des plaisirs, distractions et caprices de ce monde. Bien fait, attrayant de mine, débonnaire, insouciant, le monde à ses yeux se limite à la perspective d'une partie de tennis, de golf ou de polo, ou à celle d'un dîner ou d'une danse en compagnie de jolies femmes.



Quand le couple Lowe arriva à Cannes, ce fut pour y trouver une société aussi gaie, aussi dissipée et aussi riche que celles qui fréquentaient cette ville de plaisirs avant la guerre et particulièrement au temps de la Comtesse de Martinprey dont nos lecteurs ont lu les Mémoires dans les premières pages de la "Revue".

Parmi ces "hiverneurs" (c'est ainsi qu'on appelle les fortunés mortels qui



dépensent follement leur argent et leur temps sur la Riviera), il y avait le comte et la comtesse de Rocksavage. Lord Rocksavage est le fils aîné de l'illustre marquis de Cholmondelley, chef d'une des plus grandes familles d'Angleterre. Il épousa la belle Sybil Sassoon, héritière d'une colossale fortune italienne, qui lui apporta assez

d'argent pour vivre sans rien faire. Ce noble sire fut mêlé à ce scandale sans le vouloir et sans le savoir du fait qu'il accompagnait la voleuse au moment de son arrestation.

Quant la police française fut informée des nombreux vols qui se commettaient journellement à Cannes, elle dépêcha trois de ses plus habiles limiers. Mais ces délits étaient perpétrés avec une adresse si grande qu'il leur fallut un mois avant de trouver une piste.

L'un d'eux remarqua que Mme Gordon Lowe, après avoir fait son apparition au terrain de tennis, avait l'habitude de se retirer seule dans un parc voisin où souvent les joueurs déposaient sur ses pelouses leurs vestons et leurs tricots.

Le jour où devait se disputer le championnat de Cannes à ce jeu si populaire dans tous les pays, alors que l'élite de la société était rassemblée autour du terrain, les détectives déguisés en simples jardiniers, bourgeons blancs, pantalons de toile et bérêts basques, déposèrent sur un des bancs de parc un veston d'où émergeait d'une des poches un portefeuille garni de mille billets de mille francs chacun.

Après que Gordon Lowe eût gagné la première série, sa femme alla se promener dans le parc au bras de Lord Rocksavage. Les détectives la virent s'approcher et firent semblant de niveler une plate-bande. Mme Lowe aperçut tout-à-coup le veston et distingua en un clin-d'oeil le portefeuille gonflé.

Elle demanda à son compagnon de retourner au terrain et de lui rapporter son parasol. En son absence, ne soupçonnant aucunement les pseudo-

jardiniers, elle s'empara des billets et les glissa dans son corsage.

Le Lord revint avec l'ombrelle. A ce moment, les trois détectives jetèrent leurs bêtes et entourèrent l'homme et la femme.

"Madame, dit l'un d'eux, au nom de la loi, je vous arrête. Veuillez me suivre".

Lord Rocksavage sursauta et levant le bras sur le limier: "Arrière, scélérat, lui cria-t-il, fou de colère, ou je vous apprendrai à insulter une femme!"

"Nous représentons la justice", lui fut-il répondu. Et les trois détectives d'enlever leurs blouses et de faire briller leurs insignes.

"Je m'excuse alors", dit Lord Rocksavage avec ce respect que témoignent à l'autorité et à ses représentants tous les nobles anglais. "Mais, Monsieur, c'est impossible, vous devez vous méprendre. Je connais très bien Mme Lowe et la sais incapable d'aucun larcin".

"Non, Lord, nous ne faisons pas erreur. Votre compagne vient de voler de l'argent sous nos yeux pendant votre courte absence."

—"Impossible! c'est impossible!"

—"Voyez vous-même", insista le détective.

Et sous ses yeux, enlevant la bourse de Mme Lowe de ses mains tremblantes, il l'ouvrit et en sortit les mille billets numérotés et initialés par le préfet de police.

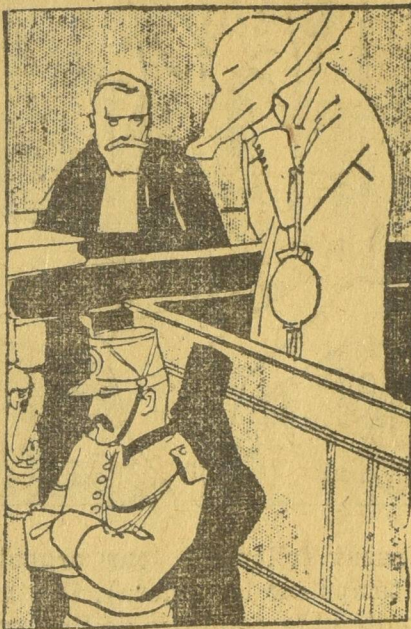
La femme fut écrouée comme le dernier des escrocs. Ce n'est qu'après de multiples efforts et grâce à son influence considérable qu'elle fut relâchée provisoirement sous une caution de 50,000 francs payée par Lord Rocksavage qui essaya, mais en vain, d'étouffer l'affaire.

Le tribunal voulut qu'elle passât par la procédure ordinaire, tout comme l'on fait d'une pauvre femme qui dérobe un pain.

Les deux ministères, de France et d'Angleterre, furent consultés à ce sujet et ils autorisèrent les autorités à poursuivre la cause et à condamner la femme, si une preuve de culpabilité évidente était établie contre elle.

Mme Lowe comparut dans la boîte des accusés, escortée par deux gendarmes et soutenue par son mari et le Lord, le principal témoin de la Couronne en cette affaire.

L'acte de mise en accusation comportait huit chefs ou charges; elle en nia deux et se déclara coupable des six autres.



"J'ai été forcée de commettre cette action dégradante à la suite de lourdes pertes au jeu et à cause du coût terrible de la vie sur la Riviera", dit-elle dans sa défense.

Après avoir écouté sa plaidoirie qu'elle prononça la voix coupée de

sanglots, les larmes aux yeux, le juge rendit la sentence qu'il fit précéder de ce court mais cinglant réquisitoire : "Mme Gordon Lowe, vous occupez la position sociale la plus enviable. Vous avez joui de tous les avantages que procurent la richesse, le rang, l'éducation. Vous n'avez pas, pour vous disculper d'une pareille offense, l'excuse de l'ouvrier ou de la mère affamés. Peut-être êtes-vous moins coupable cependant qu'une personne ordinaire parce que le luxe vous a gâtée en vous faisant perdre la notion du bien et du mal. Je vous condamne à un an de détention et à 500 francs d'amende. Mais comme la loi dit qu'un inculpé trouvé coupable de vol pour la première fois peut être relâché sous certaines garanties, je vous donne le bénéfice de cet article et suspens ma sentence.

Surveillez votre conduite à l'avenir, abandonnez vos habitudes de luxe, employez bien votre vie et sachez modérer vos ambitions, vos désirs et vos caprices".

Cette histoire comporte des révélations intéressantes sur les mœurs et le "modus vivendi" de quelques grandes et nobles familles anglaises.

Il semble qu'en dépit des leçons de la guerre et de l'invitation faite à tous les citoyens du Royaume-Uni par le Souverain de travailler au rétablissement normal des affaires du pays, les aristocrates ne se soucient pas plus de se mettre à la besogne qu'avant 1914. Toute cette noblesse devant laquelle se prosternent les paysans et les imbeciles vit dans une parfaite oisiveté et un dédain de l'humanité digne des dieux de l'Olympe.

C'est un préjugé bien ancré dans l'esprit britannique qu'un homme de titre et d'ancienne famille ne doit ex-

ercer aucun métier, faire aucun travail. Il ne croit pas se déshonorer cependant en devenant avocat ou en embrassant la carrière parlementaire.

Il faut dire pourtant, à l'éloge des anglais, que la guerre a détruit plusieurs de leurs préjugés nationaux et qu'il n'est pas rare aujourd'hui de voir des comtes, des barons et des marquis faire les métiers les plus divers.

C'est dans le Midi de la France que se retrouvent tous ces fils de famille, anglais, américains ou autres, qui ne savent jouer qu'une partie de tennis ou de polo et que ne peuvent intéresser, à cause de leur manque d'intelligence, les arts, les lettres, les sciences, la politique, l'industrie ou le commerce.

BONAPARTE ET Mme DE STAEL

A propos du vote des femmes nos lecteurs aimeraient peut-être savoir ce qu'en pensait Bonaparte.

Bonaparte n'était pas féministe. Il avait d'ailleurs pour les femmes ce mépris un peu hautain qui était la marque de son orgueil.

Dans une soirée où l'on parlait de la Révolution, Bonaparte s'obstinait dans un mutisme qui agaça Mme de Staël. Elle essaya de l'en faire sortir.

— Et vous, général, quel est votre avis? demanda-t-elle.

— Madame, répondit brutalement Bonaparte; je n'aime pas les femmes qui parlent politique.

— Vous avez raison, riposta Mme de Staël, du tac au tac. Mais dans un pays où on leur a coupé la tête, il est naturel qu'elles se demandent pourquoi.

UN SCANDALE PARISIEN

Les actrices de renom ne sont pas souvent des personnes commodes

Le scandale Campbelle-Renouardt dont nous relations les principaux incidents dans la "Revue" du mois de juin dernier vient d'avoir un dénouement inattendu.

Mlles Jacqueline Campbelle et Jane Renouardt sont deux actrices parisiennes de haute renommée qui ne s'entendent pas plus au théâtre que dans la vie intime. Elles se détestent copieusement. Cherchez l'homme. En effet, ces deux beautés se disputent le même amoureux.

Un matin que mademoselle Campbelle attendait dans son lit son petit déjeuner, sa femme de chambre lui apporta une superbe boîte ficelée de faveurs roses. Elle l'ouvrit en hâte, croyant recevoir les tributs d'un fervent admirateur sous la forme d'une merveilleuse gerbe de fleurs. Hélas! ces fleurs n'étaient qu'un cadavre de chat noir, mort sans doute depuis quelques jours et dont l'odeur n'avait rien de commun avec celle des roses.

Furieuse, le chat mort reçu ainsi étant un signe de malchance et de faillite au théâtre pour l'artiste à qui il est expédié, Jacqueline soupçonna immédiatement sa rivale, Jane Renouardt, qui, dit-on, a un caractère intraitable.

Les deux vedettes se rencontrèrent l'après-midi sur la terrasse de l'hôtel Claridge, l'un des plus selectes de Paris, et se talochèrent d'importance.

Au cours de ce crépage de chignons qui n'avait rien de bien aristocratique, le splendide collier de perles assorties de Mlle Campbelle fut brisé et vingt-deux perles, évaluées à \$12,000, se répandirent dans la rue.

Jacqueline logea aussitôt contre sa rivale une plainte d'assaut simple et de vol et toute la presse, avide de petits scandales, défraya celui-là à sa manière.

Ce fameux collier était un don de M. Jacques Wittonck, commun admirateur des deux artistes en cause qui pour les rapprocher et éviter en même temps que l'affaire prit des développements compliqués, acheta un second collier de \$25,000 qu'il alla remettre à Mlle Campbelle, de la part, lui dit-il, de Mlle Renouardt.

Mais il en fut pour ses frais et c'est en vain qu'il éleva entre ces deux farouches actrices le rameau d'olivier.

Cette remise de collier était une sorte de confession ou d'aveu de la part de Mlle Renouardt qui fut toute surprise de lire le lendemain dans les journaux parisiens une note écrite par Jacqueline disant que sa rivale avait reconnu ses torts et l'avait dédommée de la perte de ses douze perles par un collier magnifique de 150,000 francs.

Mlle Renouardt s'empressa de communiquer à la presse qu'elle ignorait que ce cadeau eut été remis de sa part à son ennemie, qu'elle n'avait aucune



excuse à lui faire et qu'elle entendait bien laisser les tribunaux trancher le différend.

Quand le bon et pacificateur M. Wittonck se représenta devant son admiratrice, Mlle Campbell, ce fut pour recevoir le collier à la figure. Elle lui fit sévèrement remarquer qu'il s'était mêlé maladroitement d'une chose qui ne le regardait pas et avait avivé leur querelle au lieu de l'éteindre. En plus, il était cause qu'elle allait maintenant être tournée en ridicule par tous les chroniqueurs théâtraux.

M. Whittonck écouta cette mercuriale la tête basse et sortit, laissant le collier et son écrin par terre, à l'endroit où les avait jetés mademoiselle Campbell.

Ainsi le bijou reste en sa possession et les actrices sont plus que jamais animées l'une contre l'autre. Jacques Whittonck a dépensé inutilement la jolie somme de \$25,000 pour raccorder ses deux admiratrices et le préfet

de police reste saisi de cette cause qui promet d'être sensationnelle.

Et c'est d'autant de petites histoires de ce ton que se repaît le Tout-Paris. Deux poissardes des Halles se seraient rendues coupables d'une pareille esclandre ou tout simplement deux femmes de la petite bourgeoisie qu'elles auraient été la risée de tout le monde, tandis que là où que la capitale compte de plus chic épouse la querelle de ces actrices distinguées et se partage en deux camps.

Ce qu'il faut peu de choses pour amuser les gens qui se croient les plus intelligents!

ON SE LOGE COMME ON PEUT

La crise du logement sévit dans toutes les grandes villes, en Europe comme au Canada.

Les appartements à notre convenance sont difficiles à trouver, et il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir résoudre le problème comme le ménage anglais, dont un journal parisien nous conte la plaisante aventure.

Un couple britannique arriva dernièrement à Paris. L'homme, qui se destinait à la carrière diplomatique, désirait compléter ses études de langue française. Après un assez long séjour à l'hôtel, le mari et la femme estimèrent qu'il fallait trouver un appartement. Mais de nombreuses allées et venues à travers la capitale les convainquirent de l'inanité de leurs recherches.

Déjà ils renonçaient à l'espoir de trouver "home" quand leurs yeux tombèrent sur cette annonce: "On demande un jeune ménage de concierges, avenue des Champs-Élysées. Sérieuses références exigées."

Munis des meilleurs certificats, les deux époux se présentèrent et obtinrent la place. La loge, d'ailleurs, était spacieuse et se composait de trois pièces et d'une cuisine.

Le côté comique de l'affaire, c'est que le couple britannique prit une bonne à son service pour tirer le cordon, balayer les escaliers et assurer les diverses obligations qui incombent aux portiers.

Et les voilà devenus à peu de frais locataires de l'immeuble.

LE CIMETIERE DES SUICIDES

Monte Carlo où tant de fortunes se dissipent chaque année est situé dans la Principauté de Monaco qui a une superficie de huit milles carrés et une population de 13,000 habitants. Elle est gouvernée par un Prince qui se fait verser par les gérants du casino un revenu annuel de \$300,000.

Si les directeurs de cette célèbre maison de jeu peuvent assurer au prince de Monaco de pareils revenus tout en tenant sur pied un personnel de 2,000 employés et en entretenant un château unique au monde, pensez de l'argent qui entre dans leurs caisses. En effet, s'il arrive qu'un joueur extraordinairement chanceux fasse sauter la caisse, par contre il y en a mille que la caisse fait sauter.

Les suicides sont les conséquences fréquentes de ces pertes d'argent. Les habitants de Monte Carlo les disent rares parce qu'ils ont ordre de se taire là-dessus, mais ce n'est un secret pour personne qu'au moins trois ou quatre personnes s'enlèvent la vie par semaine dans cette principauté après s'être ruinées au baccara ou à la roulette.

D'ailleurs, à un mille du Casino se trouve le cimetière des Suicides qui compte toujours en moyenne une trentaine de croix de bois marquées d'un numéro. Les cadavres de ces désespérés sont exhumés petit à petit par les familles et d'autres viennent se coucher dans leur fosse.

Les uns se jettent à la mer et les autres se crèvent la cervelle dans leur chambre.

Voilà où conduit souvent la funeste passion du jeu!

ENSEVELIE EN MER

Rien n'est plus lugubre, plus triste que des funérailles en mer. L'eau sert de tombeau aux malheureux qui, en temps de paix comme en temps de guerre, meurent au milieu d'une traversée ou d'une croisière.

L'été dernier, la vicomtesse Furness, épouse de l'un des armateurs les plus riches d'Angleterre, décédée subitement sur l'Atlantique, au cours d'un voyage dans le yacht de son mari, fut ainsi plongée dans les flots, à la consternation de sa famille et de la haute société anglaise.

L'affaire resta longtemps mystérieuse et suscita beaucoup de commentaires, Lord Furness refusant, dans son propre abatement, de livrer le moindre communiqué à la presse. Les gens voulaient à tout prix savoir pourquoi le cadavre de cette femme qui, par son dévouement pendant la guerre, s'était attiré de nombreuses sympathies, n'avait pas été embaumé et transporté dans son pays natal pour là y être inhumé.

La nouvelle était parvenue dans un télégramme transmis par le mari et portant que Lady Furness était morte à bord du "Saphir" et que son corps avait été plongé à la mer, non loin du port de Cadix, en Espagne.

La dépêche ajoutait qu'il avait été impossible, pour diverses raisons, de garder le cadavre à bord et de le transporter à Grantley, Yorkshire, où la famille Furness possède des chaâteaux et un magnifique mausolée.

Impossible? Sûrement, mais il fallait tout de même que Lord Furness

rencontrât de très graves obstacles pour n'avoir pas préféré conserver la dépouille de sa femme jusqu'à son retour en Angleterre.

Le culte des morts est sacré dans le cœur de tous les hommes et ils comprennent mal qu'on refuse à quiconque les tributs accoutumés de respect et d'affection que les parents et amis pourraient lui rendre au cimetière. Depuis les époques les plus reculées, l'homme a chéri et préservé le coin de cimetière destiné à ses morts.

Combien pénible alors dut être la douleur de ce multi-millionnaire quand il se vit forcé de refuser à son épouse bien-aimée la tombe qui lui était réservée dans la nécropole de sa famille pour la plonger dans la mer immense où rien ne doit marquer la place où elle reposera!

Lady Furness était d'une constitution si faible que ses médecins conseillèrent au mari de la conduire dans le Midi de la France pour qu'elle se ranimât au soleil vivifiant des rives de la Méditerranée.

Le voyage commença sous les plus heureux auspices. Le yacht filait à une allure modérée de quatorze milles à l'heure. Il tourna le cap Ushant et entra le deuxième jour dans la baie de Biscaye, à trente heures de Bordeaux.

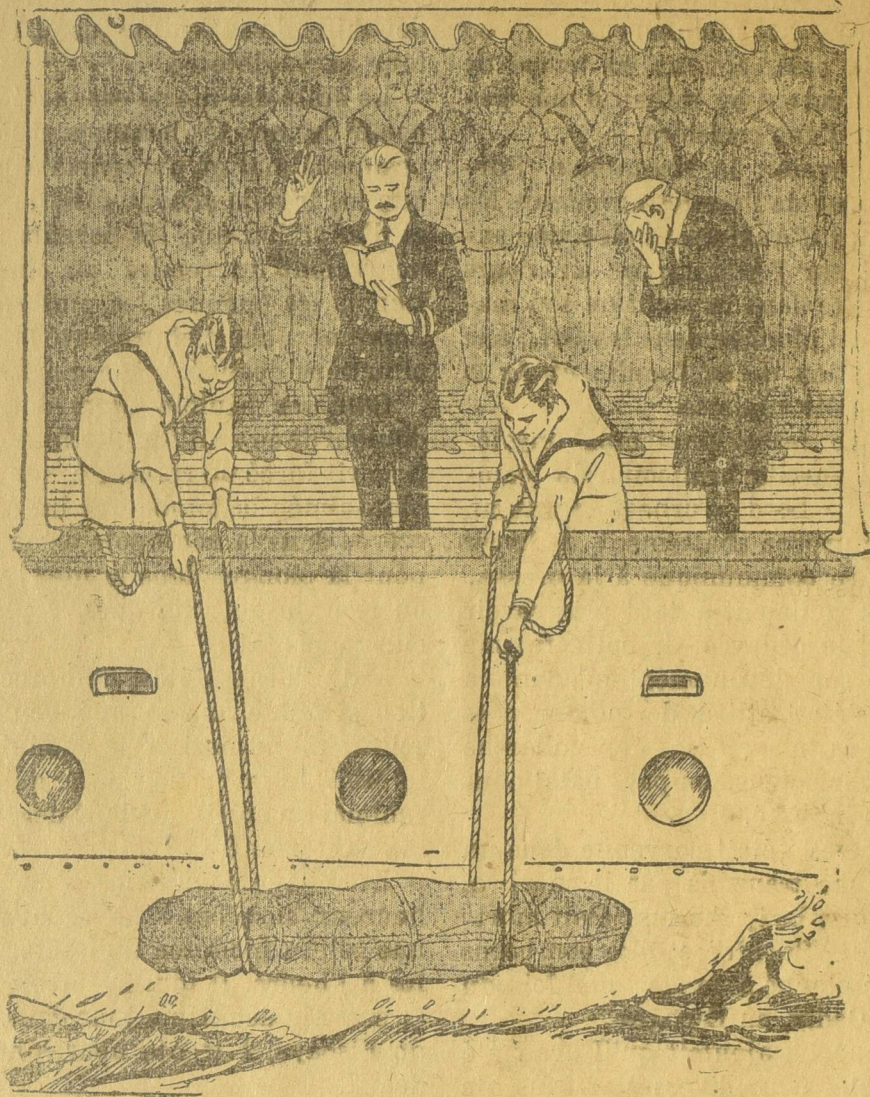
On sait que cette baie est la plus difficile du monde peut-être à traverser. Des vents terribles y soufflent continuellement et des vagues de fond y font danser comme des sabots, les navires du plus fort tonnage.

Au milieu de la baie, une tempête éclata qui, comme on pouvait s'y attendre, indisposa sérieusement la malade.

En dépit des soins qui lui furent prodigués par le médecin du bord et les nombreuses gardes-malades, la vi-

descendre le corps à Oporto et de l'y faire embaumer, mais sur l'avis du capitaine et du médecin, Lord Furness résolut de pousser jusqu'à Gibraltar.

Le lendemain, à deux jours de Cadix, situé au sud de l'Espagne, sous l'effet d'une chaleur torride, le cada-



comtesse rendit le dernier soupir à la hauteur de Oporto, sur la côte portugaise, soit à 600 milles de l'Angleterre et à 475 milles de Gibraltar.

Il eut été possible à ce moment de

voir portait déjà les signes d'une décomposition avancée.

Désespérant d'arriver assez tôt à Cadix ou à Gibraltar pour confier la dépouille de son épouse aux embaumeurs, Lord Furness prit la terrible

décision de livrer aux eaux de l'océan Atlantique les restes de la noble dame.

Le cadavre fut enroulé dans une toile épaisse recouverte du drapeau de la réserve navale anglaise qui flottait sur le grand mât du "Saphir".

Un peu avant le coucher du soleil, tout l'équipage, à l'exception seulement du pilote, fut groupé sur le pont. Le capitaine récita alors à voix haute les prières des funérailles en mer qui sont les mêmes que celles des cérémonies ordinaires, moins ces mots sinistres "que la terre retourne à la terre, les cendres aux cendres, la poussière à la poussière."

Les machines avaient été bloquées et tous se découvrirent pieusement quand le cadavre fut descendu au sein des eaux à l'aide de câbles. On n'entendit qu'un lourd clapotement causé par la chute du corps, puis la surface de l'océan s'aplanit et le navire continua sa route.

Le consul anglais de Cadix fut informé aussitôt et le yacht jeta l'ancre à Cannes.

—o—

DANS LES CIMETIERES

beaucoup de promeneurs s'arrêteront devant les épitaphes gravées sur les tombes. Que de chagrins, que de drames intimes révèlent, parfois, ces inscriptions au passant qui les déchiffre! S'il en est de poignantes et de terribles, comme celle-ci:

CHARLES B***, mort de faim,

d'autres sont ampoulées, prétentieuses. l'orgueil y crève à chaque mot. Il en est de fantaisistes qui amuseraient ailleurs qu'en d'aussi tristes lieux. En voici deux, relevées au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, et qui sont d'une délicieuse naïveté:

ICI REPOSE HENRI L***

âgé de trois mois

Sa vie fut un long martyre

ALBERT Z...

décédé à l'âge de soixante-quinze ans

Le ciel compte un ange de plus

Celle-ci est visible au cimetière Montparnasse, sur la tombe d'un enfant de six ans:

Il avait tous les talents

et toutes les vertus

A la nécropole de Montmartre, cette épitaphe:

CI-GIT X...

Cette sépulture est bien modeste
Mais les frais que nous aurions faits
ne l'auraient pas rappelé à la vie

Et celle-ci:

MAURICE H...

Président de la Ligue contre la
mortalité

On pourrait allonger indéfiniment la liste. Il est, par exemple, des gens qui poussent un peu loin l'amour de la précision, comme en témoigne cette attestation:

A MADAME TR...

qui fit le bonheur de son époux
pendant sept ans, deux mois, 12 jours.

Vu enfin, dans un cimetière de banlieue parisienne, ces deux lignes sur une tombe modeste.

J'attends ma femme

20 octobre 1868

Un plaisant a écrit au crayon cette simple réflexion:

"Eh bien! elle ne se presse pas!..."

La fin tragique de Lord Kitchener

Révélation sur sa mort

Pendant la dernière guerre, les femmes, à l'arrière principalement, jouèrent un rôle considérable comme infirmières, artisans et espionnes.

C'est une espionne française qui porte aujourd'hui un nom célèbre sur tous les continents, Mlle Mistinguett, qui débrouilla l'imbroglio de l'affaire Malvy et c'est une espionne allemande, Frau Ritz, qui donna à ses compatriotes le signal du départ d'Angleterre pour la Russie, de lord Kitchener, ministre de la guerre. Inutile d'ajouter ce que chacun sait, que le navire qui le portait, le M. S. Hampshire, fut coulé en mer au mois de juin 1916, au large des îles Shetland et que lord Kitchener se noya avec tout son état-major.

Jusqu'ici, personne n'avait su démêler l'écheveau de ce drame, ni percer un aussi épais mystère. Plusieurs versions de cette tragédie circulèrent en Angleterre où on alla jusqu'à dire que le célèbre homme de guerre était caché quelque part pour des raisons graves.

Tout cela est faux. Kitchener, le vainqueur du Transvaal, conquête qui malheureusement n'ajoute pas beaucoup de prestige à son nom, est bien mort, victime d'une indiscretion et d'espions allemands.

Un journaliste anglais, de passage à Berlin, a découvert la trame de ce complot qui eut pour conspirateurs deux femmes, toutes deux allemandes,

et un homme, nommé Alvarez, espagnol de naissance.

Ces trois tristes personnages pénétrèrent dans l'intimité d'un jeune secrétaire du premier ministre anglais et captèrent sa confiance.

Petit à petit, ils parvinrent à lui arracher d'importants secrets d'Etat que celui-là livrait sans se douter un instant que son indiscretion servait la cause des ennemis de son pays.

Enfin, un jour, cet officier, violemment épris de Frau Ritz, vint lui faire ses adieux, lui apprenant qu'il accompagnait Lord Kitchener en Russie et partait à tel jour et telle heure.

L'espionne eut vite fait de transmettre l'importante dépêche à un poste naval allemand.

Des mines furent placées tout le long du parcours que devait suivre le Hampshire et deux sous-marins patrouillèrent à quelques milles du chenal avec ordre de lancer leurs torpilles au cas où les mines n'exploseraient pas.

Le croiseur prit la mer au jour dit et au large des îles Shetland heurta une mine qui le fit voler en éclats. Personne ne survécut à ce désastre. Ceux que ne tuèrent pas les explosions furent noyés.

L'Angleterre porte encore le deuil de ce grand homme qui, "per fas et nefas", par de bons et mauvais moyens, étendit l'empire colonial britannique et fut longtemps, avec Lord

Roberts, la figure la plus vénérée de son pays.

Quant à ces deux espionnes, elles furent arrêtées un an plus tard. Mais les soupçons qui pesaient sur leur conduite ne purent être confirmés par des preuves certaines et au bout d'un an de captivité les autorités anglaises les relâchèrent.

C'est à Berlin même, comme nous l'avons dit plus haut, qu'elles furent rencontrées par un journaliste qui réussit à leur arracher ce secret. Les fidèles serviteurs du ci-devant Kaiser qui remplirent pendant la guerre le rôle ingrat d'espion ne se gênent plus maintenant pour se vanter de leurs exploits.

Qu'ils continuent à faire des confidences et des confessions et tous les mystères qui planent au-dessus de la grande guerre finiront bien par s'éclaircir.

— 0 —

UN PSEUDONYME

A une époque où un sellier est président de la "république allemande", et où l'on voit un pianiste professionnel premier ministre de la Pologne, il serait vain d'exprimer la moindre surprise du fait que l'ancien tournebrotte du restaurant d'un vapeur du Volga serait devenu ministre des Beaux-Arts de la république bolcheviste russe.

L'"Excellence" à laquelle nous faisons ici allusion n'est autre qu'Alexei Pyeshkof, qui devait atteindre à la célébrité mondiale sous le nom de Maxime Gorki.

Il est sans doute peu d'écrivains qui eurent des débuts dans la vie aussi tourmentés que le fameux romancier russe.

Voici quelques années, comme un interviewer demandait à Gorki quelques détails biographiques, celui-ci lui remit la liste suivante où sont énumérées quelques-unes des professions qu'il exerça tour à tour :

- 1878: Apprenti cordonnier.
- 1879: Employé chez un architecte.
- 1882: Aide-cuisinier sur un vapeur.
- 1883: Apprenti boulanger.
- 1884: Ouvrier boulanger.
- 1886: Musicien ambulancier.
- 1888: Candidat au suicide.
- 1889: Clerc de notaire.
- 1893: Portefaix dans une gare.
- 1894: Journaliste.

Tout porte à croire que ces occupations diverses contribuèrent à développer chez le futur écrivain sa sombre vision de la vie et le noir pessimisme qui caractérise ses écrits.

Ce fut à Tiflis, en 1892, qu'il fit ses premiers débuts littéraires en portant un conte au "Kavkaz", un journal local. Le directeur, intrigué par la vue de ce jeune moujick en blouse qui lui remettait un manuscrit calligraphié, accepta de lire sur-le-champ l'essai qu'on lui soumettait.

Il reconnut aussitôt l'immense talent de l'auteur. Il promit d'imprimer la nouvelle.

— Mais, lui dit-il, elle ne porte pas de signature?

— Imprimez "Maxime Gorki" au bas de la page.

— C'est là votre nom de famille? demanda le directeur avec curiosité.

— Non pas. Je m'appelle Alexei Pieschkof, mais je ne veux point signer de mon vrai nom.

Or, ce qu'il y a d'intéressant à signaler, ce que les admirateurs de Gorki ignorent généralement, c'est la signification de ce pseudonyme.

"Gorki" veut dire "amer". On peut sans doute traduire le nom entier, "Maxime Gorki" par "le plus amer des amers". Et ce pseudonyme symbolisa effectivement l'attitude du jeune auteur à l'égard de la vie. Son pessimisme, au reste, lui réussit fort bien: c'est là une des curiosités de l'âme slave que, loin de chercher à s'égayer, elle se complait dans les plus sombres peintures de la vie.

Et Gorki servit à souhait le goût de ses compatriotes.

— o —

CHINOISERIES

Un écrivain irlandais, M. L. Gilson, qui a longtemps vécu en Extrême-Orient, nous raconte qu'à ses yeux, une des caractéristiques les plus extraordinaires de la mentalité chinoise, c'est la sérénité stoïque, l'indifférence avec laquelle les Célestes affrontent la mort.

La Chine, nous dit-il, est un des pays où le nombre des suicides est le plus élevé. Et l'on voit des gens s'y suicider pour très peu de chose, presque une bagatelle, simplement pour éluder un créancier qui les pourchasse ou encore... pour apporter un peu de bien-être à leur famille.

Signalons, d'après notre auteur, une forme de suicide qui, voici quelques années, causa pas mal d'ennuis aux compagnies de chemins de fer. On tombait du train, on se faisait écraser par les roues d'un wagon, simplement pour gagner l'indemnité offerte aux familles des sinistrés par les compagnies.

"Des pères de familles s'embarquaient ainsi dans les trains, pour de longues distances, espérant toujours

un accident fatal, tamponnement, déraillement ou autre chose encore, afin que leurs femmes ou leurs enfants touchassent le montant de la prime.

"Si l'accident tardait trop, "Johnnie Chinaman" ouvrait la portière et se laissait tomber sur la voie, ou bien, il se penchait au dehors, à l'approche d'un tunnel, pour se faire décapiter en entrant en contact avec la maçonnerie..

Ce trafic devint si évident, si scandaleux, que les compagnies durent renoncer au paiement des indemnités."

Il faut évidemment un beau sang-froid et un très grand mépris de l'existence pour mettre ainsi fin à ses jours. Mais cette indifférence est fort répandue chez les Asiatiques. A tel point que les magistrats chinois connaissent fort bien que les criminels redoutent beaucoup moins la peine capitale que la prison.

Un spectacle qui ne manque jamais de surprendre les Européens lorsqu'ils assistent à une exécution, c'est la façon plaisante dont la plupart des condamnés s'entretiennent ensemble au moment même où le bourreau s'apprête à les mettre à mort.

M. Gilson nous raconte que, se trouvant à Canton, il aperçut une longue file de condamnés conduits au supplice.

"L'un d'eux se détacha soudain du groupe et demanda à être placé au dernier rang, afin d'avoir le temps de terminer sa cigarette.

"Cette faveur ne lui fut pas refusée. Il assista alors, avec un sang-froid imperturbable à la mise à mort de ses compagnons. Quand vint son tour, il jeta négligemment sa cigarette et il tendit avec indifférence sa tête au bourreau."

LES MONSTRES MARINS

Comme dans le terrible récit de Jules Verne, une pieuvre géante attaque un marin sur un transatlantique et va le broyer dans ses tentacules au moment où la tuent ses compagnons d'équipage.

Au matin du 17 avril dernier, le paquebot transatlantique *Caronia*, alors à deux jours de Terre-Neuve, eut à subir en mer une tempête effroyable. Soudain, sur le navire ballotté se rua une vague énorme qui le couvrit de milliers de tonnes d'eau.

La vague s'écoula; le navire se redressa. Alors, de l'écume laissée sur le pont par la trombe surgit une bête monstrueuse. Et aussitôt s'engagea entre cette bête et l'équipage une bataille sanglante telle que l'a décrite sans l'avoir vue le fameux romancier français Jules Verne dans "Vingt mille lieues sous les mers", quand le *Nautilus* fut abordé par une horde de monstres semblables. Mais le *Nautilus* de la fiction fait un sous-marin, tandis que là le poisson géant s'attaqua à un navire découvert.

Pendant les premières quarante-huit heures, le voyage du *Caronia* s'effectua aussi tranquille, aussi monotone que celui d'un petit traversier. La tempête cessa alors. Les ponts furent nettoyés, les écoutilles fermées. Les passagers attendaient anxieux la fin de l'orage, au nombre de plus de mille.

Les charpentiers avaient beaucoup à faire. Ils se tenaient prêts à réparer les moindres dégâts.

John MacTaggart, chef charpentier du navire, et ses hommes, armés de haches, postés aux endroits stratégi-

ques, attendaient que quelque chose d'anormal se produisît pour se précipiter.

Le *Caronia* fit un plongeon et revint dans un frissonnement au-dessus de la mer démontée. La crête d'une vague avait brisé le cap du gaillard d'avant et l'eau descendait dans les dalots. MacTaggart et Tuldeau, son aide, restèrent une minute consternés.

Sur le pont grouillait une écume verdâtre si épaisse qu'elle ressemblait à un paquet de boue.

"Qu'est-ce c'est que ça?" fit l'un mettant la main à la cognée de sa hache.

Ils attendirent quelques minutes, le temps de laisser s'écouler une seconde vague menaçante. Se rappelant qu'ils naviguaient au-dessus du "Trou du Diable", ils ne comprirent pas qu'une trombe eût pu rapporter cette boue au fond de la mer. L'assistant n'y prit plus attention et laissa MacTaggart seul à son poste, non loin de ce dépôt de limon.

Une dernière vague vint déferler sur le navire, plus haute, plus volumineuse, plus terrible encore que les autres. Il se cramponna à une barre du pont et attendit. Quand le navire eût repris son équilibre, la flaque d'écume métallique n'avait pas disparu.

Mais cette dernière lame avait laissé autre chose. Ramassée près de la

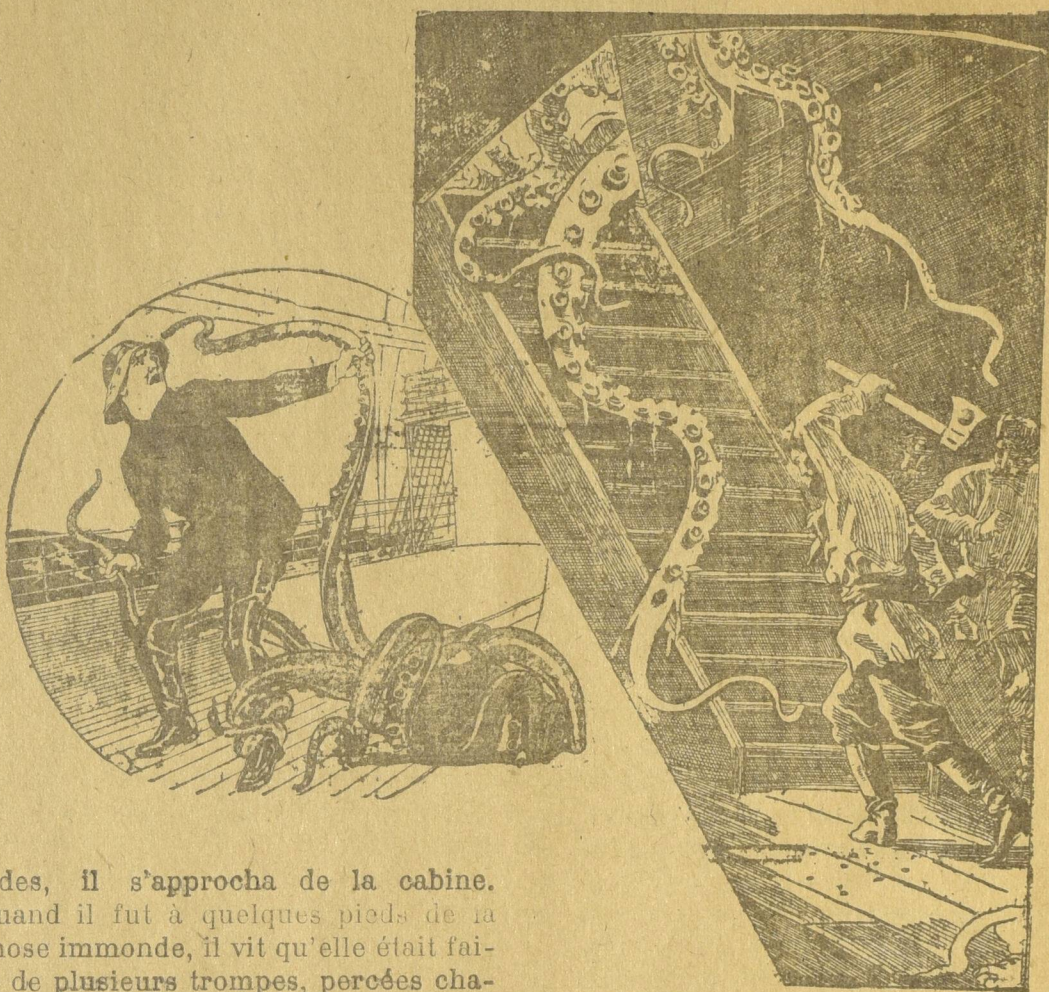
cabine du tillac d'avant, était une masse d'une couleur de graisse d'essieu et cette masse se tordait comme la chevelure de Méduse, faite d'affreux serpents.

Et de ce paquet de chairs moites se levait une trompe d'éléphant vaseuse et gluante.

MacTaggart voulut saisir sa hache. Elle n'était plus à ses côtés. Les mains

poussants. Une bouche s'ouvrait et se refermait, armée de dents et d'une langue.

MacTaggart n'était pas sans avoir déjà entendu parler des poulpes, squilles ou pieuvres qui peuvent saisir autant d'hommes dans leurs tentacules et les broyer comme des fétus de paille, mais il ne pensa pas alors s'adresser à ce monstre marin.



vides, il s'approcha de la cabine. Quand il fut à quelques pieds de la chose immonde, il vit qu'elle était faite de plusieurs trompes, percées chacune d'un disque, et rattachées à un corps qui avait quelque peu la ressemblance de la tête d'une énorme fusée volante d'une verge de longueur. Cette tête avait aussi quelque chose du perroquet, éclairée de yeux vitreux et re-

L'espèce de serpent à sonnettes se fâcha et lui enroula un de ses tentacules ou appendices mobiles autour de la jambe.

Il eut sur la peau l'impression des disques qui n'étaient rien autre que les ventouses ou les suçoirs de la bête.

Un second tentacule de l'octopus atteignit son poignet gauche, ce qui secoua MacTaggart de l'espèce de paralysie dans laquelle l'horreur l'avait figé. Il saisit le tentacule dans sa main droite et essaya de lui faire lâcher prise. Un troisième s'abattit alors sur son épaule. Ancrée au pont par ses autres pattes, la pieuvre fit un effort pour le renverser.

Le malheureux charpentier vit la bouche du monstre s'ouvrir béante pour le couper en morceaux et ses yeux cruels hypnotiser les siens.

Sachant bien qu'à cause du vent et du bruit des vagues, ses cris ne seraient pas entendus, il se mit à frapper de son pied libre les yeux du poulpe. Le corps se tordit de nouveau et lui lança un jet de liquide noir et gras qui l'aveugla. Alors il jeta des hurlements désespérés et en même temps il éprouva l'épouvantable sensation d'un quatrième tentacule sur sa gorge humide. Il attendit que les dents du monstre lui tranchassent le cou comme les ciseaux du jardinier font d'une tige de fleur.

Il entendit alors des voix lui crier: "Tiens bon, MacTaggart! Tiens bon, on y va!" Deux de ses compagnons étaient accourus voir ce qu'il devenait. En un clin-d'oeil, ils aperçurent l'homme luttant avec le monstre. Saisissant leurs haches, ils s'élancèrent. Ils le frappèrent à coups redoublés sur la tête, les yeux et les tentacules. Après dix minutes d'efforts surhumains, l'un d'eux asséna à la pieuvre un horion si terrible qu'il lâcha prise et retomba inerte sur le pont.

Ils emportèrent MacTaggart inconscient à l'infirmerie où il fut pansé. Les ventouses lui avaient arraché

la peau et le venin lui avait enflé et irrité les yeux. Les deux autres charpentiers en furent quittes pour quelques éraflures.

Le mollusque géant fut mesuré. Il comptait quinze pieds d'une extrémité à l'autre et pesait 600 livres — c'est-à-dire quelque chose de formidable pour lutter en eaux calmes comme sur le pont roulant d'un navire battu par la tempête.

Le monstre décrit par Jules Verne avait huit verges de long et pesait environ 5,000 livres. En donnant cette mesure et ce poids, l'écrivain français n'exagérait pas.

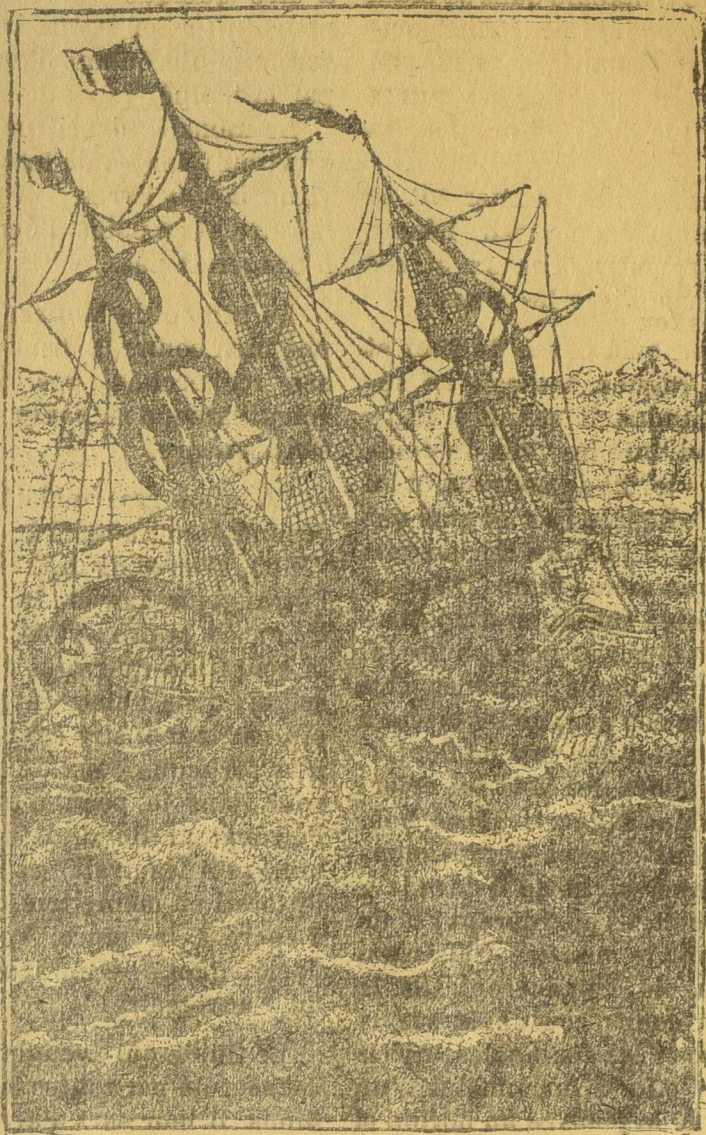
Le prince de Monaco, l'océanographe bien connu, a trouvé, au cours de ses recherches, des octopus (nom scientifique des poulpes) plus puissants encore.

"A quoi ressemblait cette bête?" répond Mac Taggart à cette question. "Bien, avez-vous déjà vu une prise de l'étrangleur Lewis, le fougueux lutteur? Et pouvez-vous vous imaginer la sensation que vous auriez s'il vous serrait dans l'étau de ses bras? C'est pis, car le monstre avait huit bras tous plus forts que ceux de Lewis. Mettez-vous dans la peau d'un homme que l'étrangleur tiendrait dans ses quatre bras (s'il les avait) et à qui un autre jetterait en même temps une bouteille d'encre à la figure. Voilà la position dans laquelle je me trouvais vis-à-vis mon adversaire!"

Le fluide qui aveugla le charpentier est sécrété par toutes les espèces d'octopus. Il leur sert d'arme offensive et défensive et quelquefois de rideau pour les rendre invisibles à des ennemis plus forts. Ce liquide noirâtre dans le commerce compose l'encre des Indes et la sépia.

La sépia, comme l'on sait, est cette liqueur qu'on retire de la "sèche" ou seiche qui est le nom exact de ce poisson de mer, de la classe des mollusques, qui s'attaqua ainsi à MacTaggart.

"Je tenais l'horrible monstre sous le feu de mon regard, dit M. Arronax. C'était un immense diable de mer, long de huit verges. Ses huit bras, ou mieux pattes ravisseuses, fixés à sa tête, étaient deux fois plus longs que



Pour bien montrer l'affinité qui existe entre l'histoire authentique que nous venons de raconter et le récit fictif de Jules Verne, nous extrayons ce passage de son roman:

son corps. Aussitôt, l'un de ces bras rampa comme un serpent. D'un coup de hache, le capitaine Nemo coupa ce formidable tentacule.

"Comme nous nous impressions

d'atteindre le haut de l'échelle, deux autres appendices sifflèrent dans l'air comme un fouet et vinrent frapper le matelot qui se tenait sur l'échelon le plus élevé. Le capitaine lâcha un cri de fauve que tous entendirent.

Quelle scène! Le malheureux marin, serré par le tentacule et étouffé par ses ventouses, était balancé dans l'air à la merci de cette énorme trompe. Le capitaine lui asséna un autre coup de hache et lui broya un tentacule. L'équipage tout entier attaqua le monstre. Le Conseil canadien (car on sait que Nautilus naviguait dans les eaux du Canada) et moi primes nos armes et fîmes feu. Une forte odeur de musc empesta l'atmosphère. C'était horrible!

Pendant un moment, je pensai que le malheureux, étranglé par le polype, ne résisterait pas à sa puissante succion. Déjà, sept ou huit tentacules avaient été hachés. Un seul résistait encore, celui qui brandissait sa victime comme une plume.

Mais à la minute même où le capitaine Nemo et son lieutenant s'élançaient sur lui, l'animal éjecta un nuage de liquide noir qui nous aveugla tous. Quand le nuage fut dispersé, la seiche avait disparu et notre infortuné compagnon avec elle."

Le capitaine Diggle, du Garonia, ordonna que les restes de la squille fussent conservés et il en fera cadeau au Musée d'Histoire Naturelle de Londres.

— o —

*Les hommes veulent bien qu'on rie de leur esprit
mais non pas de leurs sottises.*

— o —

*Tout n'est que mort ici-bas; le genre humain
tombe en ruine de tous côtés à nos yeux: il s'est
élevé un monde nouveau sur les ruines de celui qui
nous a vus naître; et ce nouveau monde déjà vieilli
est prêt à disparaître.* Vénélon.

L'ASSOMPTION DE LA VIERGE

L'Assomption, célébrée le 15 août dans toutes les églises catholiques du monde, était considérée autrefois comme la plus haute fête de l'année. Elle est devenue surtout chère à la France et à son ancienne colonie, le Canada, après le jour où Louis XIII consacra son royaume à la Reine du ciel et fonda la procession qui rappelle le souvenir de ce vœu.

Les tableaux et vitraux du moyen âge font souvent allusion à une gracieuse légende sur la mort de la sainte Vierge que nous rapportons ici. On la lit dans le recueil du dominicain Jacques Voragine intitulé "La légende d'or". Le fond est emprunté à d'anciens historiens.

Un jour, le cœur de la Vierge fut embrasé d'un violent désir de voir son fils; elle se livra à la douleur et répandit un torrent de larmes. Tout à coup un ange lumineux lui apparut en s'inclinant avec respect: "Salut, lui dit-il, ô Marie, vous qui avez été bénie par celui qui a accordé le salut à Jacob, recevez cette branche de palmier cueillie dans le paradis. Vous ordonnerez qu'on la porte devant votre cercueil, car dans trois jours vous quitterez la terre. Votre Fils vous attend."

La Vierge témoigna le regret de quitter le monde sans avoir auprès d'elle ses apôtres pour l'assister et lui rendre les derniers devoirs.

L'Ange lui répondit que Celui qui avait transporté, du fond de la Judée, le prophète jusqu'à Babylone, pouvait bien agir de même à l'égard des apôtres, pour les transporter auprès d'elle.

Jean prêchait alors à Ephèse; le ciel tonna, une nuée lumineuse enveloppa le disciple bien-aimé et il fut

déposé devant la porte de l'humble maison de Marie.

Quelques instants après, tous les apôtres furent transportés de même, sur des nuées, des différents endroits où ils se trouvaient vers la troisième heure de la nuit. Jésus lui-même arriva avec les ordres des Anges, l'assemblée des Patriarches, l'armée des Martyrs, la troupe des Confesseurs, et le chœur des Vierges.

"Viens, ô toi que j'ai élue, et je te placerai sur mon trône", dit Jésus.

"Mon coeur est prêt, Seigneur", répondit Marie. Et tous ceux qui accompagnaient le Seigneur se mirent à chanter. "Elle a vécu dans la pureté; elle aura sa récompense dans l'assemblée des saints." Et la Vierge chanta: "Toutes les générations m'appelleront Bienheureuse, car Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses et son nom est saint."

Et aussitôt, l'âme de Marie quitta son corps sans douleur et s'envola dans les bras de son Fils.

— o —

SOIN DU CUIR

La durabilité des chaussures dépend beaucoup du soin qu'on en prend après qu'elles ont été mouillées. Il faut à cette fin se servir d'une bonne sorte d'huile et de graisse.

Le cuir mouillé s'amollit, s'étend facilement et perd sa forme. Les points faits dans le cuir le déchirent alors facilement; les semelles et les talons mouillés s'usent aussi rapidement.

Il faut sécher avec précaution les chaussures mouillées (car elles brûlent souvent si l'on veut les faire sécher trop vite) sinon le cuir se durcit

et les chaussures perdent leur forme. Avant de les faire sécher, il faut les laver, en ôter la boue et la poussière avec de l'eau tiède si ce sont des bottes pour gros travaux, les huiler et graisser immédiatement, puis redresser les empeignes, les bouts et les jambières suivant la forme première, bourrer les bouts avec du papier froissé, pour empêcher le cuir de se recroqueviller. Mettre les chaussures en une place où elles ne sécheront pas trop vite le cuir mouillé brûle très facilement, et s'il est mis dans un endroit où la chaleur est plus forte que la main ne peut endurer, il est presque certain qu'il brûlera. Il ne faut remettre les chaussures que lorsqu'elles sont très sèches.

Avant d'huiler ou de graisser des chaussures, on devrait les brosser soigneusement, les chauffer et y appliquer de l'huile ou de la graisse chaude et les frotter avec la paume de la main. Faire entrer la graisse à la jonction des semelles et des empeignes et sur les bords des semelles.

L'huile de pied de boeuf, l'huile de morue et de ricin, le suif et le suint, ou un mélange de tout cela est ce qu'il y a de mieux. L'huile de ricin est préférable à tout autre ingrédient pour les chaussures vernies. Si l'huile est appliquée légèrement, les chaussures peuvent être polies immédiatement, mais il vaut mieux attendre quelques heures.

Un bon mélange pour rendre le cuir imperméable, consiste en 8 onces de suint neutralisé, 4 onces de naphte, 4 onces de paraffine. Chauffer le tout, le mêler soigneusement et le laisser se refroidir. Avant de s'en servir, le réchauffer à la température du sang. Prendre garde, en le réchauffant, que le mélange ne prenne feu.

LE SINGE CAMBRIOLEUR

Un énorme chimpanzé, dressé au vol à domicile par des malfaiteurs, pénètre de nuit dans une maison et est blessé au moment où il va en massacrer les habitants.

La chose arriva à Montréal, il y a quelques années. Une femme fut réveillée brusquement, comme au milieu d'un affreux cauchemar, par l'entrée dans sa chambre d'un singe énorme entraîné par des cambrioleurs aux vols nocturnes.

Mme Frédéric Grosbois dormait profondément aux côtés de son mari. Leur chambre à coucher donnait sur une rue paisible. Elle était située au second étage.

Avant de se mettre au lit, Mme Grosbois avait soulevé la fenêtre à six pouces de l'appui environ de façon à rafraîchir la pièce.

Elle entra tout-à-coup dans un rêve étrange. Il lui semblait que rien dans la chambre n'avait changé mais que la fenêtre s'ouvrait lentement et silencieusement. L'esprit troublé, elle vit soudainement une main velue et nouée, aux doigts effilés et crochus, suivie d'un bras long et poilu se dessiner dans la croisée maintenant toute grande ouverte.

La pauvre femme lutta en vain contre l'obsession de cette vision qu'elle croyait être l'effet d'un cauchemar. Le châssis à guillotine était maintenant soulevé jusqu'en haut et dans l'encadrement brillèrent deux grands yeux phosphorescents comme ceux des chats, la nuit.

Puis une figure émergea, à la fois humaine et monstrueuse, plus forte que celle d'un homme, diabolique, malicieuse et brutale.

Une autre main couverte de longs poils s'abattit sur l'allège de la fenêtre et la face aux yeux méchants se rapprocha d'elle de plus en plus. Sa bouche grimaçait et elle eut à la figure la sensation d'une haleine infecte chargée d'une puante odeur d'alcool.

Croyant rêver, elle se souleva sur sa couche mais ce fut pour mieux voir encore le monstre qui se dirigeait vers elle à pas étouffés.

C'en était trop!

La malheureuse retomba, évanouie. Mais en perdant connaissance, son bras inerte frappa son mari qui, sous ce coup, se réveilla. En une seconde, il aperçut la bête et comprit. Elle le regardait à ce moment par-dessus le corps de sa femme et semblait le défier. Il saisit le revolver qu'il gardait habituellement sous son oreiller et fit feu. La balle l'atteignit. Il entendit un rugissement de fauve blessée et quand la fumée se fut dissipée, il ne vit plus rien.

L'effrayante apparition avait disparu!

M. Grosbois sauta à bas du lit, fit de la lumière et, après avoir ranimé sa femme, procéda à une rapide inspection des lieux.

De grosses gouttes de sang couvraient l'appui de la fenêtre et le tapis de la chambre. Il scruta l'arbre dont les branches s'étendaient jusqu'au mur et ne vit rien. Il regarda dans la rue. Elle était déserte.

Il téléphona aussitôt à la police.

* * *

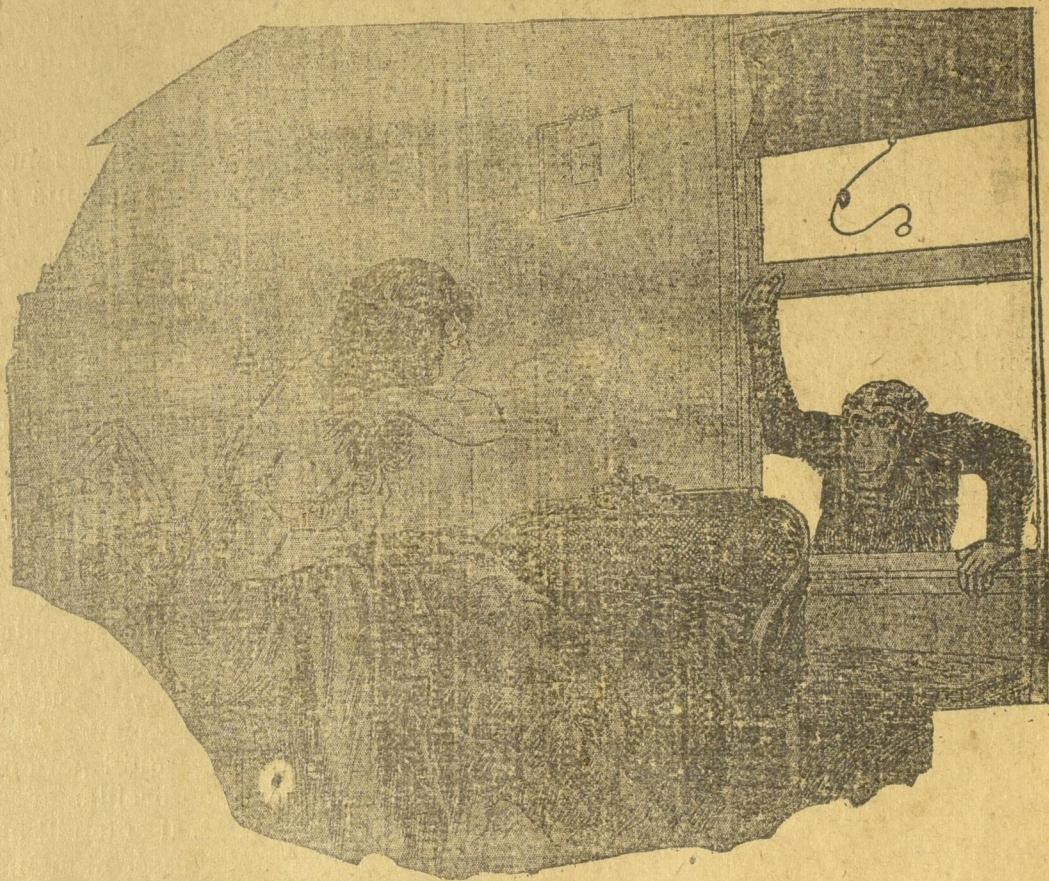
L'appartement du rez-de-chaussée de la même maison était habité par

temps-là le visiteur mystérieux ne cessait de cogner.

"Ouvre, dit encore la femme, c'est peut-être des voisins. Qui sait si le feu n'est pas à la maison!" Les deux enfants effrayés se blottirent dans les jupes de leur mère.

"Qui va là?" cria Soulanges.

Pas de réponse



Joseph Soulanges, sa femme et deux enfants. Tous étaient plongés dans le sommeil le plus profond.

L'homme fut tout-à-coup réveillé par sa femme qui lui criait, presque pétrifiée par la terreur: "Ecoute, écoute, quelqu'un frappe à la porte!"

Soulanges se leva. Pendant tout ce

Piqué par la curiosité, il tourna le bouton et entr'ouvrit la porte de quelques pouces.

A la vue de cette silhouette hideuse et menaçante, il ferma involontairement les yeux. L'animal (car c'était notre singe blessé qui cherchait un refuge) en profita pour entrer.

Soulanges recula devant lui pendant que sa femme et ses enfants s'enroulaient dans des couvertures sous les meubles, plus morts que vifs.

L'homme, armé maintenant, attendait la bête de pied ferme quand les agents de police, mandés par M. Grosbois, envahirent courageusement la chambre.



L'un d'eux tenait une grosse caisse qu'il jeta habilement sur le singe.

D'ailleurs, la bête, épuisée par la perte de son sang, n'offrit aucune résistance...

Tout le monde a lu ce conte terrifiant du poète Edgar Allan Poe intitulé "Les Meurtriers de la rue Morgue" dont une de nos illustrations représente l'incident le plus terrible alors que le gorille, après avoir massacré le

mari, emporte la femme dans son antre pour la dévorer.

Qui sait si ce singe n'eut pas égorgé toute cette maisonnée sans l'intervention de M. Grosbois et de la police?

Le propriétaire de l'animal, M. Fleeming, gérant d'un cirque en tournée à Montréal, prévenu par les journaux de l'aventure, alla le réclamer aux quartiers-généraux de la police.

Là, il déclara avoir acheté le singe d'un inconnu pour les fins de cirque, à cause de sa conformation physique et surtout de son intelligence. Il s'était bien conduit jusqu'à la veille de son évasion alors qu'il but une bouteille de whiskey que lui donna son gardien et s'échappa peu après. La police voulut tout de même garder l'animal en observation pendant quelques jours.

Ils constatèrent qu'il avait été dressé par une bande pour cambrioler les maisons à la façon habile dont il savait pénétrer dans une pièce sans bruit et faire main-basse sur les objets les plus précieux, sur les bijoux de préférence.

Les autorités policières de la ville le rendirent cependant à son propriétaire qui l'avait acquis de bonne foi, avec la promesse qu'il le garderait dans une cage solide et surtout ne lui ferait jamais boire d'alcool. Ce fut promis et le singe malfaiteur et innocent réintégra son domicile.

Lorsque M. Bignon, homme de peu de génie, fut nommé bibliothécaire du roi, M. d'Argenson, qui le connaissait bien, lui dit:—"Mon neveu, voilà une belle occasion pour apprendre à lire."

Une devise de sceptique: Tout quitter sans regret, tout dîner sans espoir.

Tout ce génie humide, dont on parle tant, consiste à constater des faits. Pauvre puissance que celle qui se résume à voir ce qui nous crée les peurs. L'objet de notre orgueil prouve bien notre infirmité.

LA VALEUR DU DOLLAR

Comment l'augmentation du coût de la vie a diminué la valeur acquisitive du dollar

Le problème de la vie chère est vieux comme le monde et il n'y a qu'à parcourir les annales économiques des siècles passés pour s'en convaincre. Sans remonter si haut, nous trouvons dans maintes productions canadiennes et américaines d'avant-guerre des articles nombreux où l'angoissante question de la cherté de la vie est traitée de la même manière qu'aujourd'hui. C'est ainsi, pour ne citer qu'un de ces documents, que le professeur John Bauer, de l'Université Cornell, voulut prouver en 1913 que "le dollar ne vaut pas toujours un dollar". Sa démonstration est assez simple.

L'ouvrier qui gagnait \$2 par jour, il y a seize ans, et qui touche aujourd'hui \$2.80 pour le même travail a tort de croire que son salaire a été redressé proportionnellement au coût de la vie. C'est trois dollars qu'il devrait gagner, parce que la valeur d'achat du dollar a baissé.

Si quelqu'un s'avisait de le lui faire remarquer, il lui répondrait à brûle-pourpoint: "Oui, je sais bien que le prix des denrées est plus élevé, mais je fais aussi plus d'argent. La preuve en est qu'en 1897, j'économisais \$200 par année et qu'aujourd'hui je mets \$240 de côté."

Cet homme se trompe. Il devrait pouvoir déposer \$300 par année à la banque. S'il ne le fait, c'est qu'alors il est la victime, non pas nécessairement de ses patrons, qui peut-être

sont aussi affectés que lui dans leurs finances, mais de toutes les circonstances qui font sa condition telle. En un mot, il lui serait impossible d'acheter de nos jours pour \$240 ce qu'il eut pu se procurer il y a seize ans avec ses \$200.

C'est dire que les gages des ouvriers ont augmenté de 40 pour cent et les nécessités de la vie de 50 pour cent. Ce calcul rend conséquemment le dollar de 1897 plus intéressant que celui de l'année 1913.

D'après les statistiques du ministère du Travail, les prix furent au Canada 47 fois plus élevés en 1910 qu'en 1897. Au cours de l'année 1911, les produits de la ferme furent portés à 110 pour cent; les matériaux de construction à 69; les denrées alimentaires à 54; les métaux et les outils à 48; les vêtements et l'éclairage à 35; les drogues et produits chimiques à 33 et les ameublements de maison à 24 pour cent.

Comme on peut le constater, les statisticiens d'avant la guerre faisaient d'aussi bonne besogne que ceux d'aujourd'hui. Mais, ce n'est pas tout de signaler un mal, il faut aussi en indiquer les remèdes. Ici commence le rôle des économistes qui ne trouvèrent rien de mieux que de mettre les ouvriers en garde contre le goût du luxe qui, de tout temps, a perverti les masses.

UN ROMAN COMPLET

L'HERITIER DU NOM

par Paul de Garros

I

Les quelques maisonnettes, fort modestes, qui composent le hameau de Jariolle, dépendant de la commune d'Uzay-le-Venon sont groupées au carrefour formé par l'intersection de la grande route nationale de Bourges à Clermont avec un simple chemin vicinal allant de Châteauneuf à Uzay.

Parmi elles, cependant, se dresse, tout au bord de la grande route, une construction plus importante, surmontée d'un étage et qui, malgré tous les replâtrages qu'elle a subis, conserve encore assez bien son caractère primitif.

Ses fenêtres à petits carreaux, ses portes encadrées de briques, son immense toit couvert d'ardoise mousue et couronné de hautes girouettes grinçantes indiquent que cette construction date du commencement du XVII^e siècle.

Elle sert actuellement d'habitation à un ménage de petits cultivateurs, dont la femme tient une buvette fréquentée par les chemineaux et les rouliers.

Mais elle fut jadis le siège d'une hôtellerie très florissant, que ses propriétaires avaient baptisée "Au Grand Condé" et qui jouissait aux alentours d'une excellente réputation, parfaitement méritée, d'ailleurs.

La prospérité de cette hôtellerie, qui dura plus d'un siècle, déclina avec la Révolution et sombra définitivement dans le drame mystérieux et sanglant dont elle fut le théâtre, au début de 1794.

A la suite de ce drame, la maison resta abandonnée, délabrée, pendant un certain temps. Et quand de nouveaux occupants l'habitèrent, ils ne purent songer à faire revivre l'auberge du "Grand Condé".

De ce que fut jadis cette hôtellerie renommée, il ne reste plus maintenant qu'un souvenir, le souvenir d'un drame ténébreux qui, certaine nuit d'hiver, ensanglanta l'auberge, dispersa ses habitants, coûta la vie à ses propriétaires et jeta un instant la terreur aux alentours.

Ce drame mystérieux mérite d'être conté...

C'était le 21 janvier 1794.

Le temps était sombre, le vent soufflait en tempête.

Comme la nuit tombait, deux cavaliers s'arrêtèrent devant le portail de la cour et sautèrent à bas de leur monture.

Tandis qu'un valet d'écurie accourait et prenait les chevaux par la bride, le plus âgé des voyageurs dit à demi-voix à son compagnon :

—Après tant d'autres folies, c'en est une de plus de coucher ici.

—Nos bêtes sont fourbues, mon père, répondit l'autre, il était impossible de leur demander un plus long effort. D'autre part, les routes ne sont guère sûres, la nuit; les brigands pululent et, après la chaude alerte que nous avons subie avant-hier, nous devons être prudents.

Les deux cavaliers s'étaient, en effet, tout en causant, approchés de la porte de la maison et l'hôtelier, son bonnet à la main, venait de paraître sur le seuil.

—Citoyens, soyez les bienvenus sous mon toit, dit ce dernier avec un ton et une attitude de profonde déférence.

Le bonhomme, tout en employant le langage obligatoire à cette époque, n'avait pas pu se défaire des habitudes de l'ancien régime.

—Nous désirons souper et coucher chez vous, fit le plus jeune des voyageurs, une seule chambre nous suffira.

—Très bien, citoyens.

—Comme nous sommes fatigués et nous voulons nous reposer le plus tôt possible, nous prendrons notre repas tout de suite, dans notre chambre.

—A vos ordres! acquiesça l'hôtelier en s'inclinant. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire à votre appartement. Et l'on vous servira dans une demi-heure ou trois quarts d'heure.

Lorsqu'il eut installé les deux voyageurs dans leur chambre—une chambre immense, à chaque bout de laquelle deux énormes lits s'élevaient, tels des catafalques, sous leurs courtines à grandes fleurs—l'aubergiste regagna sa cuisine.

Il paraissait soucieux, car il avait soigneusement examiné ses hôtes à la dérobée pendant quelques minutes

qu'il avait passées avec eux et cet examen avait eu comme résultat de lui inspirer une sérieuse inquiétude.

Joseph Richet—c'était le nom du propriétaire de l'hôtellerie du "Grand Condé"—Joseph Richet était un excellent homme, mais la bravoure n'était pas sa qualité dominante. Il avait peur de tout... ce en quoi il était un peu excusable, car, depuis deux ou trois ans, la marche des événements politiques n'était pas précisément de nature à développer la confiance et la sécurité.

Dès qu'il eut rejoint sa femme, Joseph Richet murmura à son oreille:

—Delphine, tu me croiras si tu veux mais je parierais que nous venons d'offrir l'hospitalité à deux ci-devant.

—Laisse-moi donc tranquille, répondit Delphine en haussant les épaules, tu en vois partout, des ci-devant.

—Je ne me trompe pas, affirma Joseph avec énergie, je suis sûr que ce sont d'anciens nobles. Ils viennent sans doute organiser par ici quelque complot. Pourvu que leur passage sous notre toit n'attire pas sur nous toutes sortes de calamités!

Delphine, malgré ses sympathies pour l'ancien régime, ne put, à cette évocation, réprimer un frisson.

—Bah! répliqua-t-elle après un instant de silence, qui te prouve qu'ils viennent comploter. Ils cherchent plutôt à se cacher, les malheureux! D'ailleurs, rien n'indique qu'ils appartiennent à la noblesse. Ils sont vêtus simplement, comme des bourgeois.

—C'est justement ce qui a éveillé mes soupçons. Je trouve que leur costume n'est pas en rapport avec leurs manières.

—Mais, enfin, tu leur as demandé leurs passeports, ils s'appellent... quelque chose... quelque chose... com-

me Hervé... c'est le père et le fils... parfaitement, c'est bien Hervé qu'ils s'appellent... même que j'ai été surpris tout de suite, puisque c'est le même nom que notre représentant à la Convention Nationale. Mais tout cela ne signifie rien. Est-ce que, avec quelques pistoles, on n'a pas un passeport au nom que l'on désire? Va, je suis sûr de ce que je dis, ce sont des ci-devant, et, si tu les avais vus de près, comme moi, tu serais de mon avis.

—Chut! fit Delphine en mettant un doigt sur ses lèvres, voilà justement un de ces messieurs... il veut te parler, sans doute...

Le plus jeune des voyageurs venait, en effet, d'apparaître au pied de l'escalier. Il se dirigeait vers les hôteliers, dans le but, évidemment de leur demander quelque renseignement!

—Dites-moi, citoyens, fit-il, lorsqu'il fut à quelques pas d'eux, pourriez-vous me conduire à l'écurie? Je voudrais voir comment votre valet a soigné nos bêtes.

—C'est bien facile, citoyen, répondit Joseph Richet, je vais vous montrer le chemin, ou plutôt, non, tenez, Claude va vous conduire.

Il désignait un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui entraînait justement à ce moment-là.

—Je suis tout prêt, acquiesça le jeune homme.

—Conduis le citoyen, commanda l'aubergiste, et appelle Baptiste pour qu'il prenne les ordres.

Guidé par le jeune domestique, qui s'était muni d'une lanterne, le voyageur traversa la grande cour et gagna les écuries qui étaient au fond.

Baptiste était précisément en train de panser les chevaux et s'en acquittait, d'ailleurs, fort bien.

Le jeune cavalier le félicita et lui donna quelques indications supplémentaires; après quoi, toujours guidé par le jeune Claude, il regagna l'hôtellerie.

—Mes compliments, citoyen, dit-il en traversant la cuisine, vous avez un valet qui connaît admirablement son affaire.

—Oui, j'en suis content, approuva Richet, il est dévoué et consciencieux.

—Tâchez de le garder, conclut le voyageur en s'éloignant, mais la conscription va probablement vous le prendre bientôt.

Il avait déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier, lorsque, se ravisant soudain, il revint sur ses pas, poussa une chaise sous l'énorme manteau de la cheminée, tout près de lâtre, s'y installa à califourchon et, s'adressant familièrement à l'hôtelier demanda:

—Notre souper n'est pas encore prêt, maître Richet?

En s'entendant appeler par son nom, l'aubergiste ne put dissimuler un mouvement de surprise. Cependant, il se ressaisit immédiatement et répondit avec beaucoup de calme:

—Il faudra bien encore une bonne demi-heure, citoyen. Pour vous faire honneur, ma femme a mis un poulet à la broche... Il va bien, comme vous voyez, il commence à "dorer", mais, pour qu'il soit à point, je pense qu'il faut encore compter trente à trente-cinq minutes.

—Votre femme a eu une excellente idée, murmura le jeune homme. J'avoue que je ferai à ce poulet le meilleur accueil, car j'ai l'estomac dans les talons.

—Vous venez de loin, citoyen?

— Non, nous avons couché à Neuvy-sur-Barangeon. Mais ça creuse de courir les chemins, le nez au vent.

— J'ai prévu le cas. J'espère que vous serez content de mon dîner. On a besoin de se restaurer, quand on se fatigue. Après un bon repas, ce soir vous serez mieux préparé à supporter l'étape de demain, surtout si elle doit être longue.

— Oh! elle ne sera pas longue, nous allons tout bonnement à Saint-Amand. Nous pensions même y coucher ce soir, mais nos bêtes étaient fourbues. C'est ce qui nous a obligés à vous demander l'hospitalité.

— Ah! vous allez à Saint-Amand, répéta l'hôtelier d'un air interrogateur. Je vois, citoyen, que vous ignorez un fait important, c'est que Saint-Amand, par suite d'une décision récente de son conseil municipal, s'appelle maintenant Libreval.

— Quelle drôle de chose! Je l'ignorais. Va pour Libreval!

— Ne l'oubliez pas, ça pourrait vous coûter cher... Alors, vous allez y retrouver des amis?

— Mais, oui, nous allons tout simplement voir notre cousin François Hervé. Nous sommes déjà venus souvent dans le pays et nous y avons passé des semaines à plusieurs reprises. C'est ce qui vous explique, maître Richet, que je connais votre nom. Bien des fois, en allant de Bourges à Saint-Amand, pardon à Libreval! j'ai fait halte à l'hôtellerie du "Grand Condé." Vous ne me reconnaissez pas?

— Si, peut-être... Cependant, je ne peux rien affirmer. Vous savez, il passe trop de voyageurs ici pour que je puisse garder le souvenir de tous les visages. Pourtant, oui, je crois me rappeler votre physionomie... Je le

disais tout à l'heure à Delphine, vos traits ne me sont pas inconnus...

Pendant que cet entretien se poursuivait entre le voyageur et l'aubergiste, Delphine ne perdait pas des yeux le jeune cavalier et, obsédé par le souvenir de ce que lui avait dit son mari quelques minutes auparavant, elle n'était pas loin de partager son opinion sur la véritable qualité des voyageurs.

En effet, quoique le jeune homme fût très simplement vêtu: culotte de drap gris, bottes à revers, habit verdâtre à longues basques, chapeau de feutre en forme de cône tronqué, sous les rebords duquel apparaissait la gracieuse petite queue du catogan, il était évident que ses mains fines et blanches, sa tournure élégante, ses traits réguliers et délicats, la distinction parfaite de sa physionomie aussi bien que de son attitude et de ses gestes, tout révélait une haute origine.

"Oui, il n'y a pas de doute, conclut la brave Delphine, après quelques minutes d'examen, c'est bien un ci-devant."

Mais comme elle avait un faible pour la noblesse, elle ajouta "in petto."

— Ce n'est pas moi qui le dénoncerai... Un si beau jeune homme! Pourvu que d'autres n'aillent pas le trahir! Enfin, je vais toujours lui faire faire ce soir un bon dîner.

Il y avait eu un court silence.

Tandis que Delphine, satisfaite de son examen et de sa conclusion, retournait à ses casseroles, le jeune homme reprit:

— Il y a, d'ailleurs, près de quatre ans que je ne suis pas revenu dans ce pays-ci. Il n'est donc pas étonnant que vous vous souveniez vaguement de moi. Nous habitons une petite pro-

priété aux environs de Caen et le trajet est long de la Normandie au Berry: c'est un voyage que l'on ne peut pas faire souvent. Et puis, tant d'événements se sont passés depuis ces quatre ans que... que... l'on n'avait guère envie de sortir de chez soi.

—Dame! c'est bien vrai, approuva l'hôtelier d'un air embarrassé.

Le jeune cavalier poursuivit:

—Dans ce pays-ci, comme chez nous, il a dû se produire bien des drames et des bouleversements. Certaines familles se sont exilées sans doute... d'autres ont été ruinées... d'autres se sont enrichies...

—Hé! oui, hé! oui, balbutia Joseph Richet, de plus en plus embarrassé, on peut dire que nous vivons dans un temps troublé...

—Je connaissais jadis, aux alentours quelques familles. Que sont-elles devenues Dispersées? Disparues peut-être?...

—C'est bien possible.

—Tenez, je me souviens des d'Amerval qui habitaient ce beau château dominant la vallée du Cher.

—Oh! il n'y a plus de d'Amerval, dit l'hôtelier. Pardon, je me trompe, il y en a encore un, mais il a quelques mois.

—Ah bah! Il ne reste qu'un enfant de cette famille qui était— je crois m'en souvenir, assez nombreuse.

—Mais oui, il ne reste qu'un enfant, du moins, à ma connaissance. Il habite, d'ailleurs, avec sa mère, le château d'Amerval, qui n'a été ni pillé, ni vendu.

Le visage du jeune homme révéla une surprise, une angoisse profondes. Il avait la gorge tellement serrée qu'il lui fut impossible de prononcer un mot.

Ce fut l'aubergiste qui continua:

—Dame! oui, j'ai beau réfléchir, il n'y a plus, à ma connaissance, en fait de d'Amerval, que cet enfant de quelques mois. Les autres ont disparu. Le marquis a émigré, il y a plus de trois ans, avec son plus jeune fils, Jacquelin. On n'a plus entendu parler d'eux depuis ce temps-là. Ils sont peut-être morts en se battant dans l'armée des Princes, contre leur patrie, les malheureux!

—De la fille unique du marquis, qui s'est mariée, il y a quelques années, dans le Bourbonnais, on ne sait rien par ici.

—Du fils aîné Artus, on ne parle plus depuis longtemps: il a disparu, il y a plus de quinze ans, après avoir fait, a-t-on dit, un sot mariage.

—Le second fils, Gauthier, est resté seul au pays tranquillement, dans son château d'Amerval. Quand on lui faisait remarquer qu'il courait de gros risques ayant son père et son frère parmi les émigrés, il répondait, paraît-il: "Moi, je ne crains rien du nouveau régime, je suis pour lui..."

—C'était peut-être vrai, balbutia péniblement le jeune cavalier.

—C'était vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai. Il était réellement toujours pour le peuple, contre les tyrans et même contre les trop timides. Ça ne l'a pas empêché d'être tout de même guillotiné.

Un nuage obscurcit le regard du jeune homme, qui dut faire un violent effort pour cacher son émotion. Au bout d'un instant, il parvint à murmurer d'une voix lente, mal assurée:

—Ah! Gauthier d'Amerval est mort, guillotiné?

—Parfaitement... Il y a de ça huit ou dix mois... Mais, comme je vous

l'ai dit tout à l'heure, il a laissé un héritier.

— Ah! c'est lui? Il a eu le temps? Il était marié?

— Bien sûr qu'il était marié. Pauvre diable, il ne l'a pas été longtemps. après tout, j'ai peut-être tort de le plaindre, puisque sa femme, paraît-il, le faisait damner. Oui, il n'a pas été marié longtemps. C'est dans le courant de 1792, en juin ou juillet, qu'il a épousé Mlle Jeanne de Montmartin...

Le jeune cavalier eut un coup au coeur et pâlit affreusement. Cependant, il se ressaisit vite, passa la main sur son front d'un geste las et balbutia:

— Vraiment, Mlle Jeanne de Montmartin avait épousé Gauthier d'Amerval?

— C'est comme je vous le dis, poursuivit Joseph Richet en glissant vers son interlocuteur un regard chargé de curiosité. Vous connaissiez aussi cette famille? Le père a été fermier général et le grand-père avait, dit-on, commencé sa fortune en faisant la traite des nègres.

— C'est bien possible... tout est possible... Oui, je connaissais un peu cette famille.

— Eh bien, voilà, c'est maintenant Mlle Jeanne de Montmartin, veuve de Gauthier d'Amerval, qui habite, avec son enfant, le château d'Amerval. Elle non plus n'a pas quitté le pays depuis ce changement de régime. Elle dit, comme son mari, qu'elle n'a rien à craindre des républicains. Et, de fait, si lui a été guillotiné, elle, jusqu'à présent, n'a jamais été inquiétée.

— Il faut ajouter, d'après les racontars, que la veuve Gauthier doit sa tranquillité à la protection de notre représentant, François Hervé, qui va l'épouser, si ce n'est déjà fait.

— Ah! fit le jeune homme, les poings serrés.

— Mais, vous savez, continua l'hôtelier, on dit tant de choses. Si je m'en rapportais aux racontars, je pourrais en débiter long sur son compte...

— Oh! Que dit-on?

— Peuh! des absurdités. On raconte que la veuve de Gauthier d'Amerval est tout à fait dévoyée, qu'elle s'est affiliée à une bande de brigands dont elle dirige elle-même les expéditions nocturnes, qu'elle se livre à toutes sortes d'excentricités. Je vous donne, n'est-ce pas? ces bruits pour ce qu'ils valent. Moi, je n'y crois guère. Cependant, je l'ai vue un jour, cette dame d'Amerval, et elle m'a paru si bizarre, elle a des allures si baroques... Enfin, je ne veux pas en dire davantage, ce serait peut-être porter sur son compte un jugement téméraire...

Le jeune homme s'était levé. Il considéra un instant d'un oeil distrait les flammes qui montaient de l'âtre en crépitant. Puis, il tourna brusquement les talons et s'éloigna, en cherchant à dissimuler son trouble sous une phrase banale lancée à la contonade:

— C'est évident, il ne faut jamais juger d'après les apparences ou les racontars. On s'expose à commettre de regrettables erreurs... Allons, je vais rejoindre mon père. Vous pourrez, citoyen, faire monter notre souper dès qu'il sera prêt.

II

La chambre n'était éclairée que par les lueurs vacillantes du foyer.

Assis devant l'âtre, les pids sur les chenêts, les coudes sur les genoux et les poings aux tempes, le vieillard songeait.

Les flammes, qui léchaient en crépitant la plaque de fonte armoriée,

projetaient leur reflet rougeâtre sur son visage.

Ses traits avaient avec ceux de son fils une ressemblance absolue : c'étaient le même nez aquilin au dessin correct et délicat, le même front dégagé, le même menton accentué, dénotant l'énergie, la volonté, le même masque empreint de noblesse et de fierté, entièrement glabre, selon la mode de l'époque, et encadré de la délicieuse perruque roulée aux tempes, terminée sur le cou par le charmant catogan.

— Mon père, dit le jeune homme en s'efforçant de maîtriser l'angoisse qui lui étreignait le cœur, mon père, vous ne devinerez jamais ce que je viens d'apprendre.

— Non, quoi donc ?

— C'est affreux... Je comprends maintenant, pourquoi, depuis deux ans, nous n'avons plus reçu de nouvelles de mon frère Gauthier.

— Parle, voyons, explique-toi.

— C'est affreux, vous dis-je, jamais je n'aurais pu supposer une pareille horreur. Gauthier... Gauthier d'Amerval... mon frère, a épousé... Mlle Jeanne de Montmartin.

— Pauvre enfant, murmura le vieillard, tu ne méritais pas cela... Quelle odieuse trahison !

— Sa trahison—je veux dire : leur trahison !—ne lui a pas porté bonheur. Gauthier, en dépit des concessions qu'il avait faites au nouveau régime, dont il se déclarait ouvertement le partisan, Gauthier est mort sur l'échafaud il y a dix mois, laissant un fils et une veuve qui... se livre aux plus folles excentricités, jusqu'à se mettre à la tête d'une troupe de brigands, organisée pour le pillage des campagnes.

— Ciel ! Quelle horreur ! Tu es sûr de cela ?

— Du mariage de Gauthier et de Jeanne ? Oui, absolument sûr. C'est un fait précis qu'il est facile d'établir et dont l'authenticité ne peut être mise en doute. Sur les excentricités et en particulier sur les expéditions nocturnes à la tête d'une troupe de brigands, l'hôtelier, qui vient de me donner tous ces détails, est moins affirmatif. Il s'est contenté de me rapporter, sans se porter garant de leur véracité, les racontars qui circulent à ce sujet. Mais vous savez qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— Et puis, ajouta le marquis d'Amerval, dès l'instant que Jeanne a été capable de te trahir comme elle l'a fait, elle est capable de tout.

— Ne nous hâtons pas de la condamner, murmura le jeune homme avec un accent de regret. Elle peut avoir des excuses.

— Tu es plein d'indulgence pour elle, répliqua le vieillard, cela se comprend. Tu aimes, ou plutôt—j'espère—tu as aimé cette femme au point de commettre, à cause d'elle, toutes les folies, jusqu'à celle de risquer ta tête pour la revoir—folie que j'ai voulu partager avec toi, puisque tu es désormais ma seule raison de vivre.

— Un tel amour, même après la plus cruelle des déceptions doit forcément te disposer à l'indulgence. Mais moi, j'ai le devoir d'être sévère pour elle.

Le vieillard se leva et se mit à arpenter la pièce d'un pas lent.

Au bout d'un instant, il poursuivit :

— Cette Jeanne de Montmartin, jolie, certes, délicieusement jolie, mais dont les idées folles, dont les allures d'aventurière m'ont toujours inspiré une véritable répulsion, a fait le malheur de mes dernières années. Elle m'a pris le cœur de mes deux fils, de

mes deux derniers fils, du moins, puisque l'autre, l'aîné, ne compte plus.

— Dans le pays, on se souvient encore de lui, interrompit le jeune homme, car le père Richet, tout à l'heure, en me parlant de notre famille, sans savoir à qui il s'adressait, bien entendu, a fait allusion à Artus d'Amerval, disparu, il y a quinze ans, après avoir contracté un mariage mal... assorti.

— Hélas! soupira le vieillard, l'opinion publique n'est que trop bien renseignée sur ce point. Oui, ton frère aîné, Artus, a été obligé, il y a plus de quinze ans, de s'expatrier, pour pouvoir contracter un mariage que je n'approuvais pas. Tu le savais sans doute?

— Je m'en doutais, mon père, quoique vous ne m'ayez jamais donné d'explications précises à ce sujet.

— Depuis quinze ans, je n'ai plus entendu parler de lui. Il s'est, paraît-il, établi dans une lointaine colonie et s'est mis à faire du commerce. A-t-il prospéré? S'est-il ruiné? Est-il vivant? A-t-il des enfants? Est-il mort? Je l'ignore... Depuis quinze ans, je le répète, je ne sais rien de lui...

— Cette épreuve a été une des plus grandes douleurs de ma vie. C'est elle, d'ailleurs, qui a tué ta pauvre mère. Moi, je ne suis parvenu à dominer mon chagrin qu'à cause de vous trois; ton frère Gauthier, ta soeur Solange et toi... Et voilà que cette Jeanne de Montmartin, cette créature perverse, me prend mes deux fils.

— Vous prend vos deux fils?

— Hé! oui, n'est-ce pas elle qui, en ensorcelant Gauthier, l'a retenu ici, dans notre pauvre France en pleine anarchie et a ainsi causé sa mort? N'est-ce pas elle qui, t'ayant pris dans ses filets, il y a plus de quatre ans, a

su tout en jouant un double jeu avec d'autres, entretenir, attiser dans ton cœur, la passion qu'elle t'avait inspirée et t'a ainsi poussé à entreprendre cette périlleuse équipée, à laquelle j'ai eu la faiblesse de consentir et... de m'associer.

— Voyons, Jacquelin, n'avais-je pas raison de me défier de cette femme, de cette enjôleuse? Et n'ai-je pas, aujourd'hui, raison de la maudire, puisque, par elle, à cause d'elle, nous sommes embarqués dans une aventure... qui finira peut-être très mal.

— La seule chose qui me console d'avoir entrepris ce voyage, c'est que désormais, grâce à ce que tu as appris d'elle, tu serais peut-être guéri de ton amour. Après une telle trahison, après un oubli si abominable de la foi jurée, tu comprendras peut-être enfin que cette femme est indigne de toi...

Le jeune homme hocha la tête, fit un geste évasif et porta la main à son cœur comme pour calmer une souffrance trop vive.

Et le vieillard comprit qu'en se montrant trop sévère, il n'atteindrait pas le but qu'il visait.

— Pardonne-moi, reprit-il, je me laisse emporter par mon ressentiment et je vais sans doute trop loin. Cependant, je te demande de réfléchir à ce que tu viens d'apprendre et j'espère que tu arriveras à juger Jeanne... comme elle le mérite.

C'était encore trop dur. Le vieillard s'en rendit compte et prit le parti de se taire.

Ce fut le jeune homme qui reprit, après un long silence:

— Vous oubliez, mon père, que Jeanne de Montmartin vous a donné un petit-fils. Cela n'efface-t-il pas, à vos yeux, beaucoup de ses torts?

Le marquis allait répondre lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez, fit-il.

La porte s'entr'ouvrit et le jeune domestique, que l'hôtelier avait appelé Claude, apprut sur le seuil.

— Le dîner est prêt, dit-il. Est-ce que je peux le monter tout de suite?

— Parfaitement, mon ami, il sera le bienvenu, répondit le jeune homme.

Claude entra, poussa au milieu de la pièce une petite table qui était appuyée contre le mur, jeta dessus une nappe en toile grossière et posa aux deux bouts deux assiettes. Après quoi il ressortit pour aller chercher le reste du couvert.

— Il est gentil, cet enfant, observa le vieillard, lorsque le jeune garçon se fut éloigné. Tu ne trouves pas? Il a une physionomie fine, distinguée, qui n'est guère en rapport avec son état.

— En effet, approuva le jeune homme d'un air distrait. C'est peut-être un fils de famille, dont les parents ont disparu dans la tourmente, après avoir perdu château et fortune. Les situations de ce genre sont fréquentes par le temps qui court. Nous savons nous-mêmes, par expérience, ce que c'est que de manquer d'argent.

— Hélas! soupira le marquis. Et nul ne peut dire quand finira cette terrible épreuve... Enfin!

Jacquelin d'Amerval, qui suivait son idée, continua:

— En cherchant tout à l'heure à excuser Jeanne, j'ai eu tort, car... car... elle ne s'est pas contentée de me trahir en épousant mon frère, elle va maintenant épouser ou a même épousé déjà François Hervé, le fougueux conventionnel.

— Qui te fait supposer?... :

— C'est le père Richet qui vient de me conter cela.

Des pas résonnèrent dans le couloir.

— Chut! fit le vieillard.

C'était le jeune Claude qui revenait avec des verres, des bouteilles, des couteaux, des fourchettes, etc.

Il acheva vivement de mettre le couvert, tandis que les deux voyageurs, ne sachant plus que dire, se taisaient. Puis, il disparut de nouveau pour aller chercher la soupe qu'il rapporta bientôt.

— Dis-moi, mon ami, comment t'appelles-tu? demanda le marquis d'Amerval en s'asseyant en face de son fils.

— Je m'appelle Claude Berrier, répondit l'enfant.

— Il y a longtemps que tu es domestique à l'hôtellerie du "Grand Condé"?

— Trois ans, monsieur.

— Ce sont tes parents qui t'ont placé ici? Tu es du pays?

— Pardon, monsieur. Je suis né, au contraire, très loin d'ici.

— Où donc?

— Ah! dans un pays où il fait toujours chaud... à la Martinique.

— Tiens! Tiens! c'est bizarre... Et comment se fait-il que tu sois venu, de la Martinique, échouer dans le Berry?

— Je vais vous dire... J'ai perdu ma mère quand j'avais sept ans, et mon père quand j'en avais dix. Mon père, en mourant, m'a confié au fils de son vieux serviteur, Antoine Hardy, qui est revenu en France, l'année d'après, et qui naturellement m'a ramené avec lui.

— Et qu'est-ce que faisait ton père?

— Il faisait du commerce et s'occupait aussi de ses plantations.

— Comment s'appelait-il? questionna distraitemment le vieillard.

—Il s'appelait... il s'appelait Berrier parbleu!

—C'est juste... Cette question est ridicule... Alors, te voilà seul au monde... seul, veux-je dire, avec ton ami Antoine Hardy.

Le jeune garçon poussa un gros soupir.

—Hé! quoi, il est mort aussi?

—Non, je l'espère, du moins. Mais il a été pris par la conscription, deux ans après notre retour en France; et, depuis, je n'ai plus eu de ses nouvelles.

—Et il t'a laissé seul ici?

—Il m'a confié, en partant, aux propriétaires de l'hôtellerie, parce que la citoyenne Richet est une parente à lui... Oh! je n'ai pas à m'en plaindre, tous les deux sont très bons pour moi... Tout de même, ils ne remplacent pas mes parents, surtout mon père qui m'aimait tant.

En évoquant ce souvenir, Claude Berrier parut tout attendri.

—Voilà un beau sentiment, mon enfant, observa le vieillard, cela prouve que tu as une jolie nature, fine, délicate, sensible. Du reste, on lit cela sur ton visage, dans tes yeux si doux et si francs.

Claude, intimidé par ces compliments, prit un air embarrassé.

Pour créer une diversion, Jacqueslin lui dit:

—Allons, petit, va chercher la suite de notre dîner, cet excellent poulet que j'ai vu rôtir tout à l'heure.

Le jeune Berrier, pas fâché d'échapper à un interrogatoire qui le gênait fort, s'empressa de déguerpir.

Quand il revint, trois minutes plus tard, avec le poulet réclamé, le marquis lui demanda encore:

—Quel âge as-tu, Claude?

—Je vais avoir bientôt quinze ans.

—Quinze ans! C'est parfait. Eh bien à cet âge-là, un homme doit savoir ce qu'il veut faire. Quelle profession vas-tu choisir? Car tu ne peux pas toujours rester domestique à l'hôtellerie du "Grand Condé"... Tu vas prendre un métier... As-tu été à l'école?

—Pas beaucoup... pas assez, et c'est ce qui me chagrine.. Enfin il faut bien que j'en prenne mon parti... Quant à ma carrière... elle est toute choisie... je serai soldat...

—Sans doute puisque la conscription te prendra.

—Non, je n'attendrai pas la conscription, je m'engagerai dès que je le pourrai et je resterai à l'armée toute ma vie... Je veux devenir officier, colonel, général.

—Ah! oh!...

—Mais, d'abord, je veux défendre ma patrie.

—Bravo, mon enfant! Et contre quels ennemis veux-tu défendre ta patrie?

—Contre quels ennemis? Contre tous ses ennemis, parbleu!

—Contre les Autrichiens... les Prussiens?...

—Oui, oui, bien sûr.

—Et aussi contre les quelques Français qui se sont joints aux Autrichiens et aux Prussiens?

—Oui, aussi contre ces Français-là. Mais ça me fera de la peine.

Le marquis poussa un soupir et murmura à demi-voix, comme répondant à sa pensée:

—Cet enfant a raison... Tout en défendant sa patrie, il voudrait n'avoir pas à lutter contre des Français que son cœur lui interdit de combattre. Ah! quand donc tous les fils de France seront-ils unis, groupés sous le même drapeau?

Voyant qu'on ne lui parlait plus, Claude se disposait à sortir.

Mais, devant son intention, le vieillard le retint et ajouta :

— Eh bien, mon ami, puisque tu veux être soldat, — ce dont je te félicite, — je crois pouvoir te prédire une brillante carrière. Les sentiments nobles et généreux que tu viens d'exprimer prouvent que tu es bon et brave... C'est ce qu'il faut pour réussir dans le métier des armes.

Claude était ému, troublé. Il s'inclina, balbutia quelques mots de remerciement et disparut.

Lorsqu'ils eurent terminé leur repas, le marquis et son fils restèrent un instant à se chauffer en silence, absorbés par leurs pensées.

Le vieillard dit enfin :

— Maintenant que nous connaissons l'état d'esprit de Jeanne de Montmartin, crois-tu qu'il soit utile que nous cherchions à la voir ? D'abord, je ne te cache pas qu'il me serait fort pénible de la voir là où elle habite. Je pensais que nous la retrouverions chez elle, dans son petit château de Brault, où elle vivait jadis, sous la garde de sa nourrice et dans la compagnie de son institutrice anglaise.

— Mais la voir dans ce château d'Amerval, qui est ma propriété, dans ce château d'Amerval, qu'elle a conquis par une trahison et qu'elle conserve sans doute par une félonie, non, vraiment, ce serait trop dur. Et puis, à quoi bon ? Pour provoquer une entrevue orageuse ? Pour risquer de nous faire chasser comme des étrangers, comme des mendiants ? sans compter le risque d'être dénoncés aux autorités, arrêtés, condamnés.

Jacquelin laissait parler son père et réfléchissait. Un violent combat se livrait dans son âme, entre son amour

d'autrefois, très vivace encore, et sa dignité, son devoir envers son père. Soudain, un éclair jeta la lumière dans son esprit, fit cesser son hésitation.

— C'est en juin 1792 que Jeanne a épousé Gauthier, mâchonna-t-il, oui, en juin, l'hôtelier vient de me le dire. Or, jusqu'en décembre 1792, Jeanne a continué de m'écrire des lettres délicieuses, toutes pleines d'amour. Quelle duplicité ! Oh ! oui, décidément, cette femme me fait horreur, je ne veux plus la revoir. Si elle était devant moi, je ne pourrais que lui jeter à la face, mon mépris, ma haine...

Le marquis approuva d'un signe de tête, sans répondre.

— Non, répéta Jacquelin, je ne veux plus la revoir, ce serait, pour moi aussi, trop atroce. Mon père, si vous voulez, nous reprendrons dès demain matin le chemin de l'exil.

— Je veux bien, mon ami. Cependant, puisque nous avons entrepris ce périlleux voyage, je désirerais en profiter pour embrasser ma fille. Tu ne serais pas content de revoir ta soeur ?

— Si, si, très content.

— Elle aussi a préféré rester en France, affronter la tempête, tenir tête à l'orage, plutôt que de chercher dans la fuite, une sécurité pleine d'amertume.

— Il faut espérer, interrompit Jacquelin, qu'elle ne le regrette pas maintenant.

— Le nouveau régime n'avait pourtant pas ses sympathies, continua le marquis. Ce n'est donc pas en adoptant les idées nouvelles qu'elle s'est mise à l'abri de la férocité des sans-culottes. Non, elle et son mari ont assuré leur sécurité par la bonté, la douceur, la charité. Après tout, ce qu'ils ont pu faire, nous aurions tous pu le faire sans doute. Et ainsi, peut-être,

un fossé profond n'eut pas été creusé entre la noblesse et le peuple.

— Regrets tardifs et superflus. Le mal est fait. Il faudra beaucoup de temps pour le réparer. . . Allons, revenons au présent. Puisque nous sommes si près du lieu où habite ta soeur, nous ne pouvons pas nous éloigner sans l'avoir revue et embrassée.

— Je suis tout prêt à vous suivre, mon père.

— Eh bien, mon ami, demain matin, au lieu de reprendre la route de Bourges, nous prendrons celle de Saint-Amand.

— Saint-Amand s'appelle maintenant Libreval, mon père.

— Qui t'a dit cela?

— Le père Richet, tout à l'heure. C'est le conseil municipal qui a pris récemment cette décision géniale.

Le vieillard haussa les épaules.

— Bah! ça n'a aucune importance, lança-t-il, un autre conseil municipal détruira bientôt ce que celui-ci a édifié. Donc, nous traverserons Saint-Amand, — Libreval, si tu veux — et nous serons au Colombier dans l'après-midi. Quelle surprise ce sera pour Maisonfort et sa femme! Et quelle joie pour tous! Voyons, maintenant, je crois que nous n'avons plus qu'à nous coucher. . . J'avoue que je suis très fatigué. La vie que tu nous fait mener depuis un mois est éreintante.

— Couchez-vous, mon père. Moi, je m'étendrai tout habillé sur le lit. Au milieu des embûches qui nous entourent, il est bon d'être toujours sur ses gardes.

III

Un quart d'heure plus tard, dans l'immense chambre, qu'éclairaient seules les dernières lueurs vacillantes du foyer, le marquis Raoul d'Amerval et son fils Jacquelin, étendus sous les

courtines à grandes fleurs, dormaient à poings fermés.

Tout à coup, Jacquelin s'éveilla sous la morsure d'un affreux cauchemar.

Il rêvait qu'il était arrivé chez sa fiancée, mais la place était prise; prise par le fils d'un ancien fermier enrichi qui, lancé dans la politique du jour, faisait la loi dans le pays.

Jeanne, reniant ses amours passées, laissait arrêter son ex-fiancé, qui était enfermé dans un obscur cachot, puis traîné devant le tribunal du district et condamné à mort.

Pour dissiper l'horreur de cette douloureuse évocation, Jacquelin passa la main sur son front: il le sentit couvert de sueur. Au bout de quelques instants, il put enfin reprendre possession de ses esprits et il battit le briquet pour regarder l'heure à sa montre.

Mais, au même moment, l'horloge, placée dans la cuisine, presque au-dessous de la chambre, se mit à sonner.

Le jeune homme compta onze coups.

— Onze heures seulement! murmura-t-il, la nuit va me paraître longue, car ce n'est pas de sitôt que je parviendrai à m'endormir.

Il avait à peine achevé cet aparté qu'il lui sembla percevoir au dehors, sur la route, un bruit sourd, comme un piétinement de chevaux et le murmure confus de plusieurs voix se mêlant.

Puis, presque aussitôt un choc violent ébranla la lourde porte de l'auberge. Jacquelin sauta à bas du lit et attendit, l'oreille tendue.

En bas, l'hôtelier parlementait.

— Qui est là?

— Nous sommes des voyageurs égarés, nous cherchons un abri contre la tempête, répondit une voix éplorée.

— Vous êtes du pays, sans doute? Dites-moi vos noms. A une heure pareille, je ne peux pas ouvrir à des gens que je ne connais pas.

— Quand nous serons entrés, nous te dirons qui nous sommes, gronda une voix de basse-contre. Veux-tu ouvrir, oui ou non?

— Non.

La réponse du dehors ne se fit pas attendre. Quelqu'un commanda:

— Enfoncez la porte.

Sous le choc formidable d'une énorme pièce de bois, les vantaux de chêne se disloquèrent. La brèche était ouverte.

Le marquis d'Amerval s'éveilla.

— Que signifie tout ce vacarme? demanda-t-il tranquillement.

— Ce vacarme signifie que l'hôtellerie est attaquée par une bande de coupe-jarrets, murmura le jeune homme en s'efforçant de rester calme. Notre présence a-t-elle été signalée? Est-ce que l'on nous vise? Ou bien sont-ce simplement des brigands qui viennent pour piller? Il est impossible de le savoir. Dans tous les cas, il s'agit de se défendre. J'ai l'intention de vendre chèrement notre peau, si c'est à elle que l'on en veut.

— Tes pistolets sont-ils prêts? demanda le marquis.

— Oui. Et les vôtres?

— Les voici... Pourquoi éteints-tu?

— Je crois, mon père, qu'il vaut mieux rester dans l'obscurité. Nous serons moins exposés qu'en pleine lumière.

En bas, les événements se précipitaient. Joseph Richet et sa femme avaient dû être tués ou ligotés, sans opposer, en tous cas, aucune résistance, car on n'avait entendu ni un cri, ni un coup de feu.

Et bientôt l'escalier de bois grinça, craqua sous une pesée formidable : une trombe humaine s'y ruait, gravissant pas bonds les degrés.

— Ils sont trop, balbutia Jacquelin, nous ne sommes pas de force à lutter, nous succomberons sous le nombre.

— Hé! Quand il y aurait un régime, répliqua le marquis, est-ce que tu songerais à te rendre?

— Jamais, par exemple!

— Les quatre premiers qui monteront leur nez à cette porte ne seront toujours pas ceux qui nous prendront. Après, nous verrons. Tiens! qu'est-ce qu'ils sont devenus? On n'entend plus rien.

En effet, un grand silence s'était fait soudain, comme si toute la troupe, obéissant à un geste de son chef, avait été brusquement immobilisée. Et, dans ce grand silence, une voix s'éleva, une voix jeune, un peu grêle, mais au timbre bref:

— Partagez-vous en deux groupes. Les uns surveilleront toutes les issues. Les autres fouilleront les chambres minutieusement. Il faut que personne ne puisse échapper. En avant!

Jacquelin fut secoué d'un frisson.

— C'est une voix de femme, balbutia-t-il, une voix qui ne m'est pas inconnue.

— Oui, approuva le marquis, fort ému lui-même, c'est la voix d'une femme ou d'un très jeune homme. Nous n'avons donc pas affaire à la police. Ce sont de simples brigands. Mais les brigands se font si souvent les auxiliaires de la police.

La horde furieuse avait repris sa marche.

La chambre où se trouvaient les deux gentilshommes était la première sur le palier, à l'entrée du couloir. Un coup de hache en fit, en un clin d'oeil,

sauter la porte, et un individu, qui devait être taillé en hercule, à en juger par la force de sa voix, avança la tête en criant :

—Un peu de lumière, par ici, les amis ! Il fait noir là-dedans comme chez le diable !...

Un homme accourut, tenant à la main une torche dont la lueur projeta sur la muraille du couloir des ombres fantastiques. Mais avant qu'il eut pu pénétrer dans la chambre, celle-ci fut éclairée par la lueur d'une détonation, et l'individu qui avait demandé de la lumière s'écroula sur le plancher, masse inerte et sanglante : il avait été foudroyé par une balle en plein coeur.

—A toi, maintenant, Jacquelin, dit le marquis avec beaucoup de calme, et vise bien : nous n'avons pas de poudre à gaspiller.

Une seconde détonation retentit, à laquelle répondit un cri : un cri de femme.

Immédiatement, ce fut une clameur d'épouvante.

—Sauve qui peut ! La comtesse est morte !

Toute la bande se précipita en désordre vers l'escalier. C'était la débandade.

En un clin d'oeil, l'hôtellerie fut déserte et silencieuse.

—Je crois que tu peux maintenant battre le briquet, reprit le marquis d'Amerval. Il n'y a plus de danger. Les bandits se sont envolés.

Jacquelin, dont le coeur était en proie à une très vive émotion, répondit :

—Le couloir est toujours éclairé. C'est la torche qu'ils ont abandonné, je vais la chercher, car elle mettrait le feu à la maison.

Il enjamba deux masses inertes qui barraient le seuil, courut à l'escalier,

revint avec la torche et se pencha sur les deux cadavres pour les examiner.

L'un était celui d'un homme, d'un colosse à face de brute.

L'autre était vêtu également d'habits masculins ; mais, aux longs cheveux dénoués, aux formes délicates du corps, aux attaches fines, aux mains blanches et fuselées, il était facile de reconnaître tout de suite que c'était une femme. Le visage était caché sous un loup de velours noir.

Jacquelin écarta le masque et poussa un cri :

—Jeanne !

Le marquis se précipita pour soutenir son fils qui, bouleversé, désorienté, en proie à une affreuse agonie, était sur le point de défaillir.

—Mon pauvre enfant ! gémit le vieillard, quel horrible dénouement ! C'est le châtiment pour elle !... Mais toi... toi... Tu ne méritais pas ce supplice... Avoir tué celle que tu aimais, que tu avais aimée... car tu ne l'aimais plus... sa trahison te l'avait rendue odieuse... Non, c'était tout de même celle que tu considérais, hier encore, comme ta fiancée... Tu ne peux donc rester insensible... Tu souffres... Pauvre enfant !

Jacquelin poussa un soupir sans répondre.

—Mais, reprit tout à coup le marquis, après avoir examiné attentivement le corps de la jeune femme, elle n'est pas morte... elle respire... vois donc... sa poitrine se soulève... Approche la torche un peu plus près. Attends, je vais m'assurer si le coeur bat.

Il s'agenouilla, colla son oreille contre la poitrine.

—Parfaitement, le coeur bat... elle n'est sans doute que légèrement blessée, l'émotion, la peur l'ont fait

évanouir... Tiens! la voilà qui remue, la bouche entr'ouverte, les yeux ne sont plus fixes... c'est la vie qui revient.

Jeanne de Montmartin, ou plutôt Jeanne d'Amerval ouvrit à ce moment-là les yeux tout grands et son regard, après s'être posé successivement sur le marquis et sur son fils, révéla une profonde surprise, une grande tristesse et une vague inquiétude.

— Jeanne, vous ne me reconnaissez pas? demanda Jacquelin.

La jeune femme, au son de cette voix, tressaillit longuement et ses yeux exprimèrent une terreur folle.

Elle avait maintenant repris tout à fait connaissance et presque reconnu la faculté de se mouvoir.

Elle esquissa un geste de réprobation et s'écria d'une voix tremblante:

— Non, non... je ne veux pas... c'est impossible... Je suis une grande criminelle... laissez-moi... Tout est fini.

— Pauvre malheureuse! soupira le marquis. Allons, Jacquelin, il faut avoir du courage. Soignons-la d'abord. Aide-moi à la transporter sur le lit, pour que nous puissions, avant tout, examiner sa blessure, nous rendre compte de sa nature et de sa gravité.

Le jeune homme affolé, la tête perdue, obéit machinalement à l'injonction de son père. Il se pencha, passa ses mains sous les aisselles de la jeune femme et la souleva légèrement, sans qu'elle fit un mouvement pour s'y opposer.

Le marquis, se baissant à son tour, se disposait à prendre les jambes, lorsque des cris furieux éclatèrent soudain au rez-de-chaussée.

— C'est la bande qui revient, lança Jacquelin. Que faire?

C'étaient, en effet, les brigands qui rentraient dans l'auberge. Honteux sans doute d'avoir fui en abandonnant deux des leurs, victimes du combat, ou s'étant avisés, en réfléchissant, que leurs adversaires étaient trop nombreux pour pouvoir se défendre, ils revenaient à la charge, dans le but de venger leurs morts ou tout au moins de les enlever.

La situation était tragique. Le choc allait être terrible, la lutte sans merci.

Les deux gentilshommes, pour se mettre sur la défensive, avaient abandonné leur précieux fardeau. Mais la jeune femme, devinant ce qui allait se passer, comprenant que son ex-fiancé et le père de celui-ci allaient se trouver aux prises avec des forcenés qui ne leur feraient aucun quartier, eut un sursaut de révolte et de pitié.

— Je ne peux pas les laisser massacrer, pensa-t-elle, je les défendrai, même au péril de ma vie.

Elle fit un effort surhumain pour se soulever, parvint à se mettre à genoux et, lorsque les brigands apparurent devant la porte de la chambre, éclairés par des torches, brandissant des piques, des poignards et des fusils, elle leva les mains vers eux et lança de cette voix impérieuse à laquelle ils avaient l'habitude d'obéir:

— Ne touchez pas à ces deux hommes, je vous le défends... Retirez-vous.

Mais des brutes déchaînés ne se maîtrisent pas facilement.

La vue du sang, le désir de venger ceux des leurs qui étaient tombés, avaient rendu furieux ces êtres qui, en d'autres circonstances, eussent été probablement accessibles à la pitié.

L'un d'eux qui, depuis la mort du colosse, semblait avoir hérité de son

ascendant sur ses compagnons, s'élança en hurlant :

—Non, non! Nous voulons venger les nôtres, pas de pitié! Nous aurons la peau de ces aristos. Allons, les amis, en avant!

D'un geste brutal, l'énergumène écarta la jeune femme, qui tendait toujours ses mains suppliantes et déchargea son pistolet presque à bout portant sur Jacquelin. Mais la balle alla se perdre dans les poutres du plafond, car Jeanne d'Amerval, par un effort désespéré, avait pu se relever et au moment où le tireur pressait la gâchette, frapper sur son bras un vigoureux coup de poing qui avait fait dévier le canon.

L'homme furieux, lâcha un abominable juron, car son pistolet n'avait qu'un coup et il se voyait soudain désarmé en face de son adversaire. Saisissant alors un coutelas qui pendait à sa ceinture, il se jeta sur le gentilhomme. Mais celui-ci ne lui laissa pas le temps de se servir de son arme. Il avait pu reprendre à terre son pistolet. Visant froidement l'énergumène entre les deux yeux, il l'étendit raide à ses pieds.

Presque au même instant, le marquis qui n'avait pas perdu son sang-froid abattit un autre brigand qui le couchait en joue avec son fusil.

Néanmoins, en dépit de ces premiers avantages, l'issue de la bataille ne pouvait pas faire de doute. Contre le nombre, il n'y avait rien à faire. Le marquis et son fils devaient forcément succomber, quand bien même leurs adversaires n'auraient eu que leurs bras pour les étouffer.

Se voyant impuissante à empêcher le massacre des deux gentilshommes, Jeanne d'Amerval s'était trainée dans un coin de la pièce et sanglotait.

Cette scène avait duré une minute à peine.

Soudain, l'obscurité se fit complète.

Les deux torches, qui avaient jusqu'alors éclairé le combat, furent en un clin d'oeil jetées à terre par une main mystérieuse, piétinées, éteintes. Puis, quelques secondes s'écoulèrent dans une confusion indescriptible. Enfin Jacquelin se sentit saisir par le bras, pendant qu'une voix douce murmurait à son oreille :

—Tenez-moi bien et suivez-moi.

Il reconnut la voix de Claude Berrier et comprit que le jeune domestique était en mesure de leur ménager une retraite sûre. A voix basse, il objecta :

—Et mon père?

—Le voici, répondit Claude, je le tiens par l'autre main... Allons, vite, laissez-vous conduire.

Déjà, dans le couloir, quelqu'un battait le briquet, pour essayer de refaire de la lumière. Pendant que les brigands s'efforçaient vainement de rallumer leurs torches, Claude Berrier entraînait les deux gentilshommes vers le fond de la chambre, écartait un rideau, ouvrait une petite porte basse que cette draperie dissimulait et poussait les deux voyageurs dans une soupenote où ils pouvaient à peine se tenir debout.

—N'ayez pas peur, balbutia-t-il. Ça sent un peu le moisi, là-dedans, mais vous n'y resterez pas longtemps.

Effectivement, il traversa aussitôt la petite pièce, en entraînant ses compagnons, d'un pas aussi assuré que s'il eut vu clair. Arrivé près de la fenêtre, il l'ouvrit doucement et ajouta à voix basse :

—Maintenant, il n'y a plus qu'à sauter, il n'y a pas de danger, ce n'est

pas haut. Allons-y, je donne l'exemple.

Il enjamba le rebord de la fenêtre, s'accrocha par les mains, se laissa glisser le long du mur et enfin se laissa choir dans le vide.

— Vite, faites comme moi, siffla-t-il, le temps presse.

Sans hésiter, les deux gentilshommes l'imitèrent.

Dix secondes plus tard, ils étaient tous les trois dans une petite cour qui entourait le poulailler.

— Ce n'est pas fini, reprit Claude, les brigands auraient vite fait de nous retrouver ici, suivez-moi toujours.

Ils traversèrent la cour, sortirent par une petite porte qui s'ouvrait sur la campagne et s'élancèrent à travers champs.

— Est-ce que nous allons loin comme ça? interrogea le marquis à voix basse.

— Non, nous avons à faire encore cent cinquante pas, tout au plus, et nous serons à l'abri. Vous allez comprendre.

Ils se hâtèrent, en faisant le moins de bruit possible, et atteignirent enfin de hautes meules de paille.

— Nous sommes arrivés, murmura Claude, nous allons nous cacher là-dedans. Vite, à quatre pattes, et glissez-vous à ma suite dans le boyau.

Prêchant d'exemple, il s'accroupit et s'enfonça dans un étroit couloir creusé dans la paille, qui donnait accès à un réduit circulaire situé au centre de la meule.

— Vous y êtes?

— Oui, oui, nous te suivons, mon brave Claude.

— Parfait. Et bien, je crois pouvoir garantir que vous êtes maintenant en sûreté, car, pour vous découvrir là, il

faudrait être plus malin que ces brutes.

Les deux gentilshommes poussèrent un soupir de soulagement, de délivrance.

— Evidemment, approuva le marquis, il est tout à fait invraisemblable qu'ils pensent à nous chercher là.

Ils se trompaient. Les brigands, au contraire en eurent l'idée. Après avoir fouillé inutilement la maison, puis les communs, ils vinrent jusqu'à la meule, la sondèrent à coups de sabre, mais, n'ayant pas découvert, en pleine nuit, l'orifice du couloir, ils s'éloignèrent furieux en grognant des malédictions.

Claude Berrier et ses deux compagnons passèrent le reste de la nuit dans cette cachette. Ils n'en sortirent que le lendemain à la pointe du jour et après que l'enfant, parti en éclaireur, se fût assuré que les brigands avaient disparu.

Tous les trois rentrèrent alors à l'auberge du "Grand Condé" pour contempler, hélas! un spectacle tragique, affreux.

Joseph Richet et sa femme avaient été égorgés.

Devant leurs corps sanglants, Claude eut une crise de désespoir. Il s'était attaché à ce ménage de braves gens, qui l'avaient toujours, d'ailleurs, traité avec bonté.

La vue de leurs cadavres lui causa un chagrin profond et lui suggéra en même temps les réflexions les plus pénibles sur l'isolement absolu dans lequel il allait se trouver désormais.

— Qu'est-ce que je vais devenir maintenant sans eux... bégaya-t-il, puisqu'ils étaient toute ma famille?

Les deux gentilshommes durent employer la violence pour arracher le jeune homme à ce spectacle lamentable. Ils l'entraînèrent, pour continuer

la visite de la maison, visite désolante, vision d'horreur.

L'hôtellerie avait été pillée, saccagée. Tout ce qui n'avait pas été enlevé par les brigands avait été brisé.

Les écuries étaient vidées, tous les chevaux avaient disparu. Disparus également tous les autres domestiques.

Les morts et les blessés avaient été emportés. Jeanne d'Amerval avait suivi la bande.

A plusieurs places, des incendies avaient été allumées, mais ne s'étaient pas développés.

— Quels vandales! répétait à toute minute le marquis en poursuivant sa visite. Ah! oui, nous avons de la chance de leur avoir échappé. Et c'est grâce à toi, mon brave petit Claude!

— Tiens, dit tout à coup Jacquelin, puisque rien ne t'attache plus ici désormais, puisque tu n'as aucun parent, puisque tu es seul au monde, si nous t'emmenions avec nous? Veux-tu?

Claude réfléchit quelques secondes.

— Mais oui, je veux bien, répondit-il. Il y a douze heures à peine que je vous connais, et vous m'êtes déjà si sympathiques!...

— Cher petit... Eh bien, c'est entendu, conclut le marquis, nous t'adoptons. Nous allons quitter Jariolle ce matin pour nous rendre au delà de Saint-Amand, — de Libreval, veux-tu dire! — chez des amis. Tu y viendras avec nous, et puis, après, tu nous suivras plus loin, n'est-ce pas?

Un nuage de tristesse ou peut-être d'inquiétude passa dans les grands yeux gris bleu du jeune Claude. Mais ce fut une impression fugitive. Il se ressaisit tout de suite et, redressant sa taille qui, quoique fluette, était déjà celle d'un homme, il se tourna vers les deux gentilshommes et dit:

— Je serai très heureux de partir avec vous, parce que j'ai confiance en vous... J'irai n'importe où vous me conduirez... pourvu que cela ne m'empêche pas d'être soldat.

— Ah! ah! il tient à son idée, observa le marquis en riant. Sois tranquille, mon garçon, nous ne t'empêcherons pas d'être soldat. Mais, en attendant, tu nous permettras bien, n'est-ce pas? de veiller sur toi, de diriger ta conduite, de te prouver enfin par tous les moyens la reconnaissance infinie que nous te devons pour avoir été sauvés par toi.

Et comme le vieillard tendait ses deux mains à l'enfant, celui-ci abandonna les siennes avec une visible émotion.

Une demi-heure plus tard, les trois amis se dirigeaient à pied vers Libreval.

Ce fut seulement dans l'après-midi que la maréchaussée arriva à Jariolle et commença son enquête sur le drame qui avait ensanglanté l'hôtellerie du "Grand Condé".

IV

Martine, la nourrice de Solange de Maisonfort, qui avait suivi la jeune femme lors de son mariage et restait attachée à sa maîtresse comme un bon chien fidèle, faisait, ce soir-là, à la tombée de la nuit, sa ronde habituelle autour du château.

Calme, attentive, consciencieuse, la servante faisait son inspection lentement et soigneusement. Les poules étaient-elles rentrées et bien enfermées? Toute lumière était-elle éteinte aux écuries? Enfin, la porte de la grille qui entourait la cour d'honneur était-elle bien solidement verrouillée?

C'était toujours par là qu'elle terminait sa ronde.

Soudain, en approchant de cette porte, Martine crut voir une ombre remuer au bord de la route qui partait de la grille pour s'enfoncer dans les profondeurs du parc.

Au même moment, le chien qui l'accompagnait—un magnifique épagneul français, à la soyeuse robe blanche mouchetée de feu, — se mit à gronder sourdement, puis à aboyer avec rage.

Martine resta clouée sur place par la peur. L'ombre s'était précisée... Un homme sautait sur la route, bientôt suivi par deux autres. Mais la voix de cet homme s'éleva; elle disait:

—Tais-toi, Flambeau ! Tais-toi, mon petit chien ! Tu ne me reconnais pas ?

L'intelligent animal se tut d'abord, puis, au bout de quelques secondes, il se reprit à grogner doucement, en remuant la queue et en manifestant une vive agitation. Evidemment, un travail difficile se faisait dans sa cervelle.

Entre temps, les trois inconnus s'étaient approchés de la grille et celui qui avait parlé, passant la main à travers les barreaux, murmura :

—Allons, Flambeau, viens là, mon bon chien ! Tu ne vas pas nous dévorer, j'espère ?

L'épagneul flaira la main pendant une seconde. Puis pris tout à coup d'une joie folle, il se mit à la lécher, en poussant des cris de joie.

Martine, rassurée, s'approcha à son tour et reconnaissant alors les voyageurs, elle s'écria :

—Seigneur, est-ce possible ? Monsieur le marquis ! Monsieur Jacquelin !

—Chut ! Martine, dit vivement ce dernier, tout en cherchant à calmer

les démonstrations de joie de Flambeau.

Mais la fidèle servante émue, désorientée, ne cessait de répéter :

—Monsieur le marquis ! Monsieur Jacquelin ! Moi qui ne vous remettais pas ! Mais, qui aurait pu penser ?

—Ah ! certes, c'est une surprise, interrompit le jeune homme. Allons, ouvre-nous la porte, brave Nounou, et dis-nous si nous pouvons entrer au château sans danger.

—Comment va ma fille ? questionna alors le marquis qui n'avait pas encore parlé et qui, courbé, paraissait très las, s'appuyait lourdement sur le bras du jeune Claude Berrier.

—Mme la baronne va bien... M. le baron aussi, répondit Martine, et les enfants sont toujours aussi beaux, les chers mignons !

La porte de la grille étant enfin ouverte par les mains tremblantes de la servante, les voyageurs pénétrèrent dans la cour et se dirigèrent vers le château.

Mais au lieu d'entrer directement, ils contournèrent les bâtiments et se firent ouvrir une petite porte basse, qui donnait accès dans un vestibule de service, où aboutissait un escalier de pierre en colimaçon.

—Attendez-moi là deux minutes, dit la servante. Je vais quérir de la lumière et je vous ferai monter dans la bibliothèque. Là, il ne vient jamais personne. Faudrait pas qu'on sache que vous êtes revenus. A cause de Justin et de Jean-Louis qui pourraient avoir la langue trop longue, j'aime mieux vous cacher.

Cinq minutes plus tard, le marquis, son fils et le jeune Claude étaient installés dans une pièce délicieuse dont les deux gentilshommes reconnaissaient les détails, en dépit de la faiblesse

clarté que répandait le lumignon apporté par Martine.

Tout était donc resté intact au Colombier?

L'or vieilli des reliures brillait toujours le long des murailles, les miniatures charmantes entouraient toujours le trumeau de la glace et les bergères Louis XV, aux coussins moelleux se faisaient toujours vis-à-vis aux coins de l'antique cheminée de pierre.

Tout, dans cet asile, respirait la paix, le calme. Tout y témoignait du bon goût et de l'intelligence de ceux qui l'habitaient.

Soudain, la porte s'ouvrit et la baronne de Maisonfort se jeta dans les bras du vieillard et du jeune homme en balbutiant:

— Mon père! mon frère!... quelle joie c'est pour moi de vous revoir! Mais quelle folie! Vous ignorez donc?

— Non, ma chère soeur, répondit Jacquelin en embrassant la jeune femme, nous savons très bien, au contraire, que notre présence en France est une folie, que nous risquons notre tête et — ce qui est pire — que nous faisons courir les mêmes risques à ceux qui nous accueillent... De cette absurde et folle équipée, il ne faut accuser que moi... Je suis seul coupable. Et combien, hélas! je me repens aujourd'hui d'avoir entraîné mon père dans cette aventure!...

— Mon frère, que voulez-vous dire? Et vous, mon père, vous semblez défaillir...

— C'est vrai, je l'avoue, mes enfants, murmura le vieillard, je suis très fatigué. Toutes les émotions que j'ai subies depuis quelques jours m'ont brisé. Et pourtant, je suis bien heureux de te revoir, ma fille. Je craignais tant de mourir sans t'avoir embrassée...

— Que parlez-vous de mourir, monsieur. N'êtes-vous pas en sûreté ici? interrompit une voix joviale.

C'était le baron de Maisonfort, ou plutôt le citoyen Maisonfort, qui faisait son entrée dans la pièce.

Le baron était un homme superbe qui avait grand air, en dépit du costume fort modeste dont il était revêtu. Ce costume, demi-bourgeois, demi-paysan, était composé d'une carmagnole et d'un pantalon de drap sombre. De plus, en vrai patriote, le citoyen Maisonfort portait ses beaux cheveux blonds non poudrés et simplement noués par derrière avec un ruban.

Malgré les événements tragiques qui s'étaient déroulés et continuaient à se dérouler autour de lui, malgré les inquiétudes que devait forcément lui causer le souci de l'avenir de sa famille, de ses amis, de sa patrie, Henri de Villepelay, baron de Maisonfort, gardait une sérénité, une confiance admirables.

Il avait raison du reste, en ce qui le concernait. Car sa bonté, sa droiture, son caractère enjoué et serviable l'avaient fait adorer dans tout le pays. En sorte que, protégé par l'affection des paysans qui l'entouraient, il avait pu jusque-là traverser la tourmente révolutionnaire sans être inquiété.

— Mon cher enfant, s'écria le marquis en tendant les mains à son gendre, votre maison est un refuge délicieux au milieu de la tempête. Quelle joie mon coeur éprouve en vous retrouvant sains et saufs, tranquilles même, il me semble?

— Heu! Heu! tranquilles! Enfin tout est relatif. Il faut avouer cependant que nous sommes des privilégiés. Notre petit coin est aussi calme que pos-

sible. Mais nous sommes entourés de si braves gens!

—Dites plutôt, Henri, que votre bonté, votre générosité, votre sagesse vous ont acquis le dévouement de tous ceux qui vous approchent, s'écria Mme de Maisonfort.

—Allons, allons, ma chère Solange, arrêtez-vous, interrompit le baron en riant. Pour le moment, notre père et votre frère ont autre chose à faire que d'écouter vos douces folies. D'abord, ils doivent avoir besoin de se reconforter.

—Oui, certes, et j'y ai pensé, mon ami. Martine va apporter dans un instant tout ce qui est nécessaire.

Juste à ce moment Martine reparut. Elle portait dans un grand panier un repas fort présentable pour ces temps de disette générale : un beau pain bis à la croûte dorée, un gros morceau de porc salé froid, du fromage de chèvre, des pommes admirables et deux bouteilles de vin.

—Ah! j'en ai eu du mal à passer mon panier sans qu'on le voie, bougonna la servante en déballant ces provisions... Ce Jean-Louis est toujours à rôder partout, il n'y a pas de plus curieux que ce garçon-là. Aussi, je me méfie. Mais, au fait, not'maitre, ajouta-t-elle avec cette familiarité respectueuse qui caractérisait les domestiques de l'ancien régime, qui que c'est donc que ce petit-là que vous amenez avec vous? Il a une jolie figure.

—Cet enfant est notre sauveur, répondit gravement le marquis en attirant vers lui le jeune Claude tout rougissant. Sans lui, sans son courage, son sang-froid sa décision, nous aurions été massacrés tous les deux par une bande de brigands qui nous ont

attaqués, la nuit dernière, dans l'hôtellerie du "Grand Condé", à Jariolle.

—L'auberge au père Richet? fit Martine tremblante.

—Oui, l'auberge des époux Richet qui, tous les deux, les malheureux ont payé de leur vie cette attaque de bandits. Nous, grâce à ce jeune garçon qui nous a fait sauter par une fenêtre et cachés ensuite dans une meule de paille, nous avons pu échapper au massacre.

Pendant que son père parlait et que sa soeur et son beau-frère félicitaient le petit Claude, Jacquelin s'était assis et avait caché sa tête dans ses mains.

Le marquis, qui avait vu le geste de son fils et deviné la raison de son attitude, s'arrêta, jugeant inutile de raconter devant lui toute l'horrible découverte qu'ils avaient faite durant cette nuit tragique.

Il serait toujours temps, plus tard, de révéler à M. et à Mme de Maisonfort, seuls, ce que cette horrible nuit leur avait fait connaître, au sujet de Jeanne de Montmartin.

Mais Solange de Maisonfort, avec son coeur de femme, avait compris tout de suite que son frère était en proie à une crise douloureuse, et comme elle avait été autrefois la confidente de ses amours, elle pensait bien que Jeanne de Montmartin n'était pas étrangère à cet accès de désespoir.

Dans les rares lettres qu'elle avait fait parvenir aux émigrés, la jeune femme s'était bien gardée de raconter le mariage de Gauthier d'Amerval avec Jeanne, estimant que le pauvre Jacquelin, son frère chéri, apprendrait toujours assez tôt son malheur.

De la mort de Gauthier sous le couperet révolutionnaire, elle n'avait pas

soufflé mot non plus, pour ne pas porter au marquis un coup terrible.

Mais, depuis leur arrivée dans le Berry, Jacquelin et son père savaient sans doute la vérité sur le compte de Jeanne et probablement aussi la mort de Gauthier. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le vieillard et le jeune homme eussent cette attitude accablée.

Se réservant de causer plus tard, en toute intimité, avec son père et son frère de ces sujets pénibles, Mme de Maisonfort, pour écarter les sombres pensées qui oppressaient les voyageurs, se mit à leur parler d'elle-même, de son mari et de ses enfants, Raoul et Jacqueline.

Et lorsque les voyageurs eurent terminé leur repas, on les fit monter vers des mansardes inhabitées, qui étaient situées à l'extrémité du château et où, s'ils ne trouvèrent pas une installation très confortable, ils purent du moins dormir en paix.

V

En abordant son frère, le lendemain matin, Solange était émue et embarrassée. L'attitude sombre du jeune homme lui faisait supposer qu'il était renseigné. Mais jusqu'à quel point l'était-il? Et, s'il ne l'était qu'à moitié, comment faire, quels termes employer, quels détours prendre pour lui révéler la situation exacte?

— Jacquelin, je vous amène votre filleule, commença la baronne en s'avancant dans la pièce et en posant la petite Jacqueline dans les bras de son parrain. Dites-moi, monsieur mon frère, si vous la trouvez à votre gré?

— Mais, chère amie, c'est un bijou! s'exclama le jeune homme avec conviction en embrassant tendrement la jeune personne qui se laissa faire,

d'ailleurs, avec beaucoup de bonne grâce.

Mlle Jacqueline avait, comme son père, en même temps qu'un visage charmant, un excellent caractère.

— Je suis heureuse, continua Solange, que l'âge de ma fille vous permette de la voir et de l'embrasser; je n'ai pas cru pouvoir en faire autant pour mon fils, à qui j'ai jugé prudent de cacher votre présence. Il est assez âgé pour comprendre bien des choses mais trop jeune pour savoir se taire. Je l'ai donc envoyé ce matin dans une de nos fermes où il passera quelques jours et je l'ai fait accompagner par notre officieux — vous savez que le mot valet n'existe plus — par notre officieux Jean-Louis, que je préfère également éloigner pendant votre séjour.

— Il nous faut autant que possible éviter les risques. Une indiscretion pourrait nous perdre tous, malgré la bienveillance relative des gens qui nous entourent.

— Vous n'avez pas été inquiétés jusqu'ici? interrogea Jacquelin.

— Pas trop. On est venu, quelque temps après votre départ, me poser des questions à votre sujet, puis on a perquisitionné ici deux fois. Depuis, on paraît vous oublier... et nous aussi...

— Il est inexplicable, invraisemblable, que nous n'ayons pas été portés sur la liste des émigrés.

— Vous n'y êtes certainement pas, puisque le château et les terres d'Amerval n'ont pas été confisqués et que...

Mme de Maisonfort s'arrêta et regarda son frère avec compassion.

Mais celui-ci dit aussitôt:

— Allez, vous pouvez parler, ma pauvre soeur, je suis au courant, et

probablement mieux que vous-même. Savez-vous ce dont cette femme est maintenant capable.

— Je sais qu'on a colporté sur elle dans le pays toutes sortes de choses extravagantes, mais je ne puis dire si ces racontars ont un fond de vérité.

— Tout ce qu'on a raconté est sans doute au-dessous de la réalité, affirma Jacquelin avec violence.

Et, après s'être recueilli un instant, il fit le récit détaillé du drame effroyable qui s'était déroulé, la nuit précédente, à Jariolle, et dont ils avaient failli être les victimes.

Mme de Maisenfort resta épouvantée.

— Ah! mon pauvre ami, s'écria-t-elle, quel coup terrible pour vous et notre père! J'avoue que Jeanne ne m'a jamais inspiré beaucoup de sympathie. Je l'avais jugée orgueilleuse, violente et dissimulée... mais je n'aurais jamais supposé qu'elle pût tomber à un tel degré d'infamie...

— Quand notre cher Gauthier l'a épousée, cela m'avait déjà causé, vous le pensez, une grande douleur, je prévoyais ce que vous éprouveriez devant cette trahison, vous que je savais si pieusement fidèle. De plus, Gauthier étant un faible, je pressentais que cette femme l'entraînerait au mal, au crime peut-être, au déshonneur sûrement. En tout cas, elle l'a poussé à l'échafaud.

— Comment! Ce serait elle?... interrogea avec horreur le pauvre fiancé trahi.

— On assure qu'elle y est pour quelque chose. Le bruit court aussi qu'elle a été conseillée, aidée par François Hervé, vous savez, le fils du vieux fermier de la Celette, ce garçon si bien doué qui est maintenant tout puissant dans le département.

— Je sais cela, dit Jacquelin. Je m'étais entretenu avec le père Richet, sans me faire connaître, naturellement, pendant qu'on préparait notre dîner. Il m'avait laissé entendre que Jeanne était entièrement dominée par ce misérable, qu'elle doit épouser prochainement, paraît-il. Ce sera un couple charmant.

Solange hocha la tête et, répondant à sa pensée, continua:

— Je me souviens, mon cher frère, que j'ai cherché souvent à vous éclairer sur le compte de cette créature. Vous n'avez jamais voulu m'écouter. Ah! il fallait que votre amour fût bien fort pour qu'un esprit, avisé et droit comme le vôtre, restât si longtemps aveuglé.

— Oui, Solange, mon amour était fort, répondit tristement le jeune homme. Cependant, je vous avoue une chose, c'est que mon cœur est beaucoup moins brisé que je ne l'aurais cru.

— Est-ce l'absence qui a peu à peu refroidi ma tendresse? Est-ce le dégoût qui a détruit subitement mon amour? Je ne sais. Ce dont je suis sûr, c'est que j'envisage avec assez de calme la trahison dont je suis victime.

— Oh! que je suis heureuse, Jacquelin, de vous entendre parler ainsi! murmura la jeune femme. Je craignais tant de vous trouver désesparé et déraisonnable! Eh bien, alors, laissons ce triste passé. Songeons au présent qui n'est pas gai, et à l'avenir qui, espérons-le, sera meilleur.

— D'abord parlez-moi un peu de votre vie là-bas. J'ai eu si rarement de vos nouvelles, et des nouvelles si brèves. Vous autres hommes, vous ne parlez jamais des détails que les femmes aiment à connaître. Heureusement,

j'ai à Francfort une meilleure correspondante.

— Mlle de Saint-Gilles? fit Jacqueline légèrement.

— Parfaitement, ma chère Elisabeth de Saint-Gilles. C'est une amie sincère, dévouée, sur qui je peux toujours compter. Depuis notre heureux temps de couvent, nous avons gardé l'une pour l'autre une profonde amitié et il me semble, d'après le ton de ses lettres, que ma petite amie, dans son exil, a étendu cette amitié, cette tendresse à quelques autres membres de ma famille.

— Oh! Solange, balbutia le jeune homme, que voulez-vous insinuer? Certes, Mlle Elisabeth est charmante pour nous... pour nous tous et particulièrement pleine d'attentions pour notre père, mais je pense que son attachement pour vous en est la seule cause.

— Allons, allons! que me racontez-vous là, Jacqueline? Vous savez fort bien à quoi vous en tenir sur les sentiments d'Elisabeth à votre égard. Elle vous aime, la chère petite, depuis... toujours.

— Elle a écrit, il y a trois semaines, une longue lettre qu'elle m'a fait parvenir par une occasion sûre et extraordinaire. Elle est folle d'angoisse en songeant aux dangers que vous allez courir. Elle me supplie de lui envoyer rapidement de vos nouvelles, si je le peux, et de vous réexpédier vous-même, dès que j'aurai mis la main sur vous.

— C'est d'ailleurs par cette lettre que j'ai su votre départ pour la France et vos projets. Aussi, n'ai-je pas été très étonnée quand Martine est venue hier soir m'annoncer d'un air mystérieux que vous étiez tous les deux dans la bibliothèque.

— Mon père n'avait pas voulu vous prévenir, pour vous éviter les inquiétudes que cette folle équipée ne pouvait pas manquer de vous causer.

— En effet, depuis que je suis avertie, je ne vis plus, et je comprends d'autant mieux que la pauvre Elisabeth, qui se morfond là-bas toute seule, n'ait pu résister au désir de me demander des nouvelles. Je ne lui ai pas encore répondu.

— Ma réponse, je vous la remettrai à vous-même, mon ami; j'espère que vous pourrez la donner d'ici peu à Elisabeth.

— Si je lui remets moi-même votre lettre, elle sera en même temps tranquillisée sur mon sort, mais... pourriez-vous lui parler de l'état de mon cœur?

— Je n'y ferai qu'une allusion discrète. Ce sera à vous, Jacqueline, de faire comprendre à Elisabeth qu'après la dure épreuve que vous venez de subir, votre cœur est encore capable de s'ouvrir à l'amour.

— Hélas! soupira le jeune homme, la reverrais-je jamais? Nous faisons des projets, nous parlons d'avenir comme si nous étions à l'abri de la guillotine... Malheureusement, nous ne sommes pas hors de France, nous n'avons pas fini de courir des dangers.

— Sans doute. Mais si vous ne vous attardez pas ici où votre présence serait vite signalée, si vous reprenez rapidement le chemin de l'exil sous des vêtements plus vulgaires qui n'attirent pas l'attention sur vous, vous parviendrez, je l'espère, à sortir de France sans encombre.

Le marquis étant venu sur ces entrefaites rejoindre ses enfants, déclarera qu'il était prêt à partir le soir même si cela était nécessaire.

Maisonfort, consulté, fut d'avis que cela serait plus prudent. Il alla donc immédiatement faire viser les passe-ports des deux émigrés par le maire de la commune qui était son obligé, pendant que Solange et Martine s'occupaient de préparer tout ce qui était nécessaire aux deux voyageurs comme vêtements et provisions de bouche.

Puis, tous ces préparatifs étant terminés, le marquis s'avisait soudain d'un oubli grave.

— Mais nous avons encore, s'écriait-il, une importante question à régler, c'est celle du jeune Claude. Qu'allons-nous faire de notre sauveur?

— Laissez-le nous, mon père, je vous en prie, répondit Solange; nous l'élèverons comme s'il était notre enfant. Nous lui devons tout, n'est-ce pas? puisqu'il vous a sauvé la vie.

— Je suis tout disposé, mes chers enfants, à vous laisser Claude, répliqua M. d'Amerval, car je me rends parfaitement compte qu'en l'emmenant avec nous, nous l'entraînons sans utilité dans une aventure périlleuse. Cependant, je crois bon de lui demander ses préférences.

On alla aussitôt chercher le jeune homme qui accourut et parut d'ailleurs fort intimidé en voyant toute la famille réunie.

— Voyons, commença Mme de Maisonfort, que dirais-tu, si nous t'offrions de rester avec nous?

— Madame, je ne sais pas, balbutia l'enfant en rougissant.

Le marquis intervint et attirant l'enfant vers lui, murmura:

— Ecoute bien ce que je vais te dire, mon cher petit Claude, et réponds-moi franchement. Tu es sans parents et tu n'as pas d'autre moyen de gagner ta vie que de te mettre en service chez les autres. Que vas-tu faire?

— "Nous te devons la vie, mon fils et moi; nous ne l'oublierons jamais. Mais nous sommes pauvres, du moins pour le moment, et nous retournons en exil; nous ne pouvons donc rien pour toi. Et voici que ma fille te propose de te garder, de t'instruire, de te traiter comme son propre fils!... Veux-tu accepter sa proposition? Réponds selon ton cœur."

Claude réfléchit une minute.

— J'aurais bien voulu ne pas vous quitter, répondit-il enfin, car je vous aime bien, mais si je dois être un embarras pour vous, je veux bien aussi rester au Colombier où j'ai été accueilli avec tant d'affection.

— Moi aussi, mon cher enfant, murmura le marquis tout attendri, j'aurais bien voulu ne pas te quitter; mais je crois plus sage que tu restes ici.

— Les épreuves que nous traversons aurons une fin, ajouta Maisonfort. Alors, nous serons tous réunis.

— Dieu vous entende! conclut le vieux gentilhomme. Voyons, tout est convenu, réglé? Nous pouvons partir? Mes enfants, je vous fais mes adieux... Solange, ma fille, j'ai encore une recommandation à te faire... Il y a pas loin d'ici un enfant qui porte mon nom et qui n'a pour soutien qu'une mère indigne. Ma fille, n'abandonne pas ce rejeton de notre race, qui sera peut-être le dernier des Amerval.

— Vous pouvez compter sur moi, répondit la jeune femme en pleurant. Je veillerai sur lui... de loin.

Une heure plus tard, après un dernier et déchirant adieu, les deux proscrits reprenaient le chemin de l'exil.

VI

Parmi les maisonnettes, pour la plupart misérables, qui formaient

alors le village d'Uzay, l'habitation de Jean Bouchard pouvait presque passer pour confortable.

Elle était cependant bien modeste et se composait de deux pièces seulement: la première où toute la famille vivait et où couchait le ménage Bouchard; la seconde, qui servait de chambre aux deux grandes filles, Victorine et Julie.

Mais, sur le côté, s'étendait une petite prairie, plantée d'arbres fruitiers; et derrière, une cour fermée par une haie vive donnait accès à une étable qui abritait deux vaches, trois porcs, un âne et quelques moutons.

Les Bouchard, on le voit, avaient du bien.

Jean et Adèle Bouchard étaient, d'ailleurs, un ménage modèle. Honnêtes, économes, travailleurs tous les deux, ils avaient pu élever convenablement leurs deux filles, à qui les religieuses de Châteauneuf avaient appris à lire, à écrire et à coudre.

Victorine avait alors dix-sept ans et Julie dix-neuf. Fort gentilles toutes les deux, elles ne devaient pas manquer de prétendants.

Ce jour-là, qui était le 27 février 1794, Julie Bouchard revenait, vers huit heures du matin, de donner à manger aux poules lorsque, en sortant de la cour pour rentrer dans la maison, elle se trouva soudain nez à nez avec un soldat, les deux poings sur les hanches, la regardait en souriant.

Surprise d'abord, elle ne tarda pas à reconnaître le jeune homme, dont l'uniforme bleu — celui-ci remplaçait depuis peu l'ancien uniforme blanc des troupes de ligne — l'avait un instant déroutée.

— Oh! Antoine, s'écria-t-elle. Comment, c'est toi! Ah bien, en voilà une apparition inattendue!

Le soldat s'avança, les mains tendues et embrassa la jeune fille, ce dont elle ne songea pas à se défendre.

— Mais oui, c'est bien moi, ma petite Julie, tu ne m'attendais pas aujourd'hui, n'est-ce pas? Ah! dame, tu sais, quand on est militaire, on n'est pas son maître et on ne peut jamais prévoir d'avance à quel moment on sera libre.

— Pourquoi donc n'as-tu pas donné de tes nouvelles depuis plus de dix-huit mois que tu es parti?

— Hê! On n'a guère le temps, en campagne. Et puis, écrire, ce n'est pas mon affaire.

— Voyons, entre donc, tu vas bien passer au moins quelques heures avec nous? Je vais te chercher un bol de lait, n'est-ce pas? du lait tout chaud.

— C'est pas de refus.

Le père Bouchard venait d'apparaître sur le seuil. Il s'exclama:

— Ah! Hardy... En voilà une surprise, mon garçon! D'où que tu sors?

— Je sors, je sors... de mon régiment, pardi! le 36^e d'infanterie de ligne.

Les deux hommes échangèrent une cordiale étreinte. Et, comme Adèle Bouchard, puis Victorine, attirées par le bruit, accouraient, le soldat embrassa la mère et la fille.

Antoine Hardy pouvait se permettre ces privautés, n'est-ce pas? puisqu'il était cousin des Bouchard.

— Allons, assieds-toi et chauffe-toi, offrit le père en approchant un escabeau de l'âtre où flambait un fagot de chêne. Tu vas manger la soupe avec nous ou un bol de lait, si tu préfères. Et puis, tu nous conteras tes aventures, tu dois en avoir à raconter depuis le temps!... tu as bonne mine, ma foi!... Ça t'est bon la vie des camps.

— Oui, oui, je me porte bien.

— Ah! nous parlons de toi souvent, mon garçon. Je dois dire que c'est le plus souvent Julie qui met la conversation sur toi.

— Vrai? fit le jeune homme en lançant à Julie un sourire attendri.

— Je ne peux pas dire le contraire, balbutia la jeune fille, puisque... c'est... comme ça...

— Il n'y a pas plus de trois jours, continua le père, nous nous demandions encore ce que t'avais pu devenir et nous commencions à craindre qu'il ne te soit arrivé malheur. Pas de nouvelles depuis plus de dix-huit mois, c'est tout de même trop long.

— Je l'avoue, c'est de la paresse, j'aurais dû écrire, ou faire écrire par un camarade; car moi, vous savez je tiens mal la plume... Mais je vous assure que la vie du soldat n'est pas une vie de fainéant... Se battre, marcher, faire l'exercice, instruire les recrues, courir d'un point à l'autre les journées sont remplies, je vous le garantis, on n'a jamais une minute libre.

— Enfin, je vois que tu te plais dans le métier.

— Ça, c'est vrai que je m'y plais, répondit Antoine Hardy qui se mit avec complaisance à narrer ses campagnes.

Pendant qu'il parlait, on le faisait boire et manger sans qu'il y prît garde.

Le père, la mère et les filles Bouchard, je vois que vous avez fait du beau travail, les enfants. Tu dois être fier d'avoir si bien défendu ton pays.

— Oui, je suis content.

— Et pas de blessure dans tout ça?

— Oh! presque rien. Dans un engagement près du Rhin, il y a quinze mois, j'ai reçu une balle dans la cuisse, mais j'ai été guéri au bout de trois

semaines. Depuis, pas une égratignure, pas un jour de maladie.

— Alors, comme ça, tu ne regrettes pas d'avoir quitté le père et la mère Richet?

— Je ne le regrette pas dans un sens, parce que le métier me plaît; seulement, je serais tout de même resté avec plaisir, pour ne pas m'éloigner de tous ceux que j'aime, balbutia le soldat en lançant une oeilade tendre à Julie. Enfin, quand je suis parti, je n'avais pas le choix, c'était la loi...

— C'est vrai. Que veux-tu, l'absence a au moins ça de bon qu'on retrouve avec plus de plaisir ceux qu'on a quittés. Malheureusement, tu ne vas pas retrouver tes cousins Richet.

— Comment! pourquoi?

— Tu n'es pas au courant? Tu n'as donc pas passé par Jariolle?

— Non, pas encore. Je suis venu de Bourges avec deux camarades, dont l'un allait à Thaumiers et l'autre à Meillant. Nous avons fait route tous les trois ensemble, jusqu'à Dun. Une fois là, j'ai pensé que c'était plus court de passer par Meillant, où j'ai couché. Mais, dès ce matin, je vais à Jariolle, j'ai hâte de retrouver mon petit Claude.

— Mon garçon, tu peux te tenir tranquille, tu ne reverras pas plus ton petit Claude que tes cousins Richet.

— Enfin, qu'est-ce que vous me racontez-là? s'exclama Hardy interloqué, qu'est-ce qui s'est donc passé à l'auberge du "Grand Condé"?

— Il s'y est passé un drame épouvantable, tout simplement, balbutia Julie en frissonnant. Il y a de ça environ six semaines...

— Oui, ajouta Victorine, c'était dans la nuit du 21 au 22 du mois dernier.

—Parfaitement, dans la nuit du 21 janvier. Des brigands ont attaqué l'auberge, ont égorgé le père et la mère Richet, ont pillé, saccagé la maison et sont partis en emportant tout ce qui avait quelque valeur.

—Et Claude, qu'est-ce qu'il est devenu dans tout ça? Il n'a pas été tué? interrogea le soldat anxieux.

—Non. Du moins, on ne le croit pas. Cependant, personne ne l'a revu depuis.

—On suppose qu'il a pu s'enfuir avec deux voyageurs mystérieux, qui étaient arrivés à l'hôtellerie la veille au soir et dont on n'a pas non plus retrouvé la trace.

—En voilà un coup, par exemple! grogna Antoine Hardy. On n'a pas su d'où venaient ces brigands? On ne les a pas poursuivis, arrêtés?

—Nous n'en savons rien.

—Personne n'a revu Claude Berrier... et les autres habitants de l'hôtellerie... les domestiques?

—Claude Berrier? Non, on ne l'a pas revu. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Mais nous avons revu notre cousin Alfred Bouchard, qui t'a remplacé comme domestique à Jariolle. C'est lui, d'ailleurs, qui nous a raconté toute l'affaire.

—Où est-il maintenant, Alfred Bouchard? questionna Antoine. Je voudrais bien le voir. Il est sans place peut-être?

—Non, il a retrouvé quelque chose du côté de Châteauneuf, mais nous ne savons pas au juste où. C'est un voisin qui l'a rencontré et qui nous a appris ça.

—C'est regrettable, dit Hardy, j'aurais bien voulu le voir et l'interroger. Il pourrait peut-être me donner quelques indications qui me permettraient de retrouver mon petit Claude.

— Oh! là-dessus, mon garçon, observa la mère Bouchard, il ne pourra rien te dire du tout, j'en réponds, car il ne sait rien.

— C'est désolant, grogna Hardy attristé et dépité. Enfin, je vais tout de même faire un tour à Jariolle, je veux voir, je trouverai peut-être quelque indice qui me mettra sur la trace de mon Claude.

— J'ai envie de t'accompagner, si ça ne te gêne pas, proposa Julie.

— Si tu veux. Tiens! Allons-y tout de suite.

En moins d'une demi-heure, ils eurent franchi la demi-lieue qui sépare Uzay de Jariolle.

L'auberge du "Grand Condé" était restée dans l'état où l'avait laissée la tragédie du 21 janvier.

Les autorités locales ou des mains pieuses avaient fait disparaître les cadavres des époux Richet, mais pour le reste, rien de changé.

La porte d'entrée, brisée, pendait toujours lamentablement, accrochée à un gond presque descellé. Les meubles, la vaisselle gisaient toujours en miettes sur le sol. Les armoires étaient toujours grandes ouvertes et complètement vidées de ce qu'elles avaient contenu.

Antoine Hardy contempla un instant ce spectacle épouvantable d'un air ahuri et désolé. Puis, se souvenant que sa visite avait un but déterminé, il passa derrière le grand lit à baldaquin dans lequel couchaient les époux Richet, et ouvrit un petit placard creusé dans le mur, à la tête du lit, et que les rideaux dissimulaient en temps ordinaire.

— C'était là-dedans, dit-il que mes cousins plaçaient leurs économies et aussi leurs contrats, leurs papiers de famille. Il n'y a plus rien, le placard est vide.

— Bah! fit Julie, ces papiers n'auraient pas grand intérêt pour toi. S'ils ont été volés, en même temps que leurs économies par les roulants, il n'y a pas grand mal; les Richet n'avaient ni héritiers, ni parents très proches.

— J'étais cousin de la femme, cousin pas trop éloigné. Mais, peu importe! Ce qui me chagrine, ce n'est pas la disparition des papiers ou des économies, c'est la disparition d'un objet... que j'avais confié à mes cousins et auquel je tenais beaucoup.

— Quoi donc? demanda Julie intriguée.

— Faut-il te le dire, curieuse!

— Bien sûr qu'il faut me le dire? Pourquoi garderais-tu ce secret pour toi?

Hardy réfléchit un instant.

— Eh bien, soit, reprit-il, voici... Tu te rappelles que, lorsque je suis revenu de la Martinique, il y a près de quatre ans, j'ai dit partout que le petit Claude que je ramenaient avec moi était le fils de mon ancien maître.

— Oui, oui, je me souviens très bien murmura la jeune fille, et personne, ma foi, n'a cherché à en savoir plus long.

— Le pauvre petit avait perdu sa mère à l'âge de sept ans et son père trois ans et demi plus tard. Quand le père sentit qu'il allait mourir, il me fit appeler et me confia son Claude en me priant de le ramener en France, de bien veiller sur lui toujours et de le remettre à son grand-père, s'il était vivant, ou, dans le cas contraire, au plus jeune de ses oncles.

— Alors, la famille du petit Claude habitait par ici?

Antoine se mordit les lèvres et eut une minute de trouble. N'avait-il pas trop parlé?

— Oui, oui, balbutia-t-il, sa famille habitait autrefois, par ici. Mais, lorsque je suis arrivé dans le Berry, je ne l'ai plus retrouvée. C'est pourquoi je n'ai pas pu remplir la mission dont j'étais chargé. Les années ont passé. Puis, j'ai été appelé à l'armée. Alors, j'ai dû me séparer du petit Claude. Je l'ai confié à ma cousine Delphine Richet et à son mari. Ils étaient tous les deux très bons pour lui, ils l'aimaient beaucoup, ils l'ont certainement très bien soigné. En partant, j'avais aussi confié à mes cousins une cassette, scellée de gros cachets de cire rouge, que le père de Claude m'avait remise et dans laquelle se trouvaient les pièces authentiques établissant la filiation de Claude, ainsi que divers papiers de famille très intéressants.

— Cette cassette, dont je ne connais pas exactement le contenu, puisqu'elle était scellée, comme je viens de te le dire, je devais la remettre, en même temps que l'enfant, au grand-père ou à l'oncle de Claude.

Il y eut un court silence. Julie, intriguée par cette histoire mystérieuse, réfléchissait, cherchait à deviner... N'y parvenant pas, elle reprit d'un ton insouciant:

— Je ne m'explique pas ton air désolé, mon pauvre Antoine. Ce n'est pas de ta faute si des événements imprévus t'empêchent de remplir auprès de Claude le rôle dont tu t'étais chargé.

— Hé! non, ce n'est pas de ma faute. Mais je ne peux pas voir sans chagrin tant d'horreurs. D'abord, la mort tragique de mes cousins m'afflige réellement. Ensuite, je m'étais profondément attaché à mon petit Claude, je suis navré de ne plus le retrouver et de ne savoir où le prendre... Je me dis que, s'il lui est arrivé mal-

heur, j'en suis responsable et que j'ai trahi la confiance que son père avait placée en moi...

—Non, voyons, tu exagères. Tu ne t'es séparé de Claude que parce que tu ne pouvais pas faire autrement.

—J'aurais dû l'emmener.

—A la guerre... C'était vraiment facile. Allons, allons, chasse ces idées noires. Ça ne sert à rien de se désoler. Tu as perdu la trace de Claude, tu veux la retrouver. Eh bien, il faut la chercher.

—D'accord, mais comment?

—Tu vas te mettre à parcourir la campagne; tu visiteras les fermes, tu interrogeras de côtés et d'autres.

—Cela exigera des mois et j'ai cinq semaines de congé, dont quinze jours sont déjà passés.

—C'est vrai. Alors, je ne sais plus.

—Autrement, continua Antoine, je resterais volontiers au pays, va! Ce n'est pas l'envie qui m'en manque...

Julie crut devoir esquisser un geste de coquetterie effarouchée. Mais au fond, ce langage lui était infiniment agréable.

Souriante, elle répliqua:

—C'est la guerre; le devoir des hommes en ce moment est de se battre sur la frontière. Allons, il faut partir, papa pourrait trouver que nous mettons bien longtemps à visiter une maison abandonnée.

—Tu as raison, rentrons. D'ailleurs, je n'ai plus rien à faire ici.

VII

Les derniers jours de congé d'Antoine Hardy passèrent comme un songe. Il aurait bien voulu prolonger encore son séjour à Uzay, mais la servitude militaire a des exigences insurmontables.

Forcé lui fut donc de s'éloigner à la date fixée en emportant un double regret: celui de quitter Julie et celui de n'avoir pu obtenir le moindre renseignement sur Claude Berrier, malgré toutes les recherches qu'il avait effectuées aux alentours.

Six jours après le départ d'Antoine, c'était la fête des brandons.

Comme les filles du père Bouchard, fidèles aux traditions, étaient en train de préparer la pâte des beignets qui devaient, le soir, constituer le repas de la famille, un grand garçon aux cheveux roux, au visage imberbe, entra soudain dans la maison sans crier gare, et, faisant un grand salut à la ronde, lança d'une voix joviale:

—Citoyen, citoyennes, je vous salue le bonjour. Hein, petite Julie, ajouta-t-il, en s'adressant à la fille aînée, tu ne m'attendais pas aujourd'hui? Tu rougis? Ça t'ennuie...

—Mais non, ça ne l'ennuie pas, déclara la mère Bouchard, tu sais bien que nous sommes toujours contents de te voir, mais tu nous a tellement surpris que nous n'en sommes pas encore revenus.

Pour confirmer ces paroles, toutes les mains se tendirent vers le nouveau venu, qui n'était autre qu'Alfred Bouchard, cousin éloigné de Jean. C'était un garçon de vingt ans qui ne paraissait pas très dégourdi. Il était, on s'en souvient, domestique à l'auberge du "Grand Condé", au moment du drame et avait retrouvé, depuis, une place analogue aux environs de Château-neuf.

—Comment ça va ici? demanda-t-il en serrant les mains qui s'offraient.

—Et toi, mon petit? questionna Jean Bouchard. Je parie que tu viens fêter les brandons avec nous et manger des beignets.

— Tout juste. . . J'étais trop content de profiter de ce prétexte pour venir voir Julie. . .

Alfred Bouchard était encore un prétendant de Julie, bien que la jeune fille ne l'eût guère encouragé, jusqu'à présent.

— Oh! répondit Jean Bouchard, si tu viens pour faire la cour à Julie, tu tombes mal, mon garçon, il me semble que la place est prise; elle avait, ces jours derniers, sous la main, un autre amoureux qui me paraît avoir ses préférences.

Alfred rougit, se troubla et resta muet.

— Papa exagère, balbutia la jeune fille, je ne suis engagée avec personne. . . et je suis toujours contente de te voir, mon brave Alfred. Allons, assieds-toi, et ne nous dérange pas, tu nous ferais rater notre cuisine.

— Oui, oui, ne faites pas attention à moi et soignez votre pâte; les beignets, le jours des brandons, c'est sacré. . . Il faut qu'ils soient réussis; autrement, ce serait de la déveine pour toute l'année.

— Alors, comme ça, tu as retrouvé une place? demanda le père Bouchard en avançant près du feu une chaise sur laquelle le jeune homme s'assit.

— Parfaitement, répondit-il, j'ai trouvé une place à la ferme de Corqueux, à une lieue et demie de Châteauneuf, sur la route de Bourges. J'y suis très bien, j'ai un bon maître.

— Tant mieux! Tant mieux!

— Si nous avions su où te prendre, ces jours derniers, ajouta Julie, ça nous aurait rendu rudement service.

— Vous ne saviez pas?

— Hé! non, dit la mère, t'as pas donné signe de vie depuis que t'as quitté Jariolle. Nous avons su simplement que tu étais placé aux environs de Châteauneuf. Il aurait fallu, pour

te retrouver, visiter toutes les fermes aux alentours de Châteauneuf, mais le temps manquait. . . et le brave Antoine Hardy a été obligé de rejoindre son régiment sans t'avoir vu.

— Comment! . . . Hardy était ici récemment?

— Il nous a quittés il y a six jours.

— Et il désirait me voir. Vous savez pourquoi?

— Mais oui, tout bonnement pour te demander des renseignements au sujet du petit Claude Berrier.

— Oh! là-dessus. . . je ne sais rien du tout.

— C'est ce que nous lui avons affirmé. Il n'a donc rien perdu à ne pas t'interroger, conclut le père Bouchard, mais il est parti tout de même avec une arrière-pensée. . .

— C'est bien facile de lui enlever son arrière-pensée. . . Je n'ai qu'à lui faire écrire que. . . je ne sais rien. . . Ce serait plutôt à moi, d'ailleurs, de vous demander ce qui s'est passé à Jariolle depuis six semaines. On n'a pas retrouvé les brigands?

— On n'a rien retrouvé du tout. Nous, du moins, nous n'en savons rien. Du reste, tout ce que nous connaissons du drame, c'est toi qui nous l'as appris.

— Je me souviens bien. Je vous ai raconté mes impressions quand je suis rentré dans l'auberge le surlendemain. C'était affreux! Pauvres Richet! Et quel horrible pillage! Tout était sens dessus dessous, brisé, saccagé.

Julie qui suivait sa pensée insinua:

— En visitant l'auberge, le surlendemain, tu n'as pas trouvé des objets de. . . quelque valeur ayant appartenu aux Richet? . . .

Cette question inattendue parut troubler Alfred Bouchard:

Il répéta:

— Des objets de valeur... ayant appartenu aux Richet? Pourquoi me poses-tu cette question?

— Oh! pour rien, pour savoir, je vais t'expliquer... C'est parce que Antoine Hardy, avec qui j'ai visité, il y a trois semaines l'auberge du "Grand Condé", m'a dit qu'en partant pour l'armée, il avait confié aux Richet une cassette contenant des papiers importants. Il pensait la retrouver dans le petit placard placé à la tête de leur lit, où ils plaçaient d'habitude leurs papiers et leurs économies. Mais le placard était vide.

Alfred Bouchard avait eu le temps de réfléchir et de préparer une explication.

— Hé! c'est pas étonnant, murmura-t-il, les brigands l'ont vidé, ce placard... à moins que ce ne soient les rôdeurs qui, depuis six semaines, ont pu entrer dans la maison comme ils ont voulu.

Il avait dit cela d'un ton embarrassé, qui n'échappa pas à Julie.

Celle-ci jugea néanmoins inutile d'en faire l'observation et, personne n'ayant relevé le propos du jeune homme, la conversation, au bout d'un instant de silence, reprit sur un autre sujet.

Cependant, Alfred Bouchard, durant toute la journée, fut gêné, mal à l'aise. Visiblement, il était absorbé, troussé par une préoccupation qu'il ne parvenait pas à chasser.

Il quitta Uzay à neuf heures du soir et n'arriva à Corqueux qu'après deux heures de marche pénible, dans l'obscurité la plus complète.

Quoiqu'il fût assez fatigué de son excursion, Alfred ne se coucha pourtant pas tout de suite. Son premier soin fut d'ouvrir un vieux coffre, dans un coin duquel se trouvaient ses har-

des, séparées simplement par une planche de l'avoine destinée aux chevaux. Fouillant tout au fond, il atteignit une petite cassette qu'il retira avec précaution, qu'il posa ensuite sur le couvercle rabattu du coffre, et qu'il considéra avec émotion, à la lueur de sa lanterne fumeuse.

"Voilà donc, mâchonna-t-il à demi-voix, la cassette qu'Antoine Hardy a tant cherchée... Je ne me doutais pas qu'elle était à lui. Je croyais lorsque je l'ai prise, qu'elle appartenait aux Richet et qu'elle contenait leurs économies. J'ai été volé, d'ailleurs. Il n'y avait rien du tout, pas un louis, pas une livre, pas même un assignat... rien que des papiers, auxquels je n'ai rien compris... Pourtant, si Antoine tient tant à cette cassette, c'est peut-être que ces papiers ont de la valeur... Si j'essayais de les déchiffrer..."

Il ouvrit la cassette dont il avait rompu, six semaines auparavant les cachets, pour voir ce qu'elle contenait, et en tira une dizaine de papiers, couverts d'une écriture droite et serrée, facile à lire peut-être pour les savants, mais qui était une suite de hiéroglyphes incompréhensibles pour des yeux peu familiarisés avec l'écriture manuscrite.

Mais Alfred Bouchard était tenace et sa curiosité était vivement éveillée. Il voulait savoir.

Avec une patience inlassable, à la lueur de sa lanterne fumeuse, il se mit à suivre, ligne par ligne, mot par mot, tous les grimoires qu'il avait extraits de la cassette.

Et, soudain, au bout d'une heure d'efforts, il fit une découverte qui lui causa à la fois une grande surprise et une réelle satisfaction: au milieu d'une page, il lut très distinctement

ces mots: "Marquis d'Amerval": pas de doute là-dessus.

Il était récompensé de sa persévérance.

Voulant prendre le temps de réfléchir à la suite de cette découverte, qui, par elle-même, ne signifiait pas grand'chose, Alfred rangea les papiers dans la cassette et remplaça celle-ci dans le coffre. Après quoi, il se coucha et s'endormit aussitôt.

Alfred Bouchard ne brillait pas par une très grande vivacité d'intelligence.

Eut-il, au cours de son sommeil, une inspiration céleste qui suppléa à la faiblesse de ses lumières personnelles? Peut-être. Toujours est-il qu'en s'éveillant, le lendemain matin, à cinq heures et demie, il avait une vue assez nette de la situation que créait sa fameuse découverte.

Son raisonnement très simple, se résumait à ceci:

1° Antoine Hardy tenait beaucoup à cette cassette;

2° Il était question, dans ces papiers, du marquis d'Amerval.

Conclusion: Hardy ne tenait probablement à ces papiers que parce qu'il avait l'intention de les vendre au marquis d'Amerval.

Ce point étant bien établi à ses yeux, Alfred réfléchit encore et les idées s'associèrent dans sa pauvre cervelle rudimentaire avec une rapidité extraordinaire. Soudain, il se frappa le front:

"Bouchard, mon ami, ta fortune est faite, machonna-t-il. Ces papiers valent mieux que les économies du père et de la mère Richet, tu n'as qu'à les vendre... tu peux en tirer gros... Oui, les vendre, mais à qui? au marquis d'Amerval? Il n'y en a plus, il est émigré. Quant à ses fils, l'un a été

guillotiné, l'autre a disparu avec le père. Alors? Bah! que je suis bête! Si ces papiers ont de la valeur pour le marquis d'Amerval, ils en ont aussi pour la veuve de son fils... j'irai les lui offrir."

Sa résolution prise, Alfred fit son service tranquillement comme d'habitude. Puis, quand vint le troisième décade de ventôse, il demanda la permission de l'après-midi et s'en fut tout droit au château d'Amerval.

Bouchard, que sa frousse intense avait fait décamper à la première alerte, le soir du drame, ne se doutait pas, en demandant à parler à la jeune et jolie châtelaine, qu'il allait se trouver devant celle qui avait justement, dans la nuit du 21 janvier, dirigé l'attaque de l'auberge du "Grand Condé".

Jeanne était maintenant guérie, sa blessure était cicatrisée, elle avait presque repris sa vie normale.

Lorsqu'on vint avertir la jeune femme qu'un certain Alfred Bouchard demandait à lui parler, ce nom ne lui rappelant aucun souvenir, elle fut sur le point de l'éconduire. Puis, elle réfléchit, se dit que son devoir, ou son intérêt, était de se montrer bienveillante pour tous et conclut:

— Qu'on fasse entrer le citoyen Alfred Bouchard dans le boudoir, je suis à lui dans une minute.

Quand elle fut en présence d'Alfred, qui tenait sous le bras d'un air gauche et craintif la cassette d'Antoine Hardy, la jeune femme le trouva si ridicule qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Le jeune domestique, qui était déjà fort ému, perdit le peu de présence d'esprit qui lui restait et, dans son trouble, faillit laisser tomber la précieuse cassette.

— Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, mon garçon? demanda la châtelaine.

— Je... je... balbutia-t-il.

— Allons, remets-toi. Prends ton temps. Qu'est-ce que tu portes là sous ton bras? Où as-tu trouvé ce joli cofret?

— J'ai trouvé ça à Jariolle, à l'auberge du "Grand Condé", citoyenne, murmura enfin Alfred Bouchard.

La châtelaine tressaillit. Alfred poursuivit :

— Les hôteliers ayant été tués par des brigands pendant la nuit du 21 janvier, l'auberge du "Grand Condé" est restée abandonnée depuis. Comme j'avais pris la fuite, pendant la bagarre, sans rien emporter, je suis revenu, le surlendemain, pour chercher mes vêtements, mais je n'ai pas retrouvé grand'chose, les bandits avaient presque tout râflé. Par contre, en furetant, j'ai trouvé cette cassette dans un petit placard caché derrière le lit de la citoyenne Richet,

— Ah! ah!

— Je l'ai emportée chez moi, mais il y a seulement une dizaine de jours que j'ai eu l'idée de regarder dedans. Dame! vous savez, moi, je n'y connais pas grand'chose, dans les grimoires, j'ai donc pas bien compris ce qu'il y avait d'écrit sur ces papiers. Pourtant, j'ai lu un nom qui m'a frappé, un nom qui est le vôtre, ou plutôt celui que vous avez porté. Alors, j'ai pensé que ces papiers pouvaient vous intéresser et je viens vous les offrir.

La châtelaine, flairant l'intention de l'exploiter, fit la moue.

— Voyons ce qu'il y a là-dedans, dit-elle d'un ton moitié grognon, moitié curieux.

Elle ouvrit la cassette et tira quelques feuillets au hasard. Son oeil était

plus exercé que celui d'Alfred Bouchard. Elle put lire aisément et rapidement quelques feuilles et comprit tout de suite de quoi il s'agissait.

Une très vive surprise se peignit d'abord sur sa physionomie. Puis, son front se barra d'une ride profonde, sa bouche se crispa, ses yeux lancèrent des éclairs. Mais, comprenant qu'elle ne devait pas, devant un étranger, montrer ses impressions, elle se ressaisit aussitôt et déclara avec beaucoup de calme, même avec une indifférence affectée:

— Oh! ce sont des lettres sans importance, et tout cela n'a aucun intérêt pour moi, ni pour personne, d'ailleurs. Mais, puisqu'il s'agit d'un membre de la famille de mon mari et que tu t'es dérangé, citoyen, pour m'offrir ces papiers, je ne veux pas que tu te sois dérangé pour rien. Tiens, voilà pour ta peine.

Elle ouvrit un petit bureau Louis XV et en tira une liasse d'assignats, qu'elle mit dans la main d'Alfred. Celui-ci ne demandait rien de plus. Il se confondit en remerciements et s'éclipsa sans demander son reste.

Dès qu'il eut disparu, la châtelaine se laissa tomber dans une chaise avec un geste de lassitude.

— Ah! ça, est-ce que je rêve? balbutia-t-elle. En voilà une histoire abracadabrante! Ah! par exemple, il ne manquerait plus que ça... Mais, comment cette cassette, ces papiers, étaient-ils dans le placard des Richet, puisqu'ils avaient été confiés à un nommé Antoine Hardy?

— Et Claude Berrier, qu'est-il devenu? Il faudra que je me renseigne, que je fasse la lumière sur cette histoire mystérieuse.

VIII

Deux ans s'étaient écoulés depuis l'horrible drame qui avait ensanglanté l'auberge de Jariolle. La fin de janvier approchait.

Comme six heures sonnaient à la vieille horloge qui occupait un des angles de la pièce où vivait la famille Bouchard, la porte s'ouvrit soudain.

Croyant que c'était le père qui rentrait, la mère Bouchard et ses deux filles, qui étaient occupées près de l'âtre ne bougèrent pas, ne levèrent pas la tête. Mais une voix les fit sursauter.

— Eh bien, c'est comme ça qu'on reçoit les amis.

Julie fut la première debout.

— Antoine? Comment!... C'est toi? Ah! bien, tu nous en as fait une surprise!

— Une bonne ou une mauvaise surprise?

— Une bonne, pardi! Pourquoi demandes-tu ça? fit la mère Bouchard d'un ton grondeur.

— Oh! oui, une bonne, reprit Julie avec conviction. Pense donc que nous n'avons pas eu de tes nouvelles depuis plus de six mois et que nous t'avons pas vu depuis près de deux ans.

— Hé! oui, deux ans, répéta Antoine Hardy, en distribuant à la ronde embrassades et poignées de mains.

Il s'arrêta pour se retourner vers le père Bouchard qui venait d'entrer, sa lanterne à la main, et ajouta:

— Bonsoir, père Jean, vous me reconnaissez peut-être?

— Si je te reconnais, mon garçon! répondit le vieillard, t'es pas seulement changé depuis la dernière fois. Et comment que ça va?

— Très bien, comme vous voyez. Pourtant, j'ai eu une sale blessure et je sors à peine de convalescence.

— Qu'est-ce que t'avais attrapé?

— J'avais attrapé une balle dans le genou qui m'avait gravement endommagé et le chirurgien croyait bien qu'il serait obligé de me couper la jambe. Enfin, avec des soins et du temps, ça s'est guéri tout seul, mais je suis tout de même réformé.

— Eh bien, comme ça tu ne retourneras plus à la guerre, s'écria joyeusement Julie.

— Non, ma belle enfant, je ne retournerai plus à la guerre, et si t'es toujours disposée, nous pouvons nous marier tout de suite. Je suis revenu pour cela, d'ailleurs.

Pour toute réponse, Julie tendit ses deux mains, que le soldat pressa dans les siennes longuement.

— Eh bien, mes enfants, approuva le père, puisque vous êtes d'accord, on fera le mariage ce printemps. Pour ce soir, la mère ajoutera une omelette après la soupe aux légumes et ce sera le dîner des fiançailles.

— Bravo, père Jean! Bravo, Merci! Je suis content.

— Naturellement, tu vas loger chez nous? reprit le vieillard.

— Dame, oui! Je n'ai pas d'autre abri, pour le moment. Je coucherai dans le grenier au-dessus de l'étable, comme l'autre fois. J'étais très bien. Mais, d'ailleurs, je ne serai pas toujours ici, j'ai beaucoup de visites à faire dans le pays.

— Où ça? interrogea Julie curieuse.

— Il faut d'abord que j'aille au Colombier, chez les de Maisonfort, voir Claude Berrier.

— C'est vrai, observa le père, nous savons déjà depuis plusieurs mois que ton ami Claude a été recueilli au Colombier. Mais toi, comment as-tu appris cela?

—Tout simplement par un camarade du régiment qui est originaire du village du Colombier et qui est arrivé au corps, il y a quelques semaines, très peu de temps avant que je parte.

—Ce camarade, un nommé Bruneau, m'a appris d'ailleurs des choses très importantes sur le drame de Jariolle. Il paraît que les bandits qui ont attaqué l'auberge en voulaient surtout à deux voyageurs mystérieux arrivés cette même nuit et que ces voyageurs ont été sauvés par mon cher petit Claude.

—A propos de Claude Berrier, demanda Julie, tu n'as jamais remis la main sur la cassette contenant les papiers qui le concernent?

—Oh! jamais.

—Eh bien, moi, je sais où elle est, cette cassette. C'est-à-dire que... que... on m'a dit...

—Voyons, qu'est-ce qu'on t'a dit? Parle, parle vite. C'est très important.

La jeune fille resta silencieuse, perplexe. Enfin, elle se décida.

—Eh bien, voilà, fit-elle. C'est Alfred Bouchard, notre cousin, que j'ai rencontré, il y a quelque temps, à Châteauneuf, qui m'a appris cela. Il m'a avoué que c'était lui-même qui, en venant fouiller, le surlendemain du drame, dans l'auberge du "Grand Condé", avait découvert la cassette que nous avons tant cherchée ensemble.

Croyant qu'elle contenait les économies des époux Richet, auxquels on ne connaissait pas d'héritiers, il l'avait emportée chez lui, c'est-à-dire à la ferme de Corqueux où il était placé comme domestique, et n'ayant pas trouvé dans cette boîte ce qu'il espérait, il l'avait reléguée au fond de son coffre.

Il n'y pensait déjà plus quand, étant venu nous voir un jour à Uzay—c'était, je crois, quelques jours après ton départ—il parla du drame, ce qui me donna l'occasion de lui parler de la cassette, dont la disparition te chagrinait tant. Cela piqua sa curiosité. Aussitôt rentré chez lui, il ouvrit ce coffret, puis, ayant constaté avec beaucoup de peine, car il ne sait presque pas lire, que ces papiers parlaient du marquis d'Amerval, il l'a portée à la veuve de M. Gauthier... celle-là même qui est remariée au représentant du peuple, François Hervé.

—Malheur! mâchonna Antoine. De toutes les éventualités qui pouvaient arriver, c'est la pire de toutes qui s'est produite.

—Je te raconte ce que m'a raconté Alfred, continua Julie, mais j'avoue que je n'y ai rien compris du tout... Tu m'avais pourtant bien dit que la cassette confiée aux Richet contenait les papiers qui concernent Claude Berrier. Or, dans ceux qu'a trouvés le cousin Bouchard, il n'a pas vu trace de Berrier, mais seulement le nom d'Amerval...

—Justement... c'est-à-dire non... En effet... Tu ne peux pas comprendre... Tu n'as pas besoin de comprendre... Allons, console-toi, curieuse, je t'expliquerai tout ça un jour. Oui, mes amis, ajouta-t-il, en s'adressant à tous, mes propos vous semblent sans doute bien mystérieux, peut-être même un peu incohérents, je m'en excuse, je ne peux rien dire aujourd'hui... rien de précis... mais un jour, bientôt probablement, je pourrai parler, et toute cette histoire vous paraîtra alors très simple.

Tous hochèrent la tête, sans oser prendre parti.

— Voyons, poursuivit l'adjudant, tu dis qu'Alfred Bouchard est allé porter cette cassette et ces papiers à Mme Jeanne d'Amerval... Qu'est-ce que cette dame en a fait?

— Elle a gardé la cassette et les papiers, en remettant en échange à Alfred quelques assignats.

— Dès demain, j'irai voir cette dame, déclara Antoine Hardy d'un ton très énergique.

.....
François Hervé était absent, lorsqu'Antoine Hardy, le lendemain dans l'après-midi, se présenta au château.

Mme Jeanne d'Amerval, ou plutôt Mme Jeanne Hervé y était seule avec son fils, le petit Scipion, au sujet duquel elle était horriblement inquiète, le médecin ayant déclaré, le matin même, que l'enfant était atteint de la fièvre scarlatine.

Lorsqu'on vint la prévenir que l'adjudant Hardy désirait lui parler, la jeune femme comprit instinctivement qu'il s'agissait d'une entrevue désagréable pour elle. Cependant le nom de Hardy n'éveilla d'abord chez elle aucune réminiscence: elle ne se rappelait plus que, dans les papiers qu'elle avait achetés, deux ans auparavant, pour une poignée d'assignats, ce nom figurait à plusieurs endroits.

Quand, sous l'effort de ses recherches, ce souvenir, soudain, lui revint, elle eut le sentiment qu'un danger très grave la menaçait.

Mais il était impossible de faire attendre indéfiniment cet homme et imprudent peut-être de refuser de le recevoir. Elle se décida:

— Fais entrer l'adjudant Hardy dans le boudoir, ordonna-t-elle à Virginie, sa domestique de confiance.

Deux minutes plus tard, la châtelaine et le sous-officier étaient en présence.

— Qu'y a-t-il pour votre service, citoyen? demanda Mme Hervé, dont l'émotion, très vive tout d'abord, se calmait peu à peu.

— Madame, répondit Antoine, puisque vous ne me connaissez pas, permettez-moi de vous dire d'abord qui je suis.

— Allez.

— Mon père, Vincent Hardy, a été pendant plus de trente ans, au service de la famille d'Amerval. Quand M. Artus partit pour les colonies, après une histoire... une aventure... enfin un mariage... que je n'ai pas à apprécier, mais qui l'avait fait brouiller avec M. le marquis, mon père l'accompagna... et moi aussi, quoique je fusse bien jeune alors. C'était comme ça dans ce temps-là: les enfants, dès qu'ils marchaient, étaient au service des familles que servaient les parents.

— Oui, oui... cela importe peu... Allez.

— Donc, M. Artus nous emmena, mon père et moi, à la Martinique. Au bout de quelques années, huit ou neuf ans, je crois, M. Artus perdit sa femme. Mon père mourut peu après. Et puis, trois ans plus tard, M. Artus disparut à son tour.

"Avant de mourir, il me confia son fils, le petit Claude... le petit Claude Berrier, car il faut vous dire que là-bas, M. Artus d'Amerval, pour faire son commerce, avait le pris le nom de Berrier... Donc, avant de mourir, mon maître me confia son fils, me pria de le ramener en France, et me chargea de le remettre entre les mains de son grand-père, le marquis d'Amerval, ou, à son défaut, entre les mains de son oncle, M. Jacquelin.

"En même temps, il me donna les papiers qui établissaient la filiation du petit Claude et diverses pièces qui prouvaient la mission dont il m'inves-

tissait, le tout contenu dans une cassette scellée d'un cachet de cire rouge à ses armes.

La châtelaine ouvrit la bouche, pour dire sans doute que cette histoire ne l'intéressait guère, mais rien ne sortit.

Antoine continua :

— Or, quand je suis arrivé en France, M. le marquis n'était plus à Amerval, son fils Jacquelin non plus; ils étaient en exil. Je ne pus pas m'acquitter de ma mission.

"N'ayant aucune ressource, je fus forcé de me placer comme domestique, chez mes cousins Richet, à l'auberge du "Grand Condé", à Jariolle, et le petit Claude, naturellement, y resta avec moi.

"Deux ans plus tard je partis pour le régiment. Ne pouvant ni emmener Claude, ni emporter la cassette, je confiai l'une et l'autre à mes cousins. Tout marcha tant bien que mal jusqu'au 21 janvier 1794. Mais ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, — la nuit du 21 au 22 janvier — l'hôtellerie du "Grand Condé" fut le théâtre d'un drame horrible, qui coûta la vie à mes cousins Richet, dispersa les habitants de la maison, et faillit également coûter la vie à deux voyageurs arrivés la veille au soir à l'auberge.

"Heureusement, ils furent sauvés par mon brave petit Claude et échappèrent ainsi au sauvage guet-apens qui avait sans doute été préparé contre eux.

La châtelaine était blême de rage et il semblait que sa bouche crispée avait envie de mordre.

Comme elle se taisait, Hardy poursuivit :

— Il vous importe peu, n'est-ce pas, de savoir ce que devint Claude Berrier, à la suite de ce drame ? Je vous le dirai tout de même : il a été

recueilli au Colombier, par les de Maissonfort.

— Ah ! fit simplement la jeune femme d'une voix sourde.

— Je reviens maintenant aux papiers qui concernent Claude, puisque c'est pour cela que je suis venu vous voir... La cassette qui contenait ces papiers était cachée dans un petit placard qui se trouvait à la tête du lit de mes cousins Richet. Quand je revins au pays, cinq semaines après le drame, je m'empressai d'aller regarder dans ce placard. Mais, plus de cassette. Elle avait été prise par un nommé Alfred Bouchard, domestique à l'auberge en même temps que moi...

— Qu'en savez-vous ? demanda étourdiment la châtelaine.

— C'est Alfred Bouchard qui l'a raconté lui-même à Julie Bouchard, sa cousine, que j'épouserai ce printemps. Il lui a raconté également qu'il vous avait apporté et vendu cette cassette, parce que, ayant fouillé dedans, il avait vu que ces papiers concernaient la famille d'Amerval... A ce moment, vous n'étiez pas encore Mme Hervé... Vous étiez toujours la veuve de M. Gauthier.

La châtelaine baissa la tête, perplexe, gênée.

Comprenant qu'il lui était impossible de nier, elle reprit enfin sur un ton de bravade :

— Eh bien, oui, je reconnais que j'ai eu entre les mains cette cassette et ces papiers, qu'Alfred Bouchard, dans une intention excellente m'avait apportés... Mais je ne les ai plus.

— Oh !...

— C'est ainsi. Ayant examiné ces papiers, ayant constaté qu'ils ne prouvaient rien, que leur authenticité était fort douteuse, enfin qu'ils n'avaient aucune importance, je les ai brûlés.

—Mais c'est abominable, c'est un crime, votre conduite est inqualifiable... Ces papiers m'étaient indispensables pour établir que Claude est bien le légitime héritier des marquis d'Amerval.

Elle éclata de rire.

—Ah! ah! ah! Claude Berrier, marquis d'Amerval... Quelle trouvaille! Je ne m'attendais pas à cette farce-là.

—C'est pourtant la vérité, affirma l'adjudant, et puisque vous avez examiné ces papiers, vous ne devriez pas en douter... Enfin, je parviendrai certainement à établir par d'autres moyens cette vérité qui vous gêne.

—Oh! qui me gêne!

—C'est incontestable! Nous verrons ce que vous en penserez le jour où il vous faudra sortir de ce château que vous occupez indûment.

—C'est moi qui l'ai conservé, ce château, pendant la tourmente révolutionnaire; c'est ma présence qui a empêché qu'on ne le vende aux enchères. Mes droits sur lui sont maintenant imprescriptibles.

—Bien, bien, nous verrons... mais, ce n'est pas le moment de discuter cette question... Je reviens aux papiers qui m'intéressent. Vous refusez de me les rendre?

—Je vous répète que je les ai brûlés.

—C'est un mensonge.

—C'est la pure vérité.

—Ah! je comprends. Vous avez cru sans doute qu'en détruisant ces papiers, vous assuriez à votre fils un droit exclusif à la succession des d'Amerval. Vous vous trompez... Ce fils, pour qui vous avez entassé vilénie sur vilénie, crime sur crime, n'en profitera pas. Il mourra... Ce sera par lui que vous souffrirez... ce sera pas sa mort

que vous serez punie de toutes vos scélératesses.

—Monsieur, coupa-t-elle, je ne tolérerai pas que vous m'insultiez chez moi. Je vous ordonne de sortir.

—Je sors, madame... je sors de ce château où vous êtes encore chez vous... pas pour longtemps, j'espère, mais vous le verrez, vous serez punie... bientôt!

* * *

Cette entrevue pénible laissa Mme François Hervé absolument désorientée, d'autant plus bouleversée et désorientée qu'elle était déjà fortement déprimée par les angoisses que lui causait la maladie de son fils.

Pendant qu'elle restait en tête-à-tête avec ses inquiétudes, avec ses remords peut-être, Antoine Hardy rentrait à Uzay, très désappointé.

Puis, le lendemain, il se remit en route pour se rendre, cette fois, au Colombier.

Là, une nouvelle déception l'attendait. Claude Berrier était absent. Obsédé par son désir d'être soldat, le jeune homme qui avait maintenant dix-sept ans révolus était allé à Bourges pour voir s'il ne pourrait pas s'engager.

Mais l'accueil qu'il reçut des Maissonfort fut une compensation et le toucha profondément.

Solange, quoique bien jeune au moment où son frère Artus avait disparu, se souvenait parfaitement du vieux domestique Vincent Hardy, qui avait disparu en même temps que lui. Elle fit fête au fils du vieux serviteur, comme s'il eut fait partie de la famille.

Et aussitôt, mis en confiance par cette chaude sympathie, Antoine laissa échapper, avec joie, d'ailleurs, son secret.

— Madame la baronne, il faut que je vous fasse un aveu. Si je suis attaché aussi profondément à Calude Berrier, c'est que j'ai vécu à côté de lui depuis sa naissance, c'est que son père me l'a confié en mourant, c'est que... c'est que... en un mot... Claude Berrier est le fils de votre frère.

Solange eut une exclamation de stupéur, où il y avait, cependant, plus d'attendrissement que d'étonnement. Puis, avec des larmes dans la voix, elle balbutia :

— Le cher petit, par son bon cœur, sa délicatesse, la noblesse de ses sentiments, a fait ici notre conquête, à tous, et je l'aime comme mon propre fils. Cette révélation ne peut donc rendre notre affection ni plus sincère, ni plus forte. Mais je suis bien heureuse que ce pauvre paraia, que ce malheureux orphelin, ait enfin retrouvé sa famille.

— Hélas ! madame, c'est de ma faute, sans doute, s'il ne l'a pas retrouvée plus tôt, ou du moins, ce sont les événements d'abord, et ma négligence ensuite, qui ont causé ce retard. M. Artus m'avait bien recommandé de remettre le petit Claude à son grand-père, à son oncle Jacquelin — et pas à son oncle Gauthier — puis, à défaut du grand-père et de l'oncle Jacquelin, à sa soeur Solange. Quand je suis arrivé en France, M. le marquis et M. Jacquelin étaient à l'étranger. Il m'a semblé que je ne pouvais pas remplir ma mission, et je n'en ai pas cherché plus long. J'aurais dû, à ce moment-là, m'enquérir de votre résidence et vous amener votre neveu.

— Cette idée ne m'est pas venue, je l'avoue. J'attendais toujours la fin des folies révolutionnaires, le retour de M. le marquis et de son fils. Les événements qui se déroulaient étaient, d'ailleurs, si horribles, qu'en ne pen-

sait plus à rien, qu'à se terrer, à se cacher.

— Quand j'ai été appelé à l'armée, il était trop tard pour m'occuper de ça ; j'ai dû confier Claude à mes cousins Richet, propriétaires de l'auberge du "Grand Condé".

— En tous cas — et ceci doit atténuer vos regrets — si vous n'aviez pas laissé Claude à Jariolle, il n'aurait pas pu sauver son grand-père et son oncle qui, probablement auraient été tués pendant la nuit tragique du 21 janvier 1794.

— C'est vrai, soupire Antoine. Cependant ma négligence a eu un grave inconvénient : c'est la perte de la cassette qui contenait tous les papiers que m'avait remis M. Artus — papiers établissant la filiation, l'identité de Claude Berrier, ou, plutôt, de Claude d'Amerval.

— Cette cassette, que j'avais confiée en partant à mes cousins Richet a été prise, après leur mort, par un ancien domestique de l'auberge, nommé Alfred Bouchard qui, ayant lu sur un des papiers le nom de d'Amerval, a porté le tout à la veuve de M. Gauthier, laquelle est devenue, depuis, la femme de François Hervé.

— Et elle a pris ces papiers ?

— Malheureusement. Je suis allé les lui réclamer hier, elle m'a répondu que les jugeant sans importance, elle les avait brûlés et elle a ajouté qu'il n'y avait qu'un héritier des d'Amerval, son fils à elle, Scipion.

— Elle ignore, objecta, Solange, que mon frère Jacquelin, marié depuis dix-huit mois, vient d'avoir un fils à Milan... Mais enfin, pour l'instant, le seul, l'unique marquis d'Amerval — depuis la mort de notre père — c'est notre brave et cher Claude... Ah ! va-t-il être effaré quand il apprendra cela !

— Comment le lui apprendre, sans lui apporter des preuves à l'appui? J'hésite...

— Votre témoignage, mon ami, vaut bien des papiers qui peuvent s'appliquer à n'importe qui.

— Je suis tout de même très perplexe.

— Ne craignez rien, affirma Henri de Maissonfort qui, jusqu'à présent, s'était contenté d'écouter, nous arrangerons tout cela très facilement dès que Claude sera rentré.

Sur ces paroles consolantes, Antoine Hardy prit congé de ses hôtes, en les remerciant vivement. Ce soir-là, Julie le vit apparaître à Uzay, souriant et la mine épanouie.

IX

Le soleil radieux descendait dans un ciel sans nuage derrière les grands arbres du parc qui font un cadre si magnifique au château d'Amerval. Bien qu'on fût seulement au début de février, on eût dit une journée de printemps.

Mais, la splendeur du soir ne sert qu'à rendre plus tragique et plus douloureuse la scène qui se passe dans une des chambres du vieux manoir.

Dans un petit lit charmant, en bois sculpté, enveloppé dans un couvre-pied en soie broché, héritage de ses aïeules, le petit Scipion agonise.

C'est l'heure pénible pour les malades. L'heure de la fièvre, de l'angoisse, de l'agitation. L'enfant, qui a somnolé toute la journée, vient de se réveiller et, le visage cramoisi, les yeux brûlants, il parle, parle, gémit, se débat.

Aucun spectacle n'est plus pénible que celui de la souffrance d'un tout petit, d'un pauvre être innocent et sans défense.

A côté du lit de son fils se tient, debout, Mme François Hervé, affolée, désespérée, méconnaissable.

— A boire! A boire!... oria tout à coup le petit malade.

— Attends, mon chéri, Virginie va t'en apporter.

Et courant à la porte, Jeanne oria:

— Virginie, Virginie... monte vite la tisane.

— Voilà, madame, répondit la servante en s'empressant. Mon chéri va avoir une bonne tisane bien sucrée avec du miel.

Très adroitement, la vieille femme présenta l'infusion chaude à l'enfant qui l'avalait, ce qui parut le calmer.

La Virginie du château d'Amerval était, comme la Martine du Colombier, un type de paysanne berrichonne accompli. Comme Martine, elle était aussi fidèle et dévouée qu'un caniche, et comme Martine, elle savait au besoin dire son mot et donner son avis sur toutes choses.

Ayant élevé Jeanne, elle l'aimait profondément, mais son bon sens de paysanne et sa conscience de brave femme lui avaient fait souvent juger et blâmer la conduite de sa nourrissonne.

Quand Jeanne de Montmartin avait épousé Gauthier, elle avait laissé sa propriété de Brault à la garde de Virginie, mais, chaque fois que le besoin s'en faisait sentir, pour une raison ou pour une autre, la fidèle servante venait à Amerval.

Depuis près de deux ans, elle s'y était installé tout à fait et, d'autorité, s'était mise à soigner elle-même le petit Scipion, dont la santé débile lui causait un grand souci.

— Pauvre petit ange! comme il a mauvaise figure, ce soir! bougonna la vieille femme. Je crois bien qu'il ne nous reconnaît pas.

— Oh! il va mourir... il va mourir! s'écria tout à coup la mère en éclatant en sanglots.

— Ma pauvre fille, t'as bien de la peine, dit la vieille nourrice, se remettant inconsciemment à tutoyer celle dont elle avait si souvent, autrefois, consolé les chagrins d'enfant. Hélas! oui, il est bien malade, notre mignon! Un autre résisterait peut-être, mais lui, si débile!

— Pourquoi ne résisterait-il pas?

— Parce qu'il a été mal soigné, mal nourri quand il était petit et que cela ne se répare pas...

— Nounou! interrompit violemment Jeanne, tu ne vas pas dire que c'est ma faute, si mon fils est malade.

— Si, je le dis, là. Il faut tout de même que t'entendes la vérité une bonne fois... D'abord, il se passe ici un tas de micmacs qui ne me conviennent pas.

— Qu'est-ce que tu vas encore inventer?...

— Je n'invente rien, je dis la vérité. Explique-moi donc un peu, ma fille, pourquoi Antoine Hardy, lorsqu'il est venu, l'autre jour, a crié des malédictions sur toi, sur ton mari, sur toute la famille. Pourquoi a-t-il répété: "Vous serez punie... punie par votre fils." Depuis ce jour-là, d'ailleurs, Scipion est plus malade. Sûrement, ça lui a porté malheur.

— Porté malheur! ricana Jeanne. Tu me fais rire, ma pauvre Nounou, avec des stupides superstitions.

— Ne ris pas, fit sévèrement la paysanne, il ne faut pas braver Dieu... Je ne suis qu'une servante, mais je sais bien que, si j'étais à ta place, devant le lit d'agonie de mon enfant, je ne voudrais pas avoir sur la conscience quelque chose... Enfin, tu me comprends...

Jeanne frissonna. Son air de défi n'était qu'une attitude superficielle.

Oui, que de choses sa conscience lui reprochait! Que de choses irréparables!... Après tout, Virginie avait peut-être raison. Il y avait peut-être réellement une justice divine.

Pendant longtemps, elle réfléchit en silence.

Cependant, les gémissements de l'enfant se faisant plus déchirants, elle se leva tout à coup, s'approcha d'un petit bureau en marqueterie, qui se trouvait dans un coin de la pièce, l'ouvrit, et en tira une petite cassette qu'elle présenta à Virginie:

En quelques mots, elle raconta à la vieille femme tout ce que lui avait dit Antoine Hardy et fit devant elle l'inventaire des fameux papiers.

— Mais alors, conclut gravement Virginie, c'est Claude qui est marquis d'Amerval et c'est lui l'héritier...

— Oui, voilà pourquoi je ne veux pas rendre ces papiers. Je veux que mon fils soit riche et marquis...

— S'il vit!

— Folie! Ce n'est toujours pas cela qui le fera mourir.

— Qu'en savez-vous, madame? En tous cas, ce que vous faites là est très mal. C'est un vol. Et si votre fils garde ce qui est le bien d'un autre, il sera, lui aussi, un voleur.

— Virginie, tais-toi!

— Non, je ne veux pas me taire. Je t'ai élevée, Jeanne, je t'aime comme ma propre fille. On raconte sur toi dans le pays un tas de vilaines choses, je n'ai pas voulu les croire; mais, si tu es capable de cela, je les croirai...

Jeanne resta un instant silencieuse, hésitante; puis, tout bas, elle murmura:

— Mais, comment les rendre, ces papiers? J'ai dit que je les avais brûlés.

— Es-tu bien décidé à les rendre?

— Oui.

— Alors, donne-les moi, je m'en charge.

Le lendemain, à la nuit tombante, Virginie, enveloppée dans une grande cape qui la couvrait de la tête aux pieds, frappait à la porte des Bouchard.

Après avoir bavardé un instant avec tout le monde, elle déclara qu'elle allait se retirer, mais elle trouva le moyen de faire à Julie un signe d'intelligence, pour que celle-ci la reconduisit; et lorsqu'elles furent dehors, elle dit tout bas:

— Julie, je sais que tu es une brave fille, honnête et pas bavarde. Tu vas te marier avec Hardy, un bon garçon aussi, vous ferez un gentil ménage...

Puis, comme Julie, un peu interloquée par ce préambule, ne soufflait mot, la vieille femme, lui glissant dans les mains un paquet soigneusement enveloppé continua:

— Tiens, prends cette petite boîte, les papiers que ton promis a tant cherchés sont dedans. Ne me demande rien, je ne peux rien dire. Remets seulement ce paquet à Hardy, sans lui révéler que c'est moi que le lui ai apporté. Promets-le...

— Mais, qu'est-ce que je dirai? objecta Julie.

— Tu lui expliqueras que... c'est quelqu'un que tu ne connais pas qui t'as remis ça pour lui... Allons, tu promets?

— Je promets, ma bonne Virginie, mais c'est drôle tout de même.

— Tout s'éclairera un jour, prononça sentencieusement la vieille en s'en allant.

* * *

Hélas! La réparation tardive, consentie par Mme François Hervé sous

la pression de l'angoisse, ne sauva pas le petit Scipion.

Cinq jours plus tard, l'horrible méningite ayant fait son oeuvre, le pauvre innocent s'éteignit entre les bras de sa maman, folle de douleur.

Mais huit jours après l'enterrement, Jeanne se mit elle-même au lit. Elle était atteinte du mal terrible dont son enfant était mort.

Et tout de suite elle fut très malade. Les diverses complications qui rendent ordinairement la scarlatine si grave chez les adultes se produisirent simultanément: elle mourut au bout de dix jours de souffrance.

X

Claude Berrier, en rentrant de Bourges — ravi, d'ailleurs, car il rapportait la certitude de pouvoir s'engager bientôt — eut la joie de trouver au Colombier celui qui avait veillé avec tant de sollicitude sur sa jeunesse, Antoine Hardy, qui, nanti maintenant de la précieuse cassette, s'était empressé de l'apporter à celui qu'elle intéressait.

Malgré le plaisir qu'avaient Antoine et Claude à se retrouver, le premier contact fut un peu guindé, car l'ancien domestique était tout intimidé.

— Comment! tu ne me tutoies plus! s'écria le jeune homme en voyant qu'Hardy faisait toutes sortes de cérémonies pour lui adresser la parole.

— Je n'ose plus...

— Je ne comprends pas, fit Claude, en regardant d'un air étonné tour à tour M. de Maisonfort, Solange et Hardy.

— Tiens, lis ça, dit la baronne en sortant les papiers de la cassette et en les étalant sous les yeux du jeune homme; tu comprendras mieux qu'avec de longues explications.

Claude suivit le conseil qu'on lui donnait. Mais au bout de quelques mi-

nutes, son trouble fut si profond qu'il dut s'arrêter. Il crut qu'il perdait la tête.

— Moi, fils d'Artus d'Amerval... petit-fils du marquis Raoul d'Amerval... neveu de Jacquelin et de Solange!... Non, ce n'est pas possible! s'écria-t-il... Toutes ces pièces sont fausses... ou ne me concernent pas.

— Pourtant, répondit Hardy avec force, je jure que c'est bien vous le fils d'Artus d'Amerval, ce qui fait que vous êtes maintenant, par suite de la mort de M. le marquis survenue en exil, le chef de nom de cette illustre famille.

— Je t'en prie, Antoine, continue à me tutoyer, tu ne peux pas effacer le temps que nous avons passé ensemble sur un pied de parfaite égalité. Et je n'oublierai jamais le dévouement que tu m'as témoigné. Tiens, viens, que je t'embrasse.

Le bon Antoine se laissa faire. Ils avaient tous les deux les yeux pleins de larmes.

Claude se jeta ensuite dans les bras de Solange puis dans ceux de son mari. Et une longue étreinte les unit.

— Il n'y a rien de changé entre nous, conclut la baronne.

— Mais Jacquelin, que pensera-t-il de cela?

— Mon frère? Je réponds de ses sentiments, déclara Solange. Il sera ravi que son sauveur devienne son neveu.

— Alors, fit Claude en riant, je n'ai qu'à me réjouir moi-même... mais quand pourrons-nous fêter librement, en paix, cette douce réunion de famille?

— Dieu seul le sait, mon cher enfant, murmura la baronne; il faut bien espérer cependant que l'épreuve qui nous accable finira un jour.

— En attendant, je veux être soldat, s'écria le jeune homme revenant soudain à sa marotte; et j'espère que je saurai continuer la belle tradition des d'Amerval.



ROMAN MYSTERIEUX INEDIT

LES YEUX DU DIABLE

par PAUL DE GARROS

I

Kervern, vendredi 13 mars 19..

Dix heures du soir.

Je suis encore toute tremblante et ma main dirige la plume avec peine. Cependant, je veux rester fidèle à mon "journal", ce journal que j'ai commencé le jour où mon cher papa est parti pour les croisières lointaines, d'où il ne reviendra pas, hélas!

Quelle apparition terrifiantel... Ce n'est pas une hallucination, pourtant... C'est quelque chose de précis, de réel; j'ai parfaitement vu, de mes yeux vu, là, dans le massif de lauriers, sous ma fenêtre, ce regard flamboyant qui perçait l'ombre et dardait sur moi son éclat sinistre.

Non, non, ce n'est pas une hallucination... J'ai vu... j'ai vu... je suis sûre...

Mais, d'ailleurs, l'imagination humaine ne saurait rien créer d'aussi horrible. Seule en est capable l'imagination malsaine du diable.

Je ne suis pas folle non plus, ainsi que mon cousin Luc Norgeril me l'a laissé aimablement entendre ce matin... Oh! comme il me déplaît, ce Luc, qui pourtant, jusqu'à présent, avait été envers moi si charmant, si cordial!...

Qu'est-ce qui lui a passé par la tête tout d'un coup pour qu'il prenne à mon égard cette attitude désagréable? On dirait qu'il s'ingénie à se rendre antipathique; et son frère Alain ne cherche d'ailleurs qu'à l'imiter.

Non, quoiqu'il prétende, je ne suis pas folle, j'ai au contraire l'impression d'être parfaitement calme et raisonnable, en possession de tout mon bon sens.

Alors, pourquoi ce Luc m'a-t-il lancé ce matin au visage des insinuations blessantes?

—Tu es complètement détraquée, ma pauvre amie, l'atavisme des Kerallec pèse lourdement sur toi, m'a-t-il répété à plusieurs reprises; et si tu ne te soignes pas tout de suite, ton état ne fera qu'empirer et tu finiras comme notre tante Sophie.

Pourquoi ne parle-t-on jamais de cette tante Sophie Kerallec, sœur aînée de mon père, et pourquoi ne m'a-t-on jamais dit comment elle avait fini? Il faudra que je demande à ma tante Jeanne de me renseigner là-dessus... à moins qu'ils ne soit préférable que je reste dans l'ignorance... Ma tante appréciera.

Oui, décidément, ces deux garçons me déplaisent fort. Je me demande pourquoi ma tante Jeanne, qui était si bonne pour moi jadis, qui prévoyait

mes moindres désirs, qui cherchait à m'éviter toute contrariété, m'impose maintenant si souvent la présence de mes deux cousins. Après tout, elle ne croit peut-être pas m'être désagréable.

Il est vrai qu'elle n'a aucune raison de traiter les fils de sa soeur autrement que la fille de son frère. Je n'ai donc qu'à les subir. Mais pourquoi ce Luc s'est-il montré aujourd'hui si insolent?

Evidemment, c'est le dépit qui l'a poussé. Son attitude à mon égard est toute changée depuis que nous avons reçu le câblogramme de Hanoï, annonçant la mort de mon cher papa... Pourquoi?

Pauvre papa, si bon, si affectueux, emporté si jeune encore par un accès de fièvre pernicieuse!... Enfin, il a eu la consolation de mourir sur ce beau croiseur "Le Béarn", qu'il était si fier de commander.

"Le couronnement de sa carrière", comme il se plaisait à le répéter.

—Lorsque je quitterai le "Béarn", me disait-il encore le jour de son départ, je prendrai ma retraite et je me fixerai définitivement dans notre vieux manoir de Kervern, entre ma bonne soeur Jeanne et ma fille chérie, qui bientôt sans doute se mariera et me donnera de beaux petits-enfants.

Je dois ajouter que, sur cette question de mon mariage, nous avons eu, papa et moi, le jour de son départ encore, une explication qui a montré que nous n'étions pas du même avis.

—Luc Norgeril sera pour toi, ma chère petite, l'époux rêvé, m'a-t-il affirmé avec chaleur.

Je me suis permis de répondre que je ne partageais pas cette conviction, et encore je n'ai pas trop insisté, car

j'ai bien vu tout de suite que je contristais beaucoup le cher papa.

Cependant, le temps ne fait que me confirmer dans mon impression, dans ma décision. Non, non, je ne veux pas épouser Luc... Je le lui ai signifié nettement ce matin, d'ailleurs, lorsqu'il m'a, pour la dixième fois, renouvelé sa demande, et c'est ce refus qui l'a exaspéré, qui l'a poussé à me lancer des insinuations blessantes sur mon état mental soi-disant détraqué.

Je l'entends encore me déclarer avec une brutalité, un cynisme que la colère n'excuse pas:

—Puisque tu ne veux pas m'accepter comme époux, ce qui m'eût permis de te diriger et de t'éviter les écarts auxquels tu es infailliblement condamnée, mon devoir est de te mettre du moins en garde contre les incohérences et les folies auxquelles t'expose ton pauvre cerveau déséquilibré. Il faut que tu te soignes, que tu te soignes sérieusement!... Sans cela, j'ai la certitude que tu finiras comme notre tante Sophie.

Cette phrase était d'une imprécision voulue, mais il était évident qu'elle dissimulait une intention méchante.

Décidément, il faut que je demande à tante Jeanne ce que sa soeur Sophie a bien pu faire pour que Luc me la donne comme un spécimen de lamentable déchéance et me menace d'un sort semblable.

Si j'y allais tout de suite...

Même jour, minuit.

Tante Jeanne, qui ne dormait pas et lisait dans son lit, selon son habitude, m'a permis d'entrer et de bavarder un instant avec elle. Je sors de cet entretien plus désorientée que jamais...

Luc décidément est plus méchant que je n'aurais cru... Notre tante Sophie est devenue folle et s'est tuée à trente ans. Voilà à quoi faisait allusion mon gentil cousin. C'est le sort qu'il me prédit, si... je ne l'épouse pas.

J'aurais mieux fait de ne pas demander d'explication à tante Jeanne sur cette question délicate, car, malgré moi, maintenant, je ne pourrai pas me défendre d'avoir peur que les pronostics de Luc ne se réalisent.

Ma tante Jeanne ne m'a pas fourni seulement sur le cas de notre tante Sophie des éclaircissements qu'elle... aurait mieux fait peut-être de garder pour elle. Elle m'a révélé aussi un détail qui m'a laissée rêveuse.

Il paraît que, le jour même où nous avons reçu le câblogramme annonçant officiellement la mort de mon père, mon cousin Luc a reçu de son côté un second câblogramme envoyé, comme le premier, mais adressé à lui personnellement, par M. Philippe Massy, lieutenant de vaisseau, officier d'ordonnance et homme de confiance de mon père.

Que disait ce câblogramme? Nul ne le sait, car mon cousin ne s'en est ouvert à personne.

Mais n'est-il pas tout au moins bizarre que le lieutenant Massy, en qui mon père avait une confiance aveugle et à mon sens très peu justifiée, ait jugé utile d'envoyer à Luc une seconde dépêche... à moins que ce ne soit dans un but inavouable?

Il me semble que c'est depuis la réception de ce second câblogramme que mon aimable cousin se montre plus pressant que jamais pour me décider à lui accorder ma main.

C'est en tout cas à son instigation que Me Durbal, notre brave notaire de Quimper, a décidé de procéder sans

plus attendre à l'ouverture du testament que mon père a laissé entre ses mains au moment de son départ.

Et je dois ajouter que l'ouverture de ce testament, qui lègue à Luc une somme de cent mille francs, nous a causé à tous une très grande surprise.

Par prudence, néanmoins, le notaire n'a pas voulu mettre tout de suite le légataire en possession de son legs, et cela a contrarié très vivement ce dernier.

Pourquoi cette mauvaise humeur? Je ne comprends pas. Craint-il donc que ce legs ne lui échappe?

Le notaire, pour expliquer sa décision et légitimer ce délai, a argué qu'il y avait peut-être un autre testament plus récent, et qu'il convenait, par conséquent de ne procéder à la liquidation de la succession qu'après l'arrivée des papiers du défunt, dont le câblogramme a annoncé l'envoi.

Or, cet ajournement, je le répète, a contrarié vivement le bon cousin Luc. Aurait-il donc des besoins d'argent si pressants, qu'il lui fallût encaisser immédiatement son legs sous peine d'embarras graves?

Mais cela ne m'explique toujours pas l'attitude adoptée par mon cousin envers moi depuis quelque temps.

Certes, je devine vaguement les raisons de cette attitude, qui démontre, si mes soupçons sont justes, que Luc poursuit contre moi l'exécution d'un plan machiavélique... Et alors, je suis obligée d'en conclure que mon cousin est, sinon un ennemi déclaré, du moins un antagoniste dangereux...

Conclusion désolante, car c'est lui que je devrais prendre comme confident. Ma tante Jeanne n'est plus pour moi ce qu'elle était autrefois, elle est vieille, indifférente, fermée. Mes deux cousins sont mes parents les plus pro-

ches, je pourrais presque dire: mes seuls parents. Et, au lieu de trouver auprès d'eux aide, réconfort, soutien, je ne trouve que sourde hostilité.

Je serais si heureuse pourtant, dans l'horrible isolement où je me débats, de pouvoir verser mes tribulations dans un cœur ami!

Allons! n'y comptons plus! Je resterais seule pour lutter contre les tristesses de la solitude et aussi contre mes terreurs, car tout m'accable à la fois... Oh! cette apparition fantastique... je la vois encore... Les yeux flamboyants me fixent avec leur ironie cruelle... C'est affolant.

Je n'ai pas voulu tout à l'heure parler de ça à ma tante, la pauvre femme n'y aurait rien compris, n'aurait pu ni me renseigner ni me rassurer; je n'aurais obtenu qu'un seul résultat, celui de la jeter elle-même dans une terreur irraisonnée, dans un profond désarroi. A quoi bon?...

Et si, par hasard, j'avais révé... Peuh! je dis cela pour rire ou pour essayer de me donner une explication. Mais je sais bien que c'est impossible et que j'ai vu, de mes yeux vu, le regard diabolique fixé sur moi, là, dans la plate-bande, sous ma fenêtre...

Voyons, je répète toujours la même chose, c'est du radotage, ou le sommeil peut-être... Je ferais mieux de me coucher. Pourvu que je puisse dormir! Pourvu que les yeux de feu ne m'apparaissent pas de nouveau!

Adieu, cher papa... Ce journal que j'écris pour vous, vous ne le lirez pas, hélas! Je crois cependant que vous me voyez l'écrivant et que... que si un danger me menaçait, vous interviendriez pour me défendre...

Oh! ces yeux de feu! ces yeux de feu!... Le diable seul peut en avoir

de pareils... Tout de même, je m'endors... Allons, au lit!...

Voilà le vent qui s'élève, qui gémit dans les sapins, qui siffle dans les serrures, qui gronde en s'engouffrant dans les meurtrières! Je le connais et je l'aime, cette grande voix de la tempête qui a si souvent bercé mes sommeils d'enfant. Va, redouble d'efforts. Le vieux Kervern, inébranlable sur son roc, en a vu bien d'autres.

II

Kervern, samedi 14 mars 19...

Dix heures du soir.

Loin de m'apporter le calme et le repos dont j'avais tant besoin, la nuit n'a fait qu'augmenter ma nervosité.

Je n'ai certainement pas dormi une heure et encore, chaque fois que je me suis assoupie quelques instants, j'ai été réveillée en sursaut par des cauchemars affreux qui m'ont laissée brisée, désemparée.

Sans relâche, j'ai été obsédée par le souvenir des yeux flamboyants, en même temps que résonnaient à mes oreilles les paroles de Luc Norgeril:

—Ton regard fuyant, vague, incohérent, n'est pas celui d'un être sain. Pour peu que tu laisses se développer les germes morbides, que révèle ce regard trouble, tu en arriveras vite au déséquilibre complet, et c'est alors la fin lamentable de tante Sophie qui t'attend.

Si j'étais sûre que la nuit prochaine dût être aussi horrible, j'aimerais mieux ne pas me coucher!

Et toujours personne à qui me confier!... Quelle tristesse que d'être condamnée à un isolement moral aussi absolu!

Si ça ne va pas mieux dans quelques jours, il faudra que je change

d'air et d'ambiance; j'irai demander l'hospitalité pour quelque temps à mon amie Yvonne. Ce sera la détente, j'en suis sûre.

En attendant, j'ai cherché sur place un dérivatif. J'ai expédié rapidement ma toilette et je suis sortie pour faire une longue promenade dans le parc.

J'ai toujours tant de plaisir à vagabonder dans ce bois sauvage aux taillis épais, aux magnifiques futaies séculaires.

De temps en temps, au cours de ma promenade, j'apercevais, à travers les branches dépouillées des chênes et des châtaigniers, la haute tour dite des Normands, dont la masse imposante termine à l'ouest notre vieux manoir de Kervern.

Et cette vue, évoquant pour moi de doux souvenirs d'enfance, atténuait momentanément ma sombre préoccupation.

Cette haute tour, qui est reliée à l'ensemble des bâtiments par un long couloir couvert, restes sans doute d'un ancien chemin de ronde adapté aux usages modernes, ne contient que deux pièces: une au premier étage, qui est la bibliothèque, une autre au second étage, qui servait de cabinet de travail à mon père.

La partie inférieure ne renferme que l'escalier, un vaste escalier de pierre, aux marches basses, usées par les pas.

C'est dans les deux pièces du premier et du second étages, dont l'une était ma salle d'études et l'autre ma salle de récréation, que s'est écoulée une partie de mon enfance. J'ai passé là bien des heures tristes mais aussi bien des heures joyeuses.

Personne, depuis le départ de papa, n'a pénétré dans cette partie de la maison, personne sauf moi qui vais de

temps en temps lire dans la bibliothèque.

J'en éprouvai, en contemplant la vieille tour, comme une sorte de remords. Je songeai que les deux pièces, surtout le cabinet de travail qui n'avait pas reçu ma visite depuis trois mois, devaient être envahies par la poussière et des toiles d'araignées, et je me promis d'y monter dans l'après-midi avec un domestique pour les faire nettoyer et mettre en ordre.

"Lorsque les lettres de papa, si impatiemment attendues, arriveront, pensai-je "in petto", ce sera là que je m'isolerais pour les lire."

Mais lorsque, après le déjeuner, vint le moment d'exécuter mon projet de nettoyage, je préférai retourner vagabonder dans le parc. J'étouffais, j'avais, me semblait-il, un besoin impérieux de grand air...

Bref, pendant toute l'après-midi, j'ai erré à l'aventure dans les bois, fouettée par le vent qui soufflait du large en tempête.

Enfin, vers cinq heures et demie, je suis rentrée au château. J'étais plus calme.

Cependant, le dîner qui, à six heures et demie, nous réunit tous les quatre dans la grande salle à manger, mal éclairée par une lampe à pétrole fumeuse, manqua complètement de laisser-aller, fut même marqué par une certaine contrainte.

Il semblait que chacun de nous avait, à l'égard de l'autre, une arrière-pensée... Je parle de nous trois, les jeunes, car ma tante qui, selon son habitude, grognait dans son fauteuil en mangeant du bout des dents, n'avait certainement aucune pensée...

Mais mes deux cousins me parurent animés contre moi d'une hostilité plus

violente que jamais. Pourquoi? Que leur ai-je fait?

Luc surtout était particulièrement agressif, car Alain est trop jeune et partant trop timide pour oser afficher ses sentiments. Au fond, il partage probablement les idées de son frère à mon égard, s'il les manifeste moins ouvertement.

Quant à Luc, il battit son propre record: ses allusions ne furent jamais aussi blessantes, ni ses insinuations aussi perfides.

En somme, il me faut bien constater le fait: mon charmant cousin s'enhardit; et parce que je n'ai pas répondu hier matin à ses impertinences, il se croit tout permis, étant sûr de l'impunité.

À l'en croire, je suis complètement folle, et il faut envisager à brève échéance mon internement dans une maison d'aliénés.

J'ai beau me raidir contre un tel parti pris, je ne parviens pas toujours à réagir contre cette perfidie tenace.

Enfin, ma tante ne voit donc rien, n'entend donc rien?

Cependant la brave tante ne cesse de contempler ses chers neveux, particulièrement Luc, son préféré, et de louer sa belle mine et d'admirer ses cheveux blonds.

Le fait est que c'est un fort gentil garçon et que si le moral était chez lui à la hauteur du physique, ce serait un homme parfait.

Alain, aussi brun que son frère est blond — étrange contraste — est loin de valoir, au point de vue physique, celui qui prétend à ma main. Mais, moralement, il est meilleur que son aîné, dont il subit pourtant l'influence.

Je viens de dire que ma tante Jeanne, toujours somnolente, n'avait guère parlé pendant ce dîner. Je dois ajou-

ter cependant que, vers le dessert, ayant repris un peu d'animation, elle nous a examinés successivement tous les trois avec une grande attention et qu'alors les tire-bouchons qu'elle porte sur les tempes, à la mode de 1830, se sont agités de façon fort plaisante. Ce fut notre seule détente.

Enfin, tant bien que mal, le repas s'acheva et chacun aussitôt tira de son côté.

Je regagnai tristement ma chambre et, prenant un livre sur une étagère, j'essayai de m'y intéresser. Inutile. Je ne savais pas ce que je lisais... Mon esprit cruellement préoccupé ne parvenait pas à se fixer.

À ce moment-là, je me suis souvenue que j'avais commencé, quelques jours auparavant, un livre passionnant sur les rapports de la psychose et de divers phénomènes du spiritisme.

Croyant me rappeler que j'avais laissé ce livre au salon, je suis descendue l'y chercher et je l'y ai trouvé, effectivement.

Mais, lorsque j'ai voulu remonter dans ma chambre, j'ai constaté avec stupeur que la grosse lampe à pétrole qui éclaire l'escalier et le couloir, et qui était allumée lors de mon premier passage, avait été ou s'était éteinte.

Ne supposant pas, après réflexion, que le méfait pût être imputable à un courant d'air, je maugréai tout bas:

— Quel est le domestique stupide qui a éteint cette lampe juste au moment où elle m'était utile, me jouant ainsi, sans le vouloir peut-être, un tour pendable...

Puis, je demeurai un instant perplexe.

Allais-je sonner pour qu'on m'apporte de la lumière? Allais-je m'aventurer dans l'obscurité, au risque de faire une chute grave?...

Après une minute d'hésitation, je me décidai pour ce dernier parti. Je sentais, en effet, tant j'étais agacée, énervée, que, si j'avais appelé un domestique, j'aurais été probablement dure et injuste pour celui qui se serait présenté.

Mieux valait courir quelques risques.

Prenant donc mon parti de la mésaventure, je résolus de me diriger en tâtonnant vers ma chambre, à travers couloirs et escaliers.

Je réussis, d'ailleurs, dans mon entreprise, sans trop de dégâts. Les mains en avant, rasant les murs, et ensuite tenant ferme la rampe de l'escalier, je fis assez facilement l'ascension du premier étage, et parvins, sans encombre, au couloir qui conduit à ma chambre.

Mais si je m'étais passablement tirée d'affaire, j'étais néanmoins de fort méchante humeur, maudissant ce domestique imbécile qui m'avait imposé cette corvée.

Cependant, j'étais parvenue devant la porte de ma chambre — je le croyais du moins — et je cherchais, en tâtonnant, le bouton de la serrure.

Cette tentative n'obtenant pas un résultat assez rapide à mon gré, je fis un pas en avant, pensant n'être pas tout à fait en face du panneau; puis, machinalement, je levai la tête, dirigeant mes regards vers le fond du couloir.

Horreur! Je sentis aussitôt mon sang me glacer dans mes veines.

A sept ou huit pas de moi, les yeux flamboyants qui m'avaient, pendant la soirée précédente, causé une si folle terreur, étaient là, me fixant avec leur sinistre dureté.

Mes jambes flageolèrent, mon coeur se serra, j'eus la sensation que j'étouffais et je crus que j'allais m'évanouir.

Je parvins pourtant à me ressaisir.

Faisant un effort suprême, je promenais fébrilement mes mains sur le panneau de bois et parvins enfin à trouver le bouton de la serrure.

En un clin d'oeil, j'ouvris et me précipitai dans ma chambre, dont je refermai prestement la porte au verrou. Puis je me jetai défaillante dans un fauteuil et m'y pelotonnai, la tête dans mes mains.

Claquant des dents, je bredouillai de temps en temps: "Je deviens folle... je le sens... je deviens folle".

Cependant, au bout de quelques minutes, un quart d'heure peut-être, me sentant plus calme et me croyant à l'abri derrière ma porte, j'eus des velléités de sonner, d'appeler à mon secours.

La réflexion m'arrêta.

A quoi bon?... Ma tante Jeanne demandera des explications, que je ne pourrai pas lui donner. Elle s'affolera, se rendra malade, et tout cela ne me fera pas connaître le mot de l'énigme.

Après une heure de méditations douloureuses, lugubres, je me levai donc, plus décidée que jamais à ne rien dire à personne de la nouvelle apparition fantastique qui venait de me terroriser.

Puis, je m'approchai de la table de travail avec l'intention de continuer mon journal.

Mais il fallut encore un bon moment pour que je fusse en possession de mes moyens et capable d'écrire...

Ah! Luc n'a-t-il pas raison de dire que je suis folle... ou de prédire que je le deviendrai bientôt?

III

Kervern, mardi 17 mars 19...

Depuis la dernière apparition des yeux flamboyants, trois jours se sont écoulés. Rien de nouveau jusqu'à présent. Je me sens plus calme.

Il fait un temps radieux, un temps bien rare au printemps dans notre Bretagne. J'en profite pour sortir beaucoup, pour m'occuper de mon jardin, de mes fleurs.

J'ai fait aussi, hier et avant-hier, de longues promenades dans les landes où les ajoncs commencent à fleurir. Le parfum des ajoncs est un parfum exquis, frais, doux et enivrant, un parfum de miel et d'encens, dont les Bretons exilés gardent la nostalgie toute leur vie.

Chaque année, à cette époque, je fais ces grandes promenades. Quand j'avais le bonheur de posséder mon cher papa, nous les faisions ensemble et, si son service le tenait momentanément éloigné, je les lui décrivais dans de longues lettres qui lui apportaient, disait-il, l'air du pays.

Maintenant, je ferai ces promenades toujours seule, mais je ne crains rien. Tout le monde aux alentours me connaît et partout, dans les fermes comme dans les plus humbles chaumières, la fille du capitaine de vaisseau Kérhallec est la bienvenue.

Cependant, j'aurais désormais dans mes randonnées un compagnon, c'est Faust, le beau setter noir et feu qui chassait toujours avec mon père; je l'avais envoyé pour quelques jours en villégiature chez le garde de Nevet, parce qu'il était mal portant; je l'ai fait revenir avant-hier pour être moins seule.

Pauvre toutou! Il semble si bien comprendre ma peine! Il sent avec son

bon cœur de chien que je souffre, et il souffre avec moi.

Hier, je me suis assise sur un rocher et, impuissante à contenir ma douleur, j'ai laissé couler mes larmes. Faust s'est mis alors à pousser des gémissements de détresse et à me lécher les mains avec tant de douceur et de tendresse, que je me suis sentie réconfortée.

Il faut que je note en passant un détail bizarre, c'est la haine de ce chien pour mon cousin Luc. Faust, qui est pourtant la douceur même, montre les crocs et grogne dès que mon cousin s'approche de moi. Son instinct lui fait-il donc deviner en lui un ennemi?

Luc a tout tenté pour apprivoiser le brave toutou, car cette animosité l'agace prodigieusement, mais il n'a obtenu aucun résultat: Faust reste intraitable et je ne peux pas m'empêcher de l'approuver.

Enfin, pendant quelques jours, je vais être débarrassée de cet hôte désagréable. Ma tante m'a annoncé ce matin que Luc avait reçu une dépêche à la première heure et qu'il était parti immédiatement pour Paris.

Craignant de me déranger au cas où je me serais reposée, il avait chargé ma tante de me transmettre ses adieux et ses excuses.

Il me semble qu'il reçoit depuis quelques jours bien des correspondances et bien des télégrammes, mon cher cousin! Que peut-il bien tramer?

De plus, il a l'air inquiet, nerveux. Ah! il peut parler de la nervosité malade que m'a léguée ma famille! Je crois qu'il en a reçu une bonne part pour son compte.

S'il avait pu hériter, en même temps, des traditions de droiture et de grandeur d'âme qui ont été l'apanage de tant de nos ancêtres!... Malheureusement...

Voyons, laissons tranquille M. Luc Norgeril. Il y a mieux à faire que de s'occuper de lui...

J'ai reçu ce matin une longue et affectueuse lettre de mon amie Yvonne Le Gonidec. Bonne et chère Yvonne! Je la retrouve toujours dès que je suis affligée et que j'ai besoin de son amitié.

Elle est un peu mon aînée, d'ailleurs, et comme elle est aussi la sagesse et la raison mêmes, c'est à elle de conseiller et à moi d'écouter. Nos pères étaient des amis d'enfance; ils sont entrés à l'Ecole Navale la même année et ont fait toute leur carrière presque toujours côte à côte.

Quand François Le Gonidec est mort, il y a huit ans, c'est mon père qui a été nommé subrogé-tuteur de ses enfants. Yvonne était bien jeune alors. C'est elle pourtant qui a pris la direction des affaires, sa mère, constamment malade, en étant complètement incapable.

Depuis cette époque, elle gère seule la grande fortune de la maison, surveille les travaux agricoles et trouve encore le temps de répandre le bien autour d'elle.

Lorsque son frère reviendra s'installer aux Plommarck, comme il en a l'intention, il trouvera tout en ordre et n'aura plus qu'à amener au vieux manoir une jeune femme pour y continuer les excellentes traditions de la famille.

C'est le rêve de mon amie. Elle adore son frère et voudrait lui voir donner le plus tôt possible sa démission d'officier de marine.

Pour l'instant, Pol le Gonidec est au Tonkin, il s'est embarqué pour cette lointaine croisière en même temps que papa. Yvonne me dit justement qu'elle a reçu ces jours-ci une longue lettre de lui, dans laquelle il parle

beaucoup de mon père, qu'il voit quelquefois, bien qu'ils ne soient pas sur le même bâtiment.

Il laisse entendre à sa soeur que la santé de mon père l'inquiète et il lui rapporte aussi une conversation qu'ils ont eue à mon sujet... A quel propos? De quoi s'agissait-il?

Yvonne ne m'en dit pas plus long; elle craint sans doute de me causer une trop vive émotion, mais elle me demande d'aller la voir aux Plommarck; elle a, paraît-il, plusieurs nouvelles à me communiquer... Pauvre chérie, elle s'excuse de n'avoir pu venir m'apporter ses consolations dès qu'elle a appris la mort de mon père: il lui était impossible de quitter sa mère, malade, comme presque toujours.

Yvonne me prie donc d'aller, si je le peux, passer quelques jours auprès d'elle. Elle sent bien, la chère petite, que, dans les tristes circonstances que je traverse, je souffre atrocement de mon isolement moral.

Je vais tâcher de partir, le changement de milieu et la société d'Yvonne me feront, j'en suis sûre, beaucoup de bien.

Samedi, 21 mars 19...

Neuf heures du soir.

Luc est rentré de Paris par le train de nuit et a débarqué ce matin de bonne heure. Je ne l'ai vu qu'au déjeuner, car il s'est reposé toute la matinée.

Il m'a paru fatigué. Il a surtout mal aux yeux et porte un bandeau noir, car la lumière augmente sa souffrance.

Je lui ai conseillé, aussi amicalement que j'ai pu, de voir un docteur. Il m'a répondu sèchement, avec une sorte de rage concentrée, qu'il savait parfaitement se soigner seul et qu'il

n'avait que faire des avis d'un médecin ignare.

Car ce jeune homme de vingt-six ans prétend tout savoir et dédaigne d'avoir recours aux compétences, qu'il nie. Quel déplaisant caractère! Depuis qu'il est revenu, l'atmosphère de la maison a changé... Alain, sans son frère, était très supportable. Nous étions à peu près tranquilles. Maintenant, l'ambiance est de nouveau aigre et maussade.

Même jour, onze heures.

Tremblante et bouleversée, je reprends mon journal pour noter un détail terrifiant.

J'avais ouvert ma fenêtre pour aérer pendant quelques minutes. Qu'ai-je vu?... Là, dans le massif de lauriers, les yeux brillaient d'un éclat fulgurant et me fixaient, féroces, comme pour me fasciner... J'ai vu, j'en suis sûre... je ne suis pas folle...

Je ne peux plus rester à Kervern... Je partirai demain pour Plommarck.

IV

Kervern, mardi 24 mars 19...

J'étais partie pour un certain temps, et me voilà déjà de retour dans ma vieille maison, dans la chambre que j'aime au milieu de mes meubles, de mes bibelots, de mes souvenirs.

A l'inverse de la plupart des jeunes filles, je n'ai jamais aimé beaucoup le monde. Mais, maintenant que je suis si triste, je ne me trouve bien que chez moi.

Certes, j'ai été heureuse de voir Yvonne, et ce court séjour auprès d'elle m'a fait grand bien. Cependant, il y a trop de monde aux Plommarck et, dans mon état d'âme, la solitude est préférable.

Et puis je m'imagine toujours que je vais recevoir des nouvelles de l'abbas. Tout en sachant parfaitement que le courrier de Tonkin ne peut pas arriver avant une dizaine de jours, j'attends, j'attends, comme si ce courrier pouvait me parvenir d'une minute à l'autre.

Impossible de raisonner avec une obsession.

Mme Le Gonidec a été vraiment très souffrante, cette fois, mais elle va mieux aujourd'hui et je crois qu'Yvonne pourra bientôt la laisser pour venir passer quelques jours ici. Comme j'en serais heureuse!

J'ai raconté à ma sage amie, sous le sceau du secret, tout ce qui m'est arrivé et cette confidence m'a déjà soulagée et calmée. C'est la solitude morale qui fait mon malheur; je déteste la solitude... Et, d'un autre côté, je n'aime pas le monde.

Comment concilier de telles oppositions?...

— Marie-toi, me répète mon amie.

C'est aussi ce que me disait mon père, qui s'inquiétait tant à l'idée de me laisser seule. Sans doute, c'est la meilleure solution... à la crise que je traverse. Mais s'engager pour toute la vie est une chose grave... Il faut réfléchir longuement.

Dimanche dernier, le docteur Jean de Trézulien étant venu voir Mme Le Gonidec, j'ai eu avec lui une discussion serrée sur ces grands problèmes.

Cet homme est une belle intelligence, un esprit droit, clair, pondéré. Il parle peu, mais par le peu qu'il dit il s'affirme si bon, si indulgent, si fin, que l'on est tout de suite en confiance avec lui.

C'est un ami d'enfance de Pol Le Gonidec. Il mène, dans sa modeste maison de Locronan, une existence paisible, toute entière consacrée à

l'étude. C'est un sage. Il soigne gratuitement tous les pauvres, mais ne fait pas de clientèle.

Au cours de notre conversation de dimanche dernier, j'ai été sur le point, au moment où il m'a parlé si affectueusement de la mort de mon père, de lui confier mes angoisses.

Je n'ai pas osé. Qu'aurais-je pu dire? Il connaît mes cousins et sympathise avec eux, je le sais; mais qu'aurais-je pu articuler contre eux? Ces questions de sentiments sont composées de nuances délicates, difficiles à expliquer à un étranger.

Tout de même, M. de Trézulien aurait peut-être pu me donner un conseil utile. Mais je dois avouer qu'au moment où j'ouvrais la bouche pour parler des apparitions fantastiques qui m'ont terrorisée ces temps derniers, j'ai été arrêtée par une crainte. Le docteur n'allait-il pas lui aussi me croire folle?

Or, je ne voudrais pas qu'il perdît la bonne opinion qu'il semble avoir de moi. Car il a toujours paru s'intéresser à moi, se plaire en ma compagnie, tout en restant néanmoins si réservé, que je ne sais quel nom donner à ses sentiments.

Dans tous les cas, je suis presque sûre qu'il est mon ami, je veux qu'il le demeure.

Après tout, j'aurais peut-être pu tout de même lui raconter les hallucinations — il n'y a pas d'autre mot pour qualifier ces événements inexplicables — dont j'ai été victime.

M. de Trézulien s'occupe justement de spiritualisme et de psychiatrie; et dans ce pays, où les gens, encore imprégnés de superstitions, ne parlent que de légendes ou d'apparitions fantastiques, il a eu certainement l'occasion

d'étudier bien des cas curieux. Le mien l'aurait sans doute intéressé.

Et qui sait? Il eût peut-être trouvé — puisque je ne suis pas folle et que je suis sûre d'avoir vu — il eût peut-être trouvé à qui appartiennent ces yeux diaboliques.

Enfin, je me tracasse peut-être sans raison pour l'avenir. Espérons au contraire que les yeux flamboyants, dont je n'ai plus entendu parler aux Plom-marek, me laisseront désormais tranquille.

J'ai bien pensé, pour plus de sécurité, à faire coucher une des bonnes dans mon cabinet de toilette. Mais ça ferait toute une histoire. Ma tante demanderait des explications sans fin et serait portée, à l'exemple de Luc, dont les opinions lui inspirent tant de confiance, à me croire folle.

.....

Mercredi 25 mars 19..

Je continue mon journal ce matin pour y consigner la résolution que je viens de prendre. J'irai aujourd'hui même consulter le docteur de Trézulien. L'alerte de cette nuit a été trop vive, je suis trop profondément bouleversée, j'ai besoin de confier tout de suite mes tribulations à quelqu'un qui puisse me donner un conseil sage et désintéressé.

Or, personne ici ne peut me guider.

Si je n'attendais pas incessamment le courrier du Tonkin qui m'apporte les dernières volontés de mon père, je m'éloignerais pour quelque temps, car je pense qu'un dépaysement complet ferait cesser ces phénomènes morbides.

Mais je ne peux pas pour l'instant quitter Kervern; je vais donc m'adresser au docteur et lui confier mes tracas.

Si je suis réellement malade, il me soignera.

Voici ce qui s'est passé la nuit dernière.

Je m'étais couchée à onze heures et m'étais endormie très rapidement. Vers minuit, un bruit léger me réveilla, il me sembla qu'on marchait dans la chambre, je regardai, cherchant à scruter l'obscurité. Et, alors, je vis une chose horrible: au-dessus de moi, les yeux flamboyants me fixaient... Puis, bientôt, deux mains nerveuses, crispées, me saisirent aux épaules.

Je poussai un grand cri et tentai de me soulever, mais l'épouvante me laissait sans force et l'étreinte des mains me paralysait; je retombai sur l'oreiller, épuisée, sans connaissance.

Quand je revins à moi, je vis, à la lueur d'une bougie, tante Jeanne et la femme de chambre penchées sur moi, me baignant de vinaigre le nez et les tempes pour me rappeler à la vie.

Dès que j'eus repris complètement connaissance, le souvenir de l'apparition terrifiante se dressa aussitôt devant moi et je balbutiai en claquant des dents:

—Les yeux de feu! Les yeux de feu!

—Que dit-elle? questionna tante Jeanne. De quels yeux veut-elle parler?

J'entendis alors la voix de Luc qui, dissimulé derrière ma tante, sifflait ironiquement:

—Bah! c'est une nouvelle crise qui confirme pleinement toutes mes prévisions... Anne ne sait pas trop ce qui l'a mise dans cet état, mais cela prouve du moins qu'elle a besoin de se soigner sérieusement.

En entendant ces paroles perfides, je sentis mon sang-froid revenir. Je me mis sur mon séant et répondis avec un calme parfait:

—Luc se trompe, je sais très bien ce qui m'est arrivé, c'est tout simplement un cauchemar terrifiant...

—Quel cauchemar? interrogea ma tante.

—Oh! un cauchemar... comme tous les cauchemars! Inutile d'en parler! Retournez donc dans votre chambre, ma bonne tante, et tâchez de finir votre nuit en paix.

—Mais toi, tu ne vas pas dormir!

—Si, si, je suis tout à fait calme... Je vais seulement prier notre brave Marie de s'installer une couchette sur le divan du cabinet de toilette.

Ma tante suivit mon conseil et se retira, suivie de mon cousin.

Naturellement, je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit. J'ai passé le temps à tourner et retourner dans ma tête tous ces événements inexplicables, et je me suis affirmée dans ma résolution de partir le plus tôt possible pour Locronan.

V

Kervern, jeudi 26 mars 19..

Dix heures du soir.

Voilà! j'ai fait ce que j'avais décidé et j'en suis très heureuse. Le docteur de Trézullien est ici et il me semble que sa présence seule suffira à chasser les mauvais esprits qui hantaient mon vieux Kervern.

Donc, hier, après le déjeuner, je fis atteler au tonneau le poney que je conduis moi-même et, simplement escortée de Clovie, le fils de notre vieille femme de chambre, je suis partie pour Locronan.

En me voyant monter en voiture, tante Jeanne est venue m'adjurer de rester, prétextant que, dans mon état, après la scène de la nuit, il était im-

prudent de me laisser conduire un cheval capricieux.

Pauvre tante! Me croyait-elle donc vraiment si malade?

Je l'ai rassurée de mon mieux et j'ai fouetté Voltaire.

Voltaire, c'est le nom du poney. Ses anciens propriétaires l'avaient ainsi dénommé à cause de son esprit indépendant.

La brave petite bête, répondant à mon invitation, s'est élancée aussitôt sur la route bordée d'aubépines et, après un moment de cette course rapide, je me suis sentie si calme, si libre d'esprit, que je me suis demandé si réellement je n'avais pas rêvé la nuit précédente.

Il y a environ huit kilomètres entre Kervern et Locronan. Je ne tardai pas à approcher de la vieille et délicieuse petite ville, dont le clocher m'apparaissait déjà dominant toute l'agglomération.

Locronan a été jadis, au moyen-âge, une cité prospère. Elle garde encore des vestiges de sa splendeur d'antan. Et sa place entourée de maisons en pierres grises, son vieux puits, son église du XVe siècle entourée des restes de l'abbaye bénédictine évoquent avec tant de puissance le passé lointain, que l'on se croirait transporté à plusieurs siècles en arrière.

Le docteur de Trézulien, dont les ancêtres sont originaires de Locronan, habite une des dernières maisons sur la route de Douarnenez. C'est la maison de famille, il l'a restaurée et meublée de choses anciennes. C'est là qu'il réside toute l'année, loin du bruit, des chemins de fer et des cinémas, absorbé par des travaux qui le passionnent.

Il a marqué une profonde stupéfaction quand la vieille femme qui com-

pose tout son personnel, m'a introduite sans cérémonie dans son cabinet de travail.

— Vous? s'est-il écrié. J'espère que rien de fâcheux ne motive votre visite?

Il est venu à moi avec empressement, m'a pris les mains, m'a fait asseoir.

— Rien de fâcheux? Je ne sais pas, docteur, ai-je répondu. Tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin de vous, de vos soins... je viens vous les demander.

— De mes soins? Vous êtes malade?

— Je n'en suis pas sûre.

Il a souri.

— Voilà bien les femmes!... Mais vous n'ignorez pas, mademoiselle, que je n'exerce pas du tout. Du reste, vous avez votre médecin à Quimper. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à lui?

— Non, je ne veux pas avoir affaire à lui. Il n'est pas l'homme qu'il me faut. C'est, d'ailleurs, de conseils que j'ai besoin, beaucoup plus que de soins... et c'est en vous que j'ai confiance, car je pense que vous êtes mon ami.

Cette déclaration a paru l'émouvoir profondément. Il s'est approché de moi, m'a baisé la main et a murmuré d'une voix basse et tremblante:

— Vous avez raison, mademoiselle, je suis votre ami, un ami sûr et dévoué, et je ferai l'impossible pour vous soulager, si vous êtes dans la peine. Parlez...

Réconfortée par cet accueil, je me suis mise alors à lui raconter ma vie depuis le départ de mon père et tout spécialement les phénomènes étranges dont j'avais été témoin et victime depuis que la nouvelle de sa mort nous était parvenue.

Quand j'eus fini mon récit, le docteur me répondit tranquillement:

—Je veux d'abord examiner vos yeux à vous, avant de donner mon opinion sur... les yeux des autres.

Je me levai aussitôt et j'allai, sur son invitation, m'asseoir sur une chaise en face de la fenêtre. Le docteur prit une loupe, examina mes yeux avec soin, me tâta le pouls et dit:

—Votre système nerveux est extrêmement surexcité. La mort de votre père, les hallucinations ou apparitions dont vous venez de me parler, vous ont complètement détraquée. Vous devriez quitter votre maison pendant quelque temps.

—Mais vais-je devenir folle? demandai-je.

—Je ne vois pas la moindre menace de folie. Vous êtes simplement très énervée... mais il ne faut pas négliger cela...

—Enfin, docteur, pourquoi suis-je poursuivie par ces horribles yeux? Quel est ce mystère?

—Je serais très heureux si je pouvais l'éclaircir, murmura-t-il en hochant la tête.

Et, après avoir réfléchi un instant, il ajouta:

—Vous serait-il possible de me recevoir pendant quelques jours à Kernvern?

—Vous consentiriez à venir?...

—Pouvez-vous me donner une chambre où je puisse travailler sans être dérangé?

—Oui, je vous installerai dans la bibliothèque au-dessous du cabinet de mon père. Là, vous n'entendrez pas le moindre bruit, car la tour est tout à fait isolée du reste de la maison.

—Eh bien, conclut-il, je vais aller passer quelques jours chez vous... Je ne crois pas à vos apparitions... Vous

n'êtes pas folle... Votre cas m'intéresse... Puis-je arriver demain pour dîner?

Je répondis que oui et, après m'être confondue en remerciements, je pris congé du docteur et rentrai chez moi toute rassérénée.

J'arrivai à la maison juste pour le dîner. Ma tante et Alain étaient déjà à table.

—Tu as fait une bonne promenade. Anne? interrogea ma tante. Tu parais plus calme que ce matin.

Je fis une réponse évasive et ajoutai aussitôt:

—Penses-tu, tante, que nous puissions recevoir quelqu'un ici pendant quelques jours?

—Quelqu'un ici en ce moment? s'exclama-t-elle en levant les bras au ciel.

Et Alain qui, de surprise, avait laissé tomber son couteau, mâchonna:

—Recevoir un hôte dans cette maison, alors que mon oncle est mort depuis un mois à peine! Ce n'est guère convenable, ma chère cousine.

Sans prendre garde à cette observation, je poursuivis en m'adressant à ma tante:

—Je viens de consulter le docteur de Trézulien. Je ne veux plus entendre parler de notre vieux médecin, je tiens à avoir affaire à un praticien mieux au courant des méthodes nouvelles... Bref, M. de Trézulien, à titre d'ami, veut bien me soigner, mais pour cela il a besoin de me voir tous les jours pour surveiller son traitement.

—Afin d'éviter des déplacements inutiles, il consent à venir s'installer ici. Il arrivera demain. Je vais faire préparer pour lui la chambre verte et la bibliothèque de la tour, où il travaillera.

Je parlais d'un ton si décidé que ma tante et Alain n'osèrent plus faire d'objection. Feignant alors tout à coup de m'apercevoir de l'absence de Luc, je dis, en me tournant vers son frère :

— Est-ce que Luc est encore en voyage ?

— Non, mais il est assez fatigué, il a mal aux yeux et il est obligé de rester dans sa chambre, les volets clos et toute lumière éteinte.

— Pourquoi ne se soigne-t-il pas ?

— Il se soigne à sa manière, mais sans beaucoup de succès. Je me demande ce qu'il peut avoir.

La conversation tomba et, quelques minutes plus tard, le repas étant terminé, chacun tira de son côté.

La nuit se passa sans incident et aujourd'hui à l'heure convenue, le docteur est arrivé. Lorsqu'il est entré, nous étions tous réunis dans le salon, même Luc qui allait un peu mieux, mais dont les yeux cependant étaient toujours recouverts d'un bandeau noir.

Pendant le dîner, notre hôte fut fort aimable, et Luc lui-même parut s'intéresser vivement à sa conversation.

A un moment donné, comme je demandais à mon cousin ce qu'il éprouvait aux yeux, il répondit :

— Ma foi, je ne m'en rends pas bien compte. Tout ce que je sais, c'est que je souffre beaucoup.

— Voulez-vous me permettre de vous examiner ? demanda courtoisement le docteur.

— Volontiers, répondit Luc.

— Bon, nous verrons cela après le dîner.

Lorsque le repas fut achevé, nous sortîmes seules, ma tante et moi, laissant ces messieurs dans la salle à

manger. Ils nous rejoignirent au salon au bout d'une heure.

Un peu plus tard dans la soirée, le docteur s'étant approché de moi, murmura à mon oreille :

— J'ai examiné les yeux de votre cousin, ils sont très enflammés... à tel point que je serais tenté de porter un diagnostic extraordinaire, mais qui serait invraisemblable. C'est pourquoi, je préfère m'abstenir jusqu'à plus ample informé... Et vous, allez-vous dormir, cette nuit ?

— Je l'espère, car je me sens beaucoup plus tranquille.

— Moi, j'y compte absolument, ajouta-t-il en riant. Je vous ai d'ailleurs préparé une potion que vous prendrez en vous couchant et qui vous empêchera de vous préoccuper de vos habituelles apparitions.

Je remerciai chaleureusement notre hôte et je lui affirmai que sa présence seule suffisait à assurer mon repos.

VI

Kervern, samedi 28 mars 19..

Enfin, le courrier que j'attendais avec tant d'impatience est arrivé.

Comme le facteur ne passe à Kervern qu'une fois par jour, vers neuf heures du matin, nous envoyons chaque soir un domestique au bureau de poste de Locronan voir s'il y a quelque chose pour nous.

Le train ayant subi ce jour-là un retard sérieux par suite d'un déraillement sur la grande ligne de Paris, c'est à six heures et demie seulement que l'on m'a remis le paquet de correspondance. J'étais à ce moment-là au salon en compagnie de ma tante, du docteur de Trézulien et de mes deux cousins.

—Nous vous laissons, murmura le docteur, vous désirez certainement prendre connaissance de ces papiers dans la solitude et le recueillement.

Et il se leva aussitôt, se dirigeant vers la porte, mais je l'arrêtai.

—Non, non, restez, dis-je, c'est moi qui pars. Je vais lire ces lettres dans le cabinet de travail de mon père, je sais que cela lui fera plaisir.

—Vous ne pourriez être mieux nulle part, approuva Luc, qui, faisant un signe à son frère, sortit aussitôt avec lui.

Après avoir échangé quelques mots insignifiants avec ma tante et avec M. de Trézulien, je sortis à mon tour en disant que je ne redescendrais que pour le dîner, vers sept heures ou sept heures et demie.

Pour gagner la tour, au deuxième étage de laquelle se trouvait le cabinet de travail de mon père, je devais suivre la longue galerie couverte dont j'ai parlé.

Cette galerie est fermée à son extrémité par une porte donnant sur un petit escalier de pierre qui monte à l'étage supérieur. Je franchis d'un seul élan ces quelques degrés et je me trouvai dans le cabinet, grande pièce octogonale avec de hautes fenêtres à petits carreaux.

En entrant, j'éprouvai une vive surprise. La chambre, au lieu d'être plongée dans l'obscurité, était éclairée par deux bougies posées sur la table.

Qui donc avait prévu que j'allais monter? Sans doute quelques domestique empressé?... Cependant, les volets n'étaient pas fermés. J'eus un instant la pensée de les fermer moi-même. Mais, préoccupée de prendre tout de suite connaissance des papiers que j'avais à la main, je m'assis à la table sans plus me soucier d'autre chose.

Dès que j'eus sorti la lettre de son enveloppe, je m'aperçus que la fin seulement était de la main de mon père et que le reste avait été écrit, sous sa dictée probablement, par son homme de confiance, le lieutenant Philippe Massy, car je crus reconnaître son écriture, entrevue déjà deux ou trois fois.

Mon pauvre père, très malade, sentant sa fin prochaine, m'envoyait son dernier adieu... Il me disait ensuite qu'il avait reçu mes dernières communications et qu'il avait aussitôt fait faire, par télégramme, une enquête en France sur ce que je lui écrivais.

Les résultats de cette enquête, qui lui étaient parvenus le matin même, confirmaient absolument toutes mes assertions et lui avaient même appris d'autres choses encore qui l'avaient rempli de colère et d'horreur.

En conséquence, il avait pris immédiatement des dispositions nouvelles qui annulaient son précédent testament, et par lesquelles je restais seule et unique héritière de tous ses biens, mon cousin Luc n'ayant plus droit à aucun legs.

Et, en effet, comme sanction de cette déclaration, je trouvai sous ce même pli une pièce officielle qui annulait les dispositions prises précédemment en faveur de mon cousin et m'attribuait en conséquence la totalité de la succession.

Lorsque j'eus achevé cette lecture, mes larmes, qui coulaient abondamment depuis un instant, m'inondèrent complètement le visage, et je m'abandonnai à un véritable mouvement de désespoir.

J'étais ainsi depuis quelques minutes, quand un choc léger contre la vitre me fit lever la tête. Je frissonnai, ayant l'intuition que je n'étais pas seu-

le dans la pièce, que quelqu'un m'épiait... Et mon regard se porta vers la fenêtre d'où était venu le bruit.

Que vis-je alors?... Les yeux... les yeux flamboyants, qui me fixaient, plus méchants, plus horribles que jamais.

Aussitôt, perdant la tête, je poussai un grand cri de détresse et me précipitai vers la porte, en oubliant tous mes papiers épars sur la table.

A ce moment, j'entendis un bruit de vitre brisée, un coup de vent violent balaya la pièce, les bougies s'éteignirent, et mes forces me trahirent : je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais couchée sur un canapé, les bougies étaient rallumées, et le docteur de Trézulien était penché sur moi.

— Reprenez vos sens, mademoiselle, murmura-t-il, et dites-moi vite ce qui est arrivé, il n'y a pas une minute à perdre.

Je passai la main sur mon front, comme pour dissiper le brouillard de mes idées et essayer de préciser mes souvenirs.

— Hâtez-vous, poursuivit le docteur. Qu'avez-vous vu?... Pourquoi avez-vous crié?... Je me promenait tout à l'heure en fumant devant le château, quand j'ai eu l'idée de regarder vers le haut de la tour, et j'ai vu... Mais expliquez-moi d'abord ce que vous avez vu, vous...

Je bredouillai :

— J'ai vu... j'ai vu... les yeux flamboyants ; ils me regardaient du haut de cette fenêtre... là...

— Par quel carreau ?

— Le plus élevé, là... Tiens ! Il est brisé...

— C'est ce que je pensais. Ensuite ?

— Eh bien, je fus affolée et je courus vers la porte en criant. Puis la niè-

ce fut balayée par un violent coup de vent qui éteignit les bougies et... et enleva les papiers que j'avais laissés sur la table, puisqu'ils ont disparu...

— Alors, je me suis évanouie... Vous le voyez, ce sont bien les esprits qui me poursuivent... Ah ! j'aime mieux mourir tout de suite, car je sens bien que je finirais par devenir folle...

— Vous êtes une enfant, me répondit le docteur. Je suis convaincu qu'il n'y a rien de surnaturel dans ce qui vient de se passer. Ecoutez-moi, car moi aussi j'ai vu quelque chose...

— Les yeux de feu ?...

— Oui, ils m'ont fixé pendant une seconde et je pense qu'ils appartiennent à un être... qui n'a rien d'un fantôme. J'ai aperçu, en effet, une forme qui se dissimulait au bord du toit et qui se penchait au dehors, juste en face du carreau que vous venez de m'indiquer.

— En vous entendant crier, je me suis hâté de rentrer et de monter. Du reste, à ce moment-là, l'ombre avait disparu derrière le parapet... Voyons, ne vous effrayez pas. Nous finirons bien par éclaircir le mystère.

— Pour l'instant, je vais rester ici. Mais il faudrait faire visiter le toit tout de suite. Savez-vous si l'on peut y accéder facilement ?

— Oui, par une échelle en fer qui part de la galerie couverte.

— Bon. En ce cas, descendez vite et envoyez deux hommes avec vos cousins au besoin, pour fouiller toute cette partie de la maison.

Réconfortée par ces paroles, je courus aussitôt donner l'alarme en bas et, en un clin d'oeil, toute la maison fut en révolution. Mes deux cousins seuls demeurèrent invisibles.

Deux domestiques montèrent sur le toit de la tour, regardèrent de tous

côtés mais ne virent personne. Cependant, ils découvrirent une corde qui était fixée par un bout à la cheminée et dont l'autre bout pendait au-dessus de la corniche.

Cette corde, évidemment, avait été placée là par quelqu'un qui avait l'intention de s'en servir, mais ce quelqu'un demeura introuvable.

Accompagnée de tante Jeanne, qui m'avait rejointe et se tenait avec moi au bout de la galerie, attendant les résultats des recherches, je vins retrouver le docteur qui n'avait pas quitté le cabinet de travail.

—Voilà tout ce qu'on a trouvé sur le toit, dis-je en montrant la corde.

—Ah! fit-il; je pensais bien qu'il avait une corde. Il n'aurait pas osé se pencher aussi loin qu'il le faisait sans être attaché.

—Que signifie tout cela ? balbutia ma tante, toute tremblante.

Sans répondre à la question, M. de Trézulien me demanda :

—Où sont donc vos cousins, mademoiselle ?

—Il a été impossible de les retrouver.

—Je vais les chercher moi-même, déclara ma tante en me jetant un regard soupçonneux ; il faut qu'ils soient prévenus de ce qui se passe ici.

J'esquissai un geste de protestation. Mais la binveillance du docteur me calma.

—Ne vous alarmez pas, mademoiselle, murmura-t-il. Vos tribulations touchent à leur fin, j'en suis convaincu. Mais laissez moi agir seul. Vous allez descendre dîner, puis vous vous coucherez tranquillement.

—Moi, je me contenterai de prendre ici une légère collation, je passerai la nuit dans cette pièce et deux hommes veilleront sur le toit. Parmi

vos domestiques, quels sont ceux qui vous paraissent les plus dévoués ?

Je désignai le jardinier et le maître d'hôtel, qui étaient depuis leur jeunesse au service de la famille.

—Très bien, conclut le docteur, vous les ferez dîner et me les enverrez, pour que je leur donne mes instructions... Là, maintenant, allez vous reposer, vous en avez absolument besoin.

Je m'inclinai un peu à contre-cœur devant ce désir et je descendis vers les communs pour chercher les domestiques que nous voulions investir du rôle de confiance que le docteur jugeait utile à la découverte de la vérité.

Lorsque toutes les mesures eurent été prises, toutes les instructions données, je rejoignis ma tante dans la salle à manger où le dîner fut expédié en dix minutes.

Après quoi, je me retirai dans ma chambre, afin de relater dans mon journal, avant de me coucher, les événements de cette journée agitée.

VII

Kervern, dimanche 29 mars 19..

Malgré toutes les émotions que j'ai éprouvées hier, j'ai admirablement dormi—grâce évidemment à la potion du docteur—et je me suis réveillée, ce matin, assez calme pour pouvoir affronter les regards soupçonneux de tante Jeanne, qui a réellement l'air de me croire folle.

Mais loin d'être folle, je suis, au contraire, parfaitement tranquille, car je suis délivrée maintenant de cette crainte irraisonnée qui s'insinuait perfidement dans mon esprit depuis

quelques jours et qui eût bien pu, en effet, me faire perdre la tête.

Oui, je suis apaisée, rassérénée, car je sais que tous les phénomènes qui m'ont troublée pendant ces derniers temps ont une cause naturelle, qui sera expliquée bientôt... J'ai confiance dans la sagesse et le dévouement de celui qui a pris si généreusement ma défense.

Sous sa protection, je me sens rassurée et forte. Ici, tout le monde s'incline devant lui. Malgré sa douceur et sa modestie, il est tout naturellement "le maître" et chacun reconnaît sa supériorité.

Cependant, la mystérieuse disparition de mes cousins, qui se prolonge d'une façon vraiment inexplicable, commence à donner naissance à diverses suppositions peu flatteuses.

En retrouvant le docteur, ce matin, je lui ai fait part de mes impressions à ce sujet. Mais lui, toujours impassible, refusa de me donner son opinion sur cette question.

Il me recommanda seulement, tandis qu'il allait se reposer, de veiller soigneusement à ce que le cabinet de mon père fût toujours gardé par quelqu'un.

Dans l'après-midi, ce fut moi qui pris la faction dans cette pièce, pendant que M. Trézulien montait sur le toit, afin d'y poursuivre ses investigations.

Au bout d'une demi-heure, je le vis revenir, l'air satisfait. Il tenait dans la main un mince tube de verre.

—Qu'est-ce que c'est que ça? demandai-je, intriguée.

—Ça, dit-il, c'est une pièce à conviction de la plus haute importance, je m'en suis emparé...

—Vous avez bien fait... Mais qu'avez-vous dire?

—Voici, j'ai trouvé ce tube dans la gouttière, juste au-dessus de cette fenêtre; il est fermé aux deux bouts, comme vous le voyez. Et cela vous semble un petit joujou bien innocent. Eh bien, j'ai tout lieu de croire que ce tube renferme des sels de radium dont les radiations ont d'étonnantes propriétés.

—Ah! lesquelles?

—Par exemple, celle de brûler la peau ou celle encore de rendre le verre fluorescent.

—Mais alors, vous allez vous brûler...

—Non, la radioactivité de ces sels n'agit que par contact prolongé.

—Je ne constate pas non plus, objectai-je, que le verre soit lumineux.

Le docteur hocha la tête, ne voulant pas sans doute se lancer dans une discussion scientifique trop ardue pour moi, mais conservant néanmoins, c'était évident, son arrière-pensée ou plutôt sa conviction.

Changeant tout d'un coup la conversation, il demanda:

—Comment votre cousin a-t-il su que votre père avait annulé son testament?

Je fis un geste évasif, ne comprenant même pas la raison de cette question, puis, au bout d'une minute de réflexion, je demandai:

—Pourquoi supposez-vous qu'il a su?

—Hé! répondit-il, il faut bien que ce M. Luc Norgeril ait eu un intérêt à faire disparaître les papiers que vous avez reçus hier. Or, pour savoir qu'il avait un intérêt...

—C'est juste, interrompis-je... Eh bien, je ne sais pas, ou plutôt j'ai un vague soupçon, que je n'ose formuler, de peur de porter un jugement téméraire.

Il y eut un instant de silence. Nous suivions chacun notre pensée, n'osant l'exprimer ni l'un ni l'autre.

—Voyons, repris-je en essayant de me dessaisir, qu'allons-nous faire, maintenant?

—Veiller et attendre... Ces misérables—il prononça le mot en sourdine—sont cachés quelque part; ils reparaitront un jour ou l'autre. Je vais donc remonter sur le toit et deux domestiques garderont cette pièce. Quant à vous, mademoiselle, vous ferez mieux de redescendre auprès de votre tante.

J'obéis, mais à peine étais-je au salon que j'éprouvai le besoin d'en ressortir. La société de ma tante m'était insupportable.

Pour m'occuper, je suis remontée dans ma chambre et j'ai repris mon journal, ce confident de mes pensées... Cela me soulage de lui confier mes angoisses.

Sept heures.

Mes cousins sont toujours invisibles. Je vais chercher M. de Trézulien et tâcher de le faire dîner.

Onze heures du soir.

Tous les mystères sont éclaircis. Cette journée s'est terminée bien tristement pour moi; mes deux cousins, comme l'insinuait le docteur, sont des misérables.

Mais la cruelle déception, le véritable chagrin que j'éprouve de ce côté, sont compensés par l'immense joie que j'éprouve par ailleurs... C'est une surprise très douce... Voilà ma vie transformée... je suis heureuse... Jean de Trézulien m'aime et m'a demandé ma main... Nous nous sommes fiancés dans des circonstances

tragiques... Je veux le relater tout de suite, je ne veux pas remettre à demain le récit de ce fait mémorable... Voici:

Après le dîner, expédié rapidement, le docteur est remonté sur le toit. J'ai éprouvé aussitôt le besoin de le suivre, car j'étais honteuse de le voir déployer tant d'activité, pendant que je restais hésitante et timorée. Et puis, j'avais aussi l'intuition qu'il pouvait courir quelque danger là-haut.

—Que faites-vous là, mademoiselle? dit-il en m'apercevant tout à coup auprès de lui.

—J'ai cru bien faire en venant partager avec vous les risques et l'ennui de cette surveillance, répondis-je, assez émue.

—J'aimerais mieux être seul, balbutia-t-il à demi-voix.

—Je serais heureuse de rester. Ne me contrariez pas.

—Soit! concéda-t-il. Alors, asseyez-vous, comme moi, tout près du parapet, et ne parlez pas. Mes soupçons se confirment: j'ai entendu du bruit.

Nous restâmes là pendant près d'une heure, silencieux, réfléchissant à la bizarrerie de notre situation. J'étais émue, j'avais le cœur gros. Comme je poussais un profond soupir, il me demanda tout bas:

—Vous souffrez, Anne?

C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom. J'en fus surprise et... bouleversée. Je balbutiai:

—Oui, je souffre en pensant que je suis maintenant seule au monde, car ma tante n'est pas un soutien pour moi. Quant à mes cousins, mieux vaut n'en pas parler... Que vais-je faire désormais?

—Vous pourriez voyager.

—Peuh! Où aller seule?... Ce ne serait toujours du reste qu'une diver-

sion momentanée. J'aime ma Bretagne, je ne me transplanterais pas ailleurs sans regret.

Après être resté une minute silencieux, M. de Trézulien parut faire un effort et reprit:

—Il faut vous marier, Anne.

A ces mots, mes larmes, je ne sais pourquoi, se mirent à couler, et au milieu de mes larmes, je bégayai:

—Me marier? Avec qui donc? Personne ne m'aime...

Il protesta vivement:

—Personne ne vous aime!... Oh! comme vous êtes aveugle!... Mais si, quelqu'un vous aime, et très tendrement. Seulement, ce quelqu'un est indigne de vous...

—Indigne de moi!... Pourquoi donc?

—Je n'ai jamais osé... je n'oserai jamais...

—Ciel! C'est vous qui m'aimez?

—De toute mon âme et depuis longtemps.

—Quel bonheur!...

—C'est bien vrai, Anne, vous ne me repoussez pas?... Vous pourriez m'aimer?

Pour toute réponse, je lui tendis la main, qu'il baisa longuement.

—Comment vous témoigner ma reconnaissance? balbutia-t-il enfin. Ah! si j'avais pu prévoir plus tôt que vous consentiriez à réaliser mon rêve, quels tourments je me serais épargnés!

Puis, n'ayant plus rien à nous dire, ou plutôt les mots nous manquant pour traduire notre joie, nous restâmes de nouveau silencieux, la main dans la main, stupéfaits d'avoir si rapidement, si facilement réalisé un rêve que nous caressions—sans le savoir peut-être—chacun de notre côté.

Soudain, un bruit léger venant de la cheminée nous tira de notre rêverie.

M. de Trézulien me fit accroupir et

s'accroupit lui-même. Quelques secondes s'écoulèrent; nous retenions notre respiration...

Enfin, une forme humaine apparut au sommet de la cheminée. Dans cette forme humaine, je reconnus vaguement, je l'avoue, mon cousin Luc Norgeril. Ne se croyant pas épié, ou jugeant inutile de se cacher plus longtemps, il se hissa entièrement hors du trou et sauta lourdement sur le toit.

D'un bond, le docteur fut auprès de lui et, lui posant rudement la main sur l'épaule, le fit tomber à genoux. Puis, lui plaçant sous le nez le canon d'un revolver, il dit:

—Si vous bougez, je tire.

Luc demeura immobile, médusé; puis, au bout d'un instant, un sourd grognement s'échappa de ses lèvres:

—Je souffre atrocement.

—C'est de votre faute, vous n'avez que ce que vous méritez, répliqua M. de Trézulien. Allons, appelez votre frère.

—Laissez-moi me relever, gémit Luc, je n'ai pas l'intention de m'enfuir; je souffre trop pour songer à discuter et à me défendre.

Le docteur relâcha son étreinte, puis répéta:

—Appelez vite votre frère, nous ne pouvons pas nous éterniser ici.

Alain venait d'émerger à son tour du tuyau de la cheminée; il se hâta, tout penaud, de venir rejoindre son frère.

—Bon! reprit M. de Trézulien. Maintenant, nous allons descendre dans le cabinet de M. Kerhallec. Là, vous vous expliquerez.

Mes deux cousins obéirent sans faire la moindre objection et passèrent les premiers.

Le docteur et moi nous fermions la marche.

Lorsque nous entrâmes dans le cabinet de mon père, les deux domestiques qui y veillaient parurent éprouver une véritable stupeur, mais ne firent aucune observation et se retirèrent sans mot dire.

Luc, épuisé par les privations et surtout par la douleur, le dos voûté, tenait ses mains sur ses yeux pour ne pas voir la lumière, qui lui faisait mal. Et Alain avait l'air piteux d'un chien battu.

Je pris, la première, la parole, et m'adressant à mes cousins sans colère, je leur dis:

— Si vous voulez m'avouer franchement la vérité, nous raconter sans réticence aucune les manœuvres auxquelles vous vous êtes livrés pour me mystifier, m'épouvanter, m'affoler, je vous promets de vous pardonner et de ne garder aucune arrière-pensée de ce regrettable incident.

Alain hocha la tête, perplexe, timoré, et resta muet. Mais Luc, après s'être recueilli une minute, répondit:

— Je ne cacherai rien... Voici l'explication de... toutes les vilénies que j'ai commises envers toi. Depuis longtemps, tu ne l'ignores pas, j'avais de grands embarras d'argent: pertes au jeu, aux courses, à la Bourse, etc... Mon oncle ignorait cette situation lamentable, et j'avais le plus grand intérêt à la lui cacher, car je savais qu'il avait fait un testament par lequel il me léguait cent mille francs à prélever sur son immense fortune, et qu'il annulerait très probablement ce legs le jour où il connaîtrait mes gaspillages.

"Du reste, ce legs ne m'avait été fait, tu le sais, Anne, que parce que ton père était convaincu que je t'épouserais et désirait ardemment cette union.

— C'est exact, balbutiai-je.

— Mais tu ne partageais pas sur ce point les idées de ton père. A plusieurs reprises, je t'ai prié de m'accorder ta main, j'ai été repoussé. Cet échec m'a profondément humilié et affligé... je crois inutile d'indiquer pourquoi...

"Ma première pensée fut de m'éloigner pour tâcher d'oublier; je n'en eus pas le courage, j'espérais toujours... Et puis, la crise financière devenait de jour en jour plus aiguë. A défaut du mariage qui eût rétabli mes affaires, il me fallait recourir à un autre moyen pour trouver de l'argent.

"Sur ces entrefaites, tu reçus le télégramme qui annonçait la mort de mon oncle.

"C'était le salut, le legs de cent mille francs étant suffisant pour parer aux difficultés les plus pressantes.

"Mais, quelques heures après la réception du premier télégramme, j'en reçus un autre, adressé à moi personnellement.

— Je m'en souviens fort bien.

— Ce télégramme provenait également du Tonkin et m'était adressé par Philippe Massy, l'homme de confiance de mon oncle, qui avait écrit, sous la dictée de celui-ci, ses dernières volontés et la lettre ou du moins une partie de la lettre que tu as reçue hier.

"Ce Philippe Massy, un de mes amis intimes, nous était et nous est encore je pense, entièrement dévoué. Par le télégramme qu'il m'adressa, il me faisait savoir que mon oncle avait révoqué son testament et laissait sans aucune restriction son énorme fortune à sa fille.

"Mais les papiers établissant ces dispositions nouvelles ne pouvaient pas arriver en France avant quelques semaines. Il s'agissait de prendre auparavant les mesures nécessaires pour

en détruire les conséquences... funestes pour moi. Tu comprends?

— J'ai peur de comprendre. Continue.

— Voici donc le plan que mon frère et moi nous arrêâmes après nous être longuement concertés. Partant de ce fait incontestable que ma cousine Anne a toujours été d'une extrême nervosité...

Je ne pus m'empêcher d'interrompre:

— Pardon! C'est une erreur absolue: personne n'est plus calme, plus raisonnable, mieux équilibrée que moi.

— Je crois que sur ce point tu te fais des illusions, repartit mon cousin. Du reste, on est assez mauvais juge dans son propre cas. Enfin, à tort ou à raison, nous pensions, Alain et moi, que tu avais de grandes propensions à... perdre la tête, et que nous devions en profiter pour arriver à nos fins.

"Nous nous sommes donc efforcés, tout en te harcelant de perpétuelles tracasseries, de te causer des terreurs telles que tu fusses amenée à te croire folle, ou que tu pusses tout au moins passer pour telle.

"Nous avons eu recours pour atteindre ce but à des procédés que j'appellerai scientifiques et qui nous semblaient devoir être d'autant plus efficaces qu'il était impossible d'en percer le mystère.

"Nous nous sommes servis de sels de radium, qui...

— Nous le savions, interrompit M. de Trézulien, voici un des tubes dont vous avez fait usage.

— Tu avais compté, ajoutai-je, sans la perspicacité du docteur qui, dès son arrivée ici, a flairé la supercherie et a travaillé sans relâche à la mettre à nu.

— C'est vrai, balbutia Luc penaud. Tu reconnaîtras néanmoins que les résultats obtenus ont presque répondu à notre attente. Il est évident que, ces jours derniers, tu avais à peu près perdu la tête et, si tu n'avais eu l'idée d'appeler à ton secours M. de Trézulien, il est plus que probable que ta raison aurait définitivement sombré...

— C'est possible. Mais grâce à Dieu, je me suis ressaisie à temps.

— Tu l'emportes, je l'avoue. Nous n'avons pas eu de chance. L'affaire aurait pu tourner tout autrement.

— Voyons, repris-je, tu m'as promis une confession complète, achève ton récit. Me rendre folle ne te procurerait pas une grande satisfaction?

— Non, ce n'était qu'un moyen pour parvenir au résultat final, qui était de palper le legs de cent mille francs, ou mieux encore, la succession entière.

— Pour cela, ma mort était nécessaire.

— Cette éventualité n'avait pas encore été examinée, avoua cyniquement mon cousin. Pour commencer, le legs me suffisait.

Fallait-il encore pouvoir mettre la main dessus.

— Je crois que la difficulté n'était pas très grande. Il s'agissait uniquement de faire disparaître les papiers que devait t'apporter le courrier de Hanoï, et dont l'envoi et la teneur nous avaient été signalés par notre ami Philippe Massy.

— Voilà un monsieur qui sait reconnaître les bienfaits dont mon père l'avait comblé! fis-je observer.

— Je ne cherche pas à l'excuser, grogna Luc, gêné, je constate le fait. Mais je crois connaître les motifs de son attitude. Philippe Massy avait, lui aussi, de grands besoins d'argent; il

comptait que je rémunérerais largement sa... collaboration.

— «Donc, prévenus du jour où les lettres de mon oncle arriveraient, nous avons pris toutes nos mesures pour nous emparer des papiers qui détruisaient mes espérances. Nous avons réussi, d'ailleurs, puisque ces papiers tu ne les as plus.

— Pardon, interrompit M. de Trézulien, les voici.

Mon cousin ne put dissimuler un geste de stupéfaction.

— Comment ces papiers peuvent-ils se trouver entre vos mains ? bredouilla-t-il d'un air hébété.

— Expliquez-nous plutôt comment et pourquoi ils étaient entre les vôtres ! répliqua le docteur avec le plus grand calme.

Luc, penaud et furieux, grogna :

— Pourquoi narguer ?... Vous savez bien que je les ai pris avant-hier soir, là, sur cette table, où Anne affolée, terrorisée, quoi qu'elle en dise, par la dernière apparition des yeux flamboyants, les avait laissés en s'enfuyant.

— Eh bien, moi, poursuivit le docteur, je les ai tout simplement repris dans la cachette où vous les aviez déposés, c'est-à-dire dans ce trou, sous le manteau de la cheminée.

— Comment avez-vous pu deviner ?

— Enfantin ! J'ai cherché et j'ai trouvé, tout simplement.

— Crois-tu donc, objectai-je, que la disparition de ces papiers t'aurait permis d'obtenir les résultats que tu vises ?

— Mais oui, il me semble... La révocation du testament n'existant plus, c'était le testament qui demeurerait valable et exécutoire immédiatement.

— Et tu t'imagines que je n'aurais pas protesté ? Non pas pour t'empê-

cher de toucher cent mille francs, mais pour que la volonté de mon père fût respectée !

— Qui donc aurait pris garde à tes protestations ? Qui donc aurait cru une folle ? Ce n'est toujours pas tante Jeanne qui t'aurait soutenue...

— Ça, je le crois, et je m'en afflige. Tante Jeanne me traite avec une sourde hostilité, qui m'est pénible, et réserve pour toi toute sa confiance. Finira-t-elle par s'apercevoir qu'elle l'avait assez mal placée, sa confiance ?

Luc, piteux, n'insista pas. Et ce fut moi qui conclus :

— Voyons, assez discuté. J'ai promis de pardonner, si tu avouais. C'est fait. Je n'ai qu'une parole. Passons donc l'éponge sur ces déplorables incidents. Je pousserai même plus loin l'indulgence, si tu le désires. Pour ne pas te mortifier, je laisserai notre tante dans l'ignorance de tout ce qui vient de se passer.

— Je t'en serai profondément reconnaissant, murmura mon cousin d'un ton qui parut sincère.

— Mais c'est à la condition que tu ne chercheras pas d'abord à dresser ma tante contre moi et, ensuite, que tu disparaîtras aussi tôt que possible.

— Je m'y engage.

— Parfait. Maintenant, puisque tu souffres, nous allons te soigner.

— Oui, intervint le docteur, il est temps d'y songer sérieusement ; les sels de radium sont extrêmement corrosifs ; je vais vous examiner, et quoique vos yeux me paraissent très enflammés, si vous voulez suivre scrupuleusement le traitement que je vous indiquerai, vous vous en tirerez, je pense, sans grand dommage.

— Et je pourrai dire que j'ai de la chance, conclut Luc en baissant le nez.

Kervern, Lundi 30 mars 19..

Jeudi soir, 2 avril.

Le docteur de Trézulien est retourné chez lui ce matin. Luc est enfermé dans une chambre noire, avec défense d'en sortir sous peine de complications graves, et Alain lui tient compagnie. Cela m'évite de les voir.

Je ne peux pourtant pas prier Luc de retourner chez lui avant sa guérison complète, mais sa présence m'est pénible, je l'avoue... J'ai pardonné... il m'est difficile d'oublier tout de suite...

Nous avons à peine eu le temps, mon fiancé et moi, d'aborder les questions d'avenir. Jean a tenu à repartir immédiatement, ne voulant pas rester sous le même toit que mes cousins après la scène douloureuse d'hier soir : il préfère que les choses s'arrangent en dehors de lui.

Mais il reviendra jeudi, et, ce jour-là, nous nous fiancerons officiellement.

J'ai eu une longue explication avec ma tante. Elle n'a pas très bien compris pourquoi ses neveux sont restés invisibles pendant deux jours, mais, comme elle a senti tout de même que cette histoire n'était probablement pas à leur honneur, elle n'a pas insisté pour connaître le fond de l'affaire.

Par contre, elle a paru très heureuse en apprenant que je m'étais fiancée à M. de Trézulien. Brave tante ! elle m'aime peut-être plus qu'elle n'en a l'air, plus que je ne le crois. Seulement, mon caractère indépendant la déroute et l'inquiète un peu.

Elle sera certainement plus tranquille quand je serai mariée.

Grande journée... Journée de bonheur... Mon amie Yvonne Le Gonidec est arrivée à 3 heures et je lui ai raconté aussitôt les événements de la semaine dernière. Elle est ravie de me voir délivrée de mes angoisses et encore plus ravie de me voir fiancée au docteur de Trézulien, pour qui elle a une très grande estime.

De plus, ce mariage ne me fera pas quitter Kervern et nous ne serons pas séparées, comme elle le craignait.

A 5 heures, mon fiancé est arrivé à son tour ; il a demandé officiellement ma main à ma tante, qui l'a assuré avec émotion de toute sa sympathie, puis il a passé à mon doigt un mince anneau d'or orné d'un beau diamant.

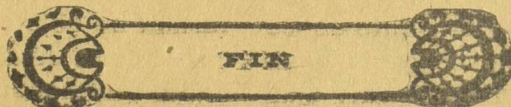
— C'est, m'a-t-il dit d'une voix émue, la bague de ma mère.

Nous nous marierons dans six semaines. Nous ferons ensuite un long voyage en Italie. Quel rêve !

Je veux rendre le bien pour le mal. J'ai promis à mes cousins de leur donner à chacun vingt mille francs pour les aider à se faire une situation.

J'espère qu'ils se repentent d'avoir joué à mon égard un si vilain rôle et qu'ils comprennent maintenant qu'à vouloir imiter les yeux du diable, on ne gagne rien...

Ecarts de jeunesse!... et besoins d'argent!... Soyons indulgents... Oui, je suis sûre aujourd'hui que Luc et Alain Norgeril regrettent profondément leur conduite et ont pris pour l'avenir de sages résolutions.



LE DERNIER AMOUR DE LANDRU

Henri Landru, la Barbe-Bleue moderne, s'éprend dans sa prison de Mme Bessarabo, cette brillante poétesse accusée du meurtre de son mari

Voilà le désormais célèbre Landru de nouveau amoureux. Après avoir gagné le coeur de douze femmes et les avoir brûlées ou noyées, prétend la justice française, il rêve maintenant d'unir sa triste destinée à celle non moins intéressante de Mme Bessarabo, cet écrivain de talent qui aurait tué son mari d'une balle de revolver pour expédier ensuite son cadavre à Nancy, dans une malle.

Ces deux prévenus sont convaincus que leur innocence sera enfin reconnue et que rendus à la liberté ils pourront se marier et reprendre une vie nouvelle.

L'histoire de ces deux prétendus criminels a déjà été racontée de toutes les façons dans les journaux et les revues du monde entier. Mais les détails de cet article sont d'un intérêt tout nouveau pour nos lecteurs.

Landru est un ingénieur civil et un inventeur remarquable, d'une culture et d'une intelligence peu ordinaires. Il a si bien su dissimuler ses victimes et toutes pièces à conviction qui eussent pu établir sa culpabilité que les autorités judiciaires désespèrent de former contre lui une preuve suffisante pour le condamner.

En attendant que la lumière pénètre dans l'obscurité persistante de ce procès, Henri Landru vit depuis deux ans aux frais du gouvernement. Que les choses aillent de ce train pendant

quelques années encore et ce cynique farceur deviendra l'un des plus dispendieux pensionnaires de l'Etat.

Landru, à ce qu'il semble, n'eut dans la vie qu'une ambition: occire le plus de femmes possible. S'il n'est pas parvenu à les égorger toutes, c'est qu'on ne lui en a pas donné le temps. Son acte d'accusation porte qu'il en aurait tué douze. Douze chefs... d'accusation, qu'il aurait tranchés!

Comment put-il charmer tant de femmes et les convaincre de le suivre dans sa fameuse villa Gambais, située à trente milles de Paris, où après les avoir poignardées il les jetait dans une fournaise ardente? En se servant de son prestige physique et de son éloquence.

Quoique laid, Landru, paraît-il, a des yeux d'hypnotiseur qui fascinent les malheureuses qui tombent sous leur regard et une facilité de parole extraordinaire.

Quand il découvrait une victime, il s'imposait avec une telle sûreté, lui proposait le mariage avec une sincérité si grande, tout cela en attisant le feu de ses prunelles, qu'il subjuguait aisément son esprit.

Et toutes celles qui tombèrent dans le panneau lui apportèrent une dot variant de \$3,000 à \$20,000.

Les noms de dix de ses victimes sur douze sont connus. Il les épousa toutes sous de fausses représentations, en

se servant chaque fois d'un nom différent. Ce sont, par ordre chronologique: madame Cruchet, veuve à l'aise; madame Guillin, portée disparue en 1915; madame Léon, âgée de près de soixante ans; madame Buisson qui prit la direction de la villa Gambais en 1917 et disparut la même année; Mme Colombi, Andrée Babelay, une jeune roumaine; Louise Jaume; Mme A.

édifié sur les pouvoirs occultes et la force magique de Landru:

"Je suis convaincue, a-t-elle déclaré au tribunal, que cet homme a l'empire d'un démon. Je le rencontrai dans le métropolitain (chemin de fer souterrain) et, heureusement pour moi, notre entrevue fut de courte durée. Mais toute brève qu'elle eut été, elle faillit m'être néfaste.



Pascal, dite "La Belle Arlésienne" qui aurait été assassinée en 1918; Mme Marchadier dont on a retrouvé les cadavres des trois chiens favoris dans les fouilles entreprises à la villa et enfin Mlle Segret, 1919, année de la mise à l'écrasement du sinistre Landru.

La déposition faite par une jeune fille qui connut le supposé assassin la veille du jour de son arrestation nous

Il était assis vis-à-vis moi dans le compartiment. Je le voyais pour la première fois, mais son visage m'attirait mystérieusement. Je ne pouvais m'empêcher de le regarder.

Il me fit alors un compliment banal et me jeta un regard qui m'inspira tout de suite la plus dangereuse confiance.

Puis, dans un flot de paroles ensorcelées, il me fixa un rendez-vous sous le nom de Paul Guillet, manufacturier à Paris. Quand j'eus repris mes esprits et réalisé mon imprudence, je lui écrivis de ne pas m'attendre. Ma lettre tomba entre les mains de la police. Il fut arrêté une demi-heure après et je le reconnus dans la photographie de lui que reproduisirent les journaux."

Landru est père de plusieurs enfants qu'il eut de sa première femme. Il était, quand la police l'appréhenda, propriétaire d'un garage rue de Clichy, à Paris, que son fils aîné dirigeait. Ce garçon, dans son témoignage, déposa que son père s'était toujours montré très digne, sévère, mais juste.

Le domicile légal de Landru se trouvait dans la capitale, la villa Gambais ne lui servant que comme d'un piège pour attraper ses victimes.

On trouva dans sa maison de Paris plusieurs photographies et toute une collection de lettres féminines.

A Gambais où son château fut fouillé de la cave au grenier par les autorités, des taches de sang furent relevées sur les parquets et des cartouches vides dans diverses pièces. Comme armes, il n'y avait qu'un vieux fusil de chasse.

Les habitants du bourg de Gambais certifièrent avoir vu en plein été la cheminée de la villa de Landru fumer comme un engin et la police détient comme pièce à conviction secondaire une lettre de Mme Jaume, écrite à une de ses amies pendant sa fausse lune de miel, disant que Landru, tous les jours amassaient des feuilles vertes et du bois de chauffage autour de sa fournaise.

En résumé, la cause de Barbe-Bleue offre maintes difficultés légales. Il est sous le coup d'une grave accusation de meurtre, mais aucune preuve évidente, concernant la mort d'une quelconque de ses prétendues victimes, ne peut-être amenée. Leur sort est hypothétique, et sur ce sujet, le tribunal n'a encore pris aucune décision. Personne ne sait exactement si ces personnes disparues vivent encore ou sont mortes. Des statistiques démontrent, (et la chose est de nature à servir la cause de Landru) que depuis 1915, 8,000 femmes ont été portées disparues dans Paris seulement.

Ainsi, tant que la justice ne sera pas munie d'une preuve matérielle attestant l'évidence d'un des meurtres imputés à Landru, celui-ci ne pourra légalement être condamné à la guillotine. Les présomptions et les preuves de circonstances sont fortes mais insuffisamment concluantes.

Voilà pour Landru! Passons maintenant à sa dernière flamme... de fournaise, Mme Bessarabo, connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de "Héra Mirtel", accusée du meurtre de son mari.

Le crime aurait été commis le 2 août de l'année dernière: Mme Bessarabo confessa en être l'auteur, puis se rétracta, et s'obstine depuis ce temps à déclarer que ses aveux étaient mensongers et que toute cette histoire lui est parfaitement inconnue.

Ce n'est pas chose facile que de prouver sa culpabilité. Comme dans le cas de Landru, les preuves accablantes manquent totalement. L'inculpée aurait abattu son mari d'un coup de revolver, puis jeté son cadavre dans une malle et expédié cette malle à destination de Nanay.

En dehors de sa confession, dont elle nie d'ailleurs maintenant la véracité, la police n'a contre Mme Bessarabo et sa fille Mlle Jacques, aucune preuve tangible de culpabilité.

Les procédures traînent en longueur, les interrogatoires succèdent aux contre-interrogatoires sans résultat.

Héra Mirtel est l'auteur de plusieurs recueils poétiques et de nombreux romans dont "Le Féminisme dans l'Antiquité" et "Leur Proie".

Cette femme écrivain fantasque et impressionnable était versée dans les sciences spirites, dans la nécromanie ou communication avec les morts et dans le diabolisme. On est porté à croire qu'elle put perpétrer son crime sous l'influence de mauvais esprits, ce qui amoindrirait en quelque sorte sa responsabilité légale.

Le roman ébauché entre Landru et cette dernière n'est qu'à ses premières pages.

Un jour que Mme Bessarabo se rendait sous escorte au cabinet du juge Bonin pour y subir son centième interrogatoire, peut-être, elle se trouva face à face avec Landru. L'avocat de la poursuite les présenta l'un à l'autre et Landru saluant bas, dans le goût du grand siècle, dit d'une voix très douce :

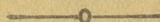
"Madame, j'ai l'honneur de vous connaître!"

Quand celle-ci reprit le chemin de la prison Saint-Lazare elle semblait sous le coup d'une très vive émotion et dit aux religieuses qui l'entouraient :

"Quel gentilhomme! Si le sort m'avait fait posséder un tel mari, combien ma vie eut été différente!"

Mme Bessarabo est à écrire un poème sur Barbe-Bleue qu'elle se propose de publier à sa sortie de prison.

Un regard a suffi à ces deux êtres pour se reconnaître, se comprendre et s'admirer. Et c'est là le dernier amour de Landru.



LA CREATION DE LA FEMME

D'après une vieille légende poétique, quand Jéhovah, dans le commencement des temps, voulut créer la femme, il s'aperçut que ses meilleurs matériaux ayant servi à façonner l'homme, il ne lui restait rien de solide sous la main pour fabriquer sa créature.

Il prit alors la rotondité de la lune, les courbes des reptiles, l'enlacement des vrilles, le tremblement du gazon sous la brise, la faiblesse des roseaux, la fraîcheur des roses, la légèreté des feuilles, l'effilement de la trompe d'éléphant, le regard brillant de la fauve, la gaieté des rayons de soleil, les pleurs des nuages, l'inconstance des vents, la timidité du lièvre, la vanité du paon, le velours de la falo du perroquet, la dureté du diamant, la cruauté du tigre, la froideur de la neige, la chaleur de la flamme, la jalousie du geai, le roucoulement de la colombe, l'hypocrisie de la grue et la fidélité du canard. Mêlant toutes ces choses immatérielles, il fit la femme qu'il confia à l'homme.

Au bout d'une semaine d'existence commune, Adam dit au Créateur :

"Seigneur, cette personne que vous m'avez donnée pour compagne rend ma vie misérable. Elle ne cesse de parler à tort et à travers et me taquine continuellement, ne me laissant pas une minute de répit. Elle demande à

chaque minute que je l'admire, prend tout mon temps, pleure pour rien et est toujours fatiguée. Ainsi, je vous demande de la reprendre puisque je ne peux plus vivre avec elle".

— Très bien, dit Jéhovah! et il reprit la créature.

Au bout d'une autre semaine, l'homme invoqua de nouveau Dieu le Père:

"Seigneur, dit-il, ma vie est bien solitaire, bien ennuyeuse, depuis le jour où je vous ai rendu cette créature. Je me souviens comment elle me réjouissait de ses danses et de ses chants et me regardait du coin de l'oeil et jouait avec moi et m'enlaçait. Son rire résonnait comme une belle musique; elle était agréable à voir et douce à embrasser. Je vous en prie, Seigneur, rendez-la-moi!"

Et Jéhovah répondit: "Très bien", et la lui remit. Mais trois jours ne s'étaient pas encore passés que l'homme implora de nouveau son Créateur:

"Seigneur, je ne sais pourquoi, mais j'en suis venu à la conclusion qu'elle me cause plus d'embarras que de plaisir. Ainsi, je vous demande une seconde fois de la reprendre."

Jéhovah, cependant, lui dit: "Débrouillez-vous comme vous pourrez. Adam, vous l'avez voulue, gardez-la!"

Et l'homme de dire:

"Mais je ne peux pas vivre avec elle!"

Et Jéhovah de répliquer:

"Vous ne pourriez pas non plus vivre sans elle". Et le Créateur lui tourna le dos.

"Hélas, dit alors l'homme, que vais-je faire, puisque je ne peux vivre avec ni sans elle?"

LE PEU DE LONGEVITE DES DOCTEURS

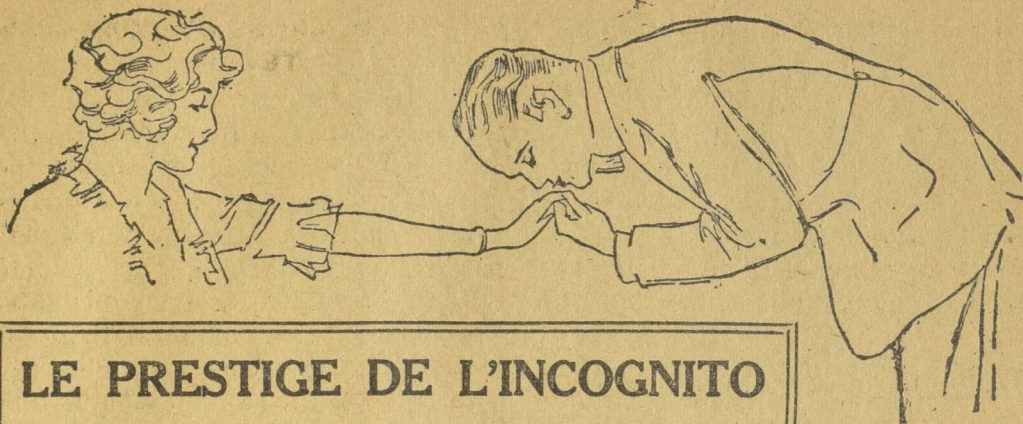
Les maladies qui font le plus de ravage dans le corps médical de certains pays sont la goutte et le diabète. Les affections nerveuses, celles du système de la circulation et celles du foie entraînent aussi une grande mortalité.

En raison de ses habitudes hygiéniques, le docteur en médecine n'est pas sujet aux accidents et bien qu'il soit fréquemment en contact avec des malades contagieux, les mesures prophylactiques qu'il emploie le préservent. De ce côté le niveau de la mortalité est très peu élevé. Le peu d'efforts musculaires qu'il accomplit le sauve de l'artériosclérose, mais en revanche beaucoup de docteurs en Europe se suicident et beaucoup meurent par l'action des stupéfiants.

La cause du peu de longévité des docteurs est évidemment la dépense nerveuse excessive, l'insuffisance de repos et une nutrition défectueuse, toutes choses inévitables dans cette carrière mouvementée où le sommeil est fréquemment interrompu, les heures de travail irrégulières, le sentiment d'une lourde responsabilité tiennent une place considérable. Le médecin viole continuellement cette loi physiologique qu'observent tous les autres êtres et qui prévoit de courtes périodes d'exercice modéré compensées par de plus longues périodes de repos. Ce n'est pas un trop grand travail qui s'oppose au repos, c'est un travail intermittent.

— 0 —

Le sourire est la formule du bonheur modeste, de la beauté naïve, de la bienveillance cordiale; le rire est l'expression de la franche gaîté; le ricanement signale la méchanceté, sinon la haine..., tous les mauvais sentiments enfin; c'est la grimace et le mensonge du rire!



LE PRESTIGE DE L'INCOGNITO

A beau mentir qui vient de loin. — Les dangers auxquels sont exposées les femmes romanesques. — Le mariage d'une riche actrice et d'un faux marquis.

Un physique séduisant, un nom prolongé d'une particule, des titres mirobolants, des manières agréables et distinguées, des discours bien tournés dans lesquelles reviennent fréquemment des chiffres, des noms de hauts personnages, des flatteries, c'est tout ce qu'il faut pour faire succomber la plus prosaïque des femmes. Que tout cet étalage soit authentique ou faux, voilà ce qu'il est bon de savoir, mais voilà précisément ce dont ne se préoccupent guère les femmes. Elles se font prendre aux pièges des rastaquouères et des beaux étrangers depuis des siècles et la leçon des victimes ne semble pas servir à celles qui ne l'ont pas encore été mais pourraient l'être ou le sont.

Un européen débarque en Amérique. S'il est bien fait, fort, audacieux, sans gêne, il peut se forger un titre, une parenté, se couvrir la poitrine de médailles en fer-blanc, étaler un luxe à crédit, sa comédie réussira presque

toujours auprès des belles étourdies. Ces chevaliers d'industrie, qui sont des escrocs ou des propres à rien dans leur pays, contractent ici de splendides mariages, puis dépouillent leurs épouses et les abandonnent.

Souvent aussi, le même tour se joue entre compatriotes. La chose demande plus d'adresse de la part de son auteur. C'est pourtant ce qui est arrivé pendant la guerre à une actrice canadienne de renom qui fait du théâtre aux Etats-Unis et a interprété au cinéma des rôles d'étoile.

C'était en 1917. Cette actrice, à qui nous donnerons le nom de Ilda Finch, avait été invitée dans l'atelier d'un peintre à une réception qu'il donnait en l'honneur d'un marquis belge, attaché au corps diplomatique de son pays, de passage au Canada. Elle lui fut présentée. Il était beau comme Apollon. Ce fut le coup de foudre. Quinze jours après ils étaient mariés et un mois plus tard le marquis

avait déserté le foyer conjugal emportant le bonheur et une bonne portion de l'argent de cette malheureuse. Ce marquis n'était qu'un déserteur de l'armée. Les châteaux étaient imaginaires. Ce sinistre farceur n'avait même pas de domicile connu.

Mais laissons Ilda Finch nous raconter sa lamentable histoire: "Le marquis Jean Van Dongen s'approchait tellement du type idéal qu'on se fait d'un homme qu'il gagna tout de suite mon coeur et troubla ma raison. Je ne lui demandai pas avant de l'aimer s'il était père de famille, si le nom qu'il me donnait était bien le sien, s'il était seigneur ou roturier. D'ailleurs, à cette époque, il y avait dans tout le pays des milliers d'étrangers en missions secrètes qu'il était défendu d'interroger. "Taisez-vous, des oreilles ennemies vous écoutent" lisait-on partout. Je mis donc toute ma foi en lui.

Il avait d'ailleurs des manières irrésistibles. Il me poursuivait des yeux et de la voix. J'étais flattée de l'admiration qu'il me portait, de la cour serrée qu'il me faisait, parce que tout le monde m'enviait. Il me plaisait de m'entendre demander: "Quel était ce merveilleux homme avec qui vous diniez, hier soir?" — "Quel est le divin danseur qui vous accompagnait l'autre jour?"

Le lendemain du jour où nous fîmes connaissance, il me téléphona, me priant de le recevoir. Je lui répondis que je sortais rendre visite à grand-mère qui était à l'hôpital. "Puisque je n'aurai pas l'honneur de vous escorter là, laissez-moi le plaisir de vous ramener?" Je consentis et en sortant de l'hôpital, je vis à l'entrée une magnifique automobile et mon chevalier s'avançant vers moi, chapeau bas,

beau et brillant comme un héros de théâtre. Jamais de ma vie je n'avais vu un pareil homme. C'était à tourner toutes les têtes. Je fus étourdie. Chaque jour, je recevais des fleurs, du chocolat; chaque jour, j'étais invitée à dîner dans les plus chic hôtels et à paraître au théâtre.

Cinq semaines exactement après l'avoir connu, nous étions mariés. Là, changement de décors.

Il ne voulut pas d'une lune de miel tranquille, passée dans un endroit charmant et solitaire. Au retour de notre voyage de noces, il insista pour que nous habitions chez la grand-mère. Il voulait des gens autour de lui, de l'admiration.

Toujours l'acteur!

Nous voulions, grand-mère, grand-père et moi former avec mon mari une société, agréable à quatre. Mais le marquis ne voulut pas de cette tranquillité. Il était constamment à organiser des dîners et des danses. Il donna même des parties à la campagne, amenant la famille et vingt invités. Jusque-là, je ne savais que dire. Mais, quand son argent épuisé, il se mit à grignoter le mien, mes parents s'objectèrent et je protestai mollement.

Avec des sourires et des salutations profondes, d'habiles flatteries, de bons mots, il savait désarmer tout le monde.

Quand il entra, baisait la main de grand-mère et la mienne, il avait l'air d'un Brummel ou d'un comte de Fouquières, c'était un arbitre de l'élégance. Nous n'avions pourtant jamais eu une querelle. Il se montra attentif et amoureux jusqu'à la fin. Mais quand j'appris qu'il s'était enrôlé dans l'armée canadienne, je me rendis compte qu'il m'avait tout simplement abandonnée en gentleman...

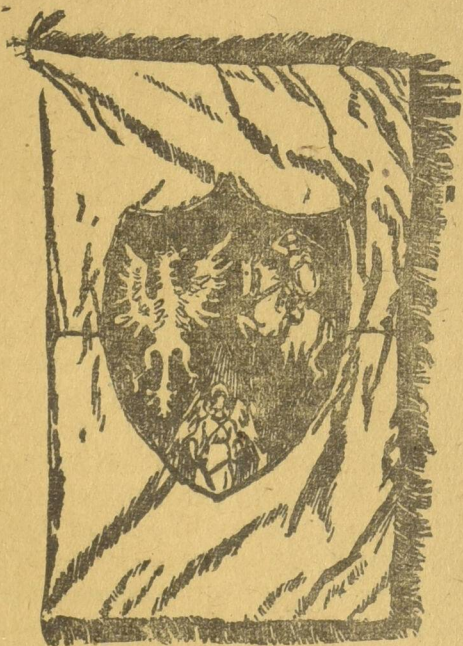
Je m'aperçus aussi à ce moment que son nom, son titre, ses richesses, son amour, tout n'avait été qu'un leurre, qu'un conte de fées, qu'un "beau rêve". J'avais été victime d'un aventurier.

J'obtins le divorce. Je restai cependant aux yeux des gens, affublée pour quelque temps encore d'un titre grotesque et je devins la risée de ceux qui m'enviaient quand ils croyaient le marquis authentique. Ce fut la revanche des femmes évincées, et des hommes jaloux de se moquer de ma misère."

— o —

LE DRAPEAU DU MARECHAL

Le maréchal polonais Pilsudski a quitté Paris, emportant de son rapide séjour une inoubliable impression. Na-



turellement, l'illustre soldat fut fêté par ses compatriotes de la colonie polonaise de Paris, qui lui présentèrent, lors de la réception organisée en son

honneur, une adresse de bienvenue revêtue de nombreuses signatures.

Détail touchant: cette adresse fut enveloppée dans un drapeau brodé aux armes de Pologne, de Lithuanie et de Ruthénie: Aigle Blanc, la Poursuite et saint Michel. Le précieux emblème, dont nous donnons l'image, a une histoire. Il fut sauvé, pendant l'insurrection de 1863, par l'unique survivant d'une division massacrée, un soldat polonais, qui, le serrant sur son cœur, se jeta dans les flots de la Vistule et parvint à la traverser, en dépit des efforts de l'ennemi.

Cette relique nationale, dont l'étoffe fanée porte de nombreuses traces de balles, fut conservée depuis dans la famille de l'éminente émigrée Polonaise et écrivain, Mme Marya Cheliga, qui l'offrit dans les conditions relatives plus haut au maréchal Pilsudski, lequel, fils lui-même d'un combattant de l'époque héroïque, a reçu ce don avec une visible émotion

— o —

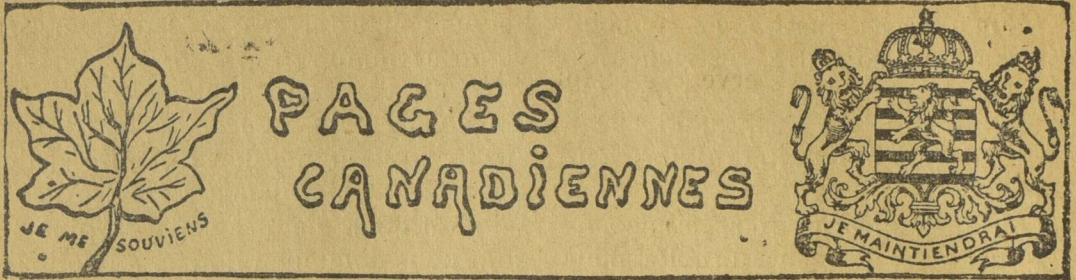
LE RECORD DU VEUVAGE

Le veuvage de la Comtesse de Desmond, qui vient de mourir, avait duré soixante-douze ans.

Ce n'est cependant pas un record, puisque l'histoire rapporte qu'Agnes Skinner, décédée en 1499, à l'âge de 119 ans, avait survécu à son époux, quatre-vingt-douze ans.

Un cas plus récent et par le fait plus authentique est celui du veuvage de Jean Comtesse de Roxbourg, qui mourut en 1753, à l'âge de quatre-vingt-seize.

Elle avait été veuve durant soixante-et-onze années, son mari ayant perdu la vie dans le désastre du "Gloucester" en 1862.



LA DESTRUCTION DES MISSIONS HURONNES

En 1648, les missions se développaient rapidement et occupaient déjà une quarantaine de missionnaires. La plus importante était celle de la nation huronne, comprenant les bourgades de Saint-Joseph, de Saint-Louis, de Saint-Ignace, de Sainte-Marie et de Saint-Jean, resserrées dans la petite péninsule située entre le lac Simcoe, la rivière Severn et la baie Georgienne. Les pères jésuites, les Français attachés à leur service, résidaient à la bourgade Ste-Marie, agréablement assise sur la rive droite de la petite rivière Wye.

Les iroquois résolurent d'exterminer la nation huronne à cause de son alliance avec les français. La bourgade de St-Joseph desservie par le père Daniel fut attaquée la première (4 juillet 1648) ; voici de quelle manière :

L'été de 1648, les Iroquois ennemis des Hurons, leur enlevèrent deux bourgs frontiers, dont la plupart des hommes de défense étaient sortis, quelques-uns pour la chasse, quelques autres pour des desseins de guerre qui ne purent leur réussir. Ces deux places frontières faisaient la Mission de S.-Joseph, dont le bourg principal comptait 400 familles, où la foi se soutenait depuis longtemps avec éclat, et où les chrétiens allaient croissant en nombre et plus encore en sainteté,

par les travaux infatigables du père Antoine Daniel, un des premiers missionnaires de ces contrées.

A peine le père achevait-il la messe, et les chrétiens, qui selon leur coutume avaient rempli l'Eglise après le lever du soleil, y continuaient encore leurs dévotions, qu'on crie aux armes et à repousser l'ennemi, lequel étant venu à l'improviste, avait fait ses approches de nuit.

Les uns courent au combat, les autres à la fuite, ce n'est qu'effroi et que terreur partout. Le père se jetant des premiers où il voit le péril le plus grand, encourage les siens à une généreuse défense ; il exhorte à recevoir le baptême les infidèles qu'il a déjà instruits, et il a le bonheur d'en voir beaucoup se rendre à son invitation. Tel en est le nombre qu'il est obligé de les baptiser au moyen de son mouchoir trempé dans l'eau.

Le temps presse, car l'ennemi continue de se ruer avec fureur contre les retranchements de la place ; il les a bientôt renversés et se répand en un instant dans la bourgade mettant tout à feu et à sang. Le père Daniel refuse de fuir ; il se retire dans son église qu'il trouve remplie de chrétiens et de catéchumènes ; il baptise les uns, donne l'absolution aux autres et les console tous par ces paroles : "Mes frères, nous serons aujourd'hui dans le ciel."

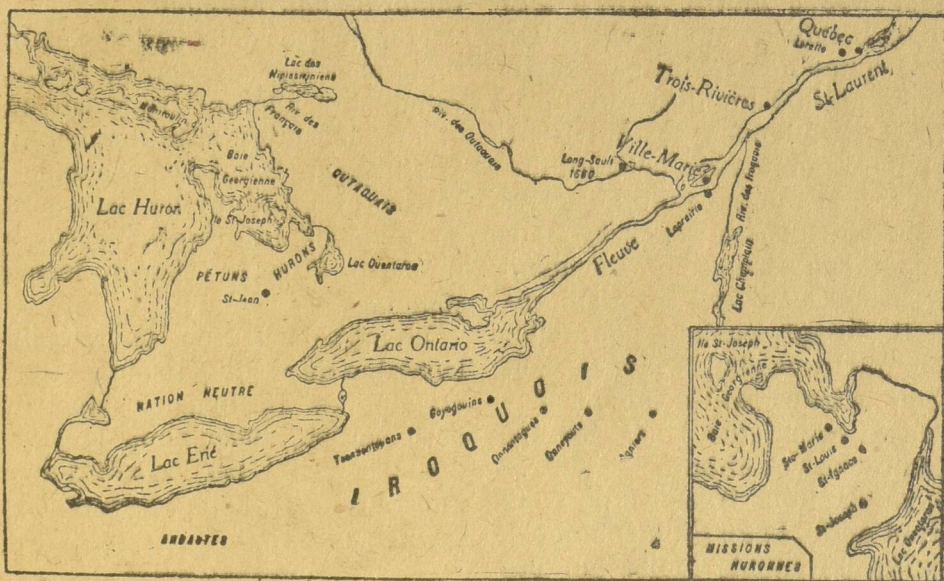
Averti de ce qui se passe, l'ennemi accourt dans la chapelle en poussant

d'effroyables hurlements. "Fuyez, mes frères," dit le père à ses nouveaux enfants, "fuyez et préservez votre foi jusqu'au dernier soupir. Pour moi, je dois rester ici tant qu'il y aura quelques âmes à sauver. Ma vie n'est rien: nous nous reverrons au ciel." Il s'avance vers les Iroquois qui s'arrêtent un instant, étonnés de voir un homme marcher seul à leur rencontre. Bientôt revenus de leur surprise, ils l'entourent de toute part et ils le couvrent de flèches. Enfin une balle le

la maison de Sainte-Marie, où ils trouvèrent des secours dans leur misère extrême.

Près de sept cents personnes, dont la plupart étaient des femmes et des enfants, furent tuées ou traînées en captivité.

Le 16 mars de l'année suivante, (1649) environ 1,000 Iroquois, la plupart armés d'arquebuses, que leur donnaient les Hollandais, leurs amis, font irruption, à la pointe du jour, sur le bourg de la mission de S.-Ignace,



frappe au milieu de la poitrine; le bon pasteur tombe en prononçant le saint nom de Jésus et en recommandant son âme à Dieu. Son corps est haché en pièces par les barbares et jeté au milieu des flammes qui consomment la chapelle de Saint-Joseph.

Son dévouement sauva la vie à un certain nombre de ses chrétiens, car tandis que les Iroquois s'acharnaient contre lui, beaucoup de hurons eurent le temps de s'échapper et de se mettre en lieu de sûreté. Plusieurs de ceux qui avaient fui se réfugièrent près de

dont ils s'emparent et sans perdre eux-mêmes plus de dix hommes. De là, ils vont attaquer le village de St-Louis qu'ils livrent aux flammes; des Hurons, au nombre d'environ 500 personnes, prennent aussitôt la fuite, tandis que les pp. de Bréboeuf et Gabriel Lallemant, qui tiennent ferme pour pouvoir absoudre ou baptiser ceux qui étaient restés au village, sont pris l'un et l'autre par les Iroquois et expirent dans les plus terribles tourments.

Les Hurons de quinze autres bourgs, apprenant les désastres que nous ra-

contons, prirent le parti d'abandonner leurs cabanes et d'y mettre le feu, dans l'espérance de trouver leur salut au milieu des bois, ou en se réfugiant chez d'autres peuples. Mais un grand nombre, n'ayant pas de quoi vivre, à cause de la famine, plus cruelle cette année qu'on ne l'avait vue depuis cinquante ans, se virent réduits à manger des racines et du gland pour soutenir leur vie languissante.

Quelque dure que fut cette extrémité, les pères jésuites se décidèrent, le 15 mai 1649, à mettre le feu à leur maison de S.-Marie, et allèrent se réfugier dans une île appelée par eux de S.-Joseph, où 300 familles Huronnes, la plupart chrétiennes, les suivirent, et dont un grand nombre périrent durant l'hiver, la famine exerçant alors plus cruellement ses ravages. Pour surcroît de maux, au commencement de mars 1650, ceux qui restaient encore à S.-Joseph partent pour aller chercher quelques glands dans les bois et, lorsqu'ils traversent le lac, les glaces fondant sous leurs pieds, les uns se noient dans ces abîmes, les autres ne s'en retirent que transis d'un froid mortel; et enfin, le 25 du même mois, une armée d'Iroquois tombe sur ces derniers et en fait une cruelle boucherie. Divisant ensuite leurs troupes, les vainqueurs se mettent à la poursuite des autres; en moins de deux jours, ils trouvent toutes les bandes de ces Hurons dispersées ça et là, éloignées les unes des autres de six à huit lieues; et de toute cette multitude de fuyards un seul homme s'échappe qui vient apporter aux pp. jésuites ces tristes nouvelles.

Le reste des débris de la nation Huronne qui put s'échapper se dissipa de toutes parts; les uns se jetèrent dans la nation neutre, pensant y trouver un lieu de refuge par sa neutralité, qui

jusqu'alors n'avait point été violée par les Iroquois. Mais ils furent trompés dans leur attente, car presque toute cette nation fut faite prisonnière et amenée en captivité par les Iroquois. D'autres se dirigèrent vers la Virginie, quelques-uns chez la nation du Feu, d'autres dans celle du Chat; un bourg entier se livra à la discrétion des Onnontagués, l'une des cinq nations Iroquoises, et se conserva par ce moyen, vivant toujours à la Huronne, et les chrétiens gardant ce qu'ils pouvaient de leur religion.

Mais le gros de la nation s'étant réfugié chez les sauvages du Petun, les vainqueurs allèrent les y poursuivre et, le 7 décembre 1649, tombèrent sur le village de Saint-Jean, composé de Hurons fugitifs qu'ils massacrèrent ou emmenèrent captifs, après avoir tué le p. Charles Garnier, leur missionnaire.

Le pays des Hurons nourrissait une trentaine de mille personnes, sur une étendue de 18 lieues seulement, et cette nation, jusqu'alors la plus sédentaire devint, par les suites de cette guerre funeste, la plus errante de toutes.

— o —

UN EPISODE DE 1837-38

Le Père Lefebvre, fondateur du collège Saint-Joseph de Memramcook, qui ne parlait jamais de sa famille, se laissa pourtant aller à raconter à quelques-uns de ces écoliers en vacances l'épisode suivant, datant de sa plus tendre enfance. Il avait gardé pour son père un respect profond, mêlé d'une admiration où perçait une teinte d'orgueil filial.

«Comme la plupart des hommes forts, nous disait-il, mon père était doux; mais il ne fallait pas réveiller le

Non, je veux dire, le coureur des bois, qui dort.

“Deux anglais en goguette l'apprirent un jour à leurs dépens. Ils arrivaient en voiture de Montréal ou d'ailleurs. C'était pendant les troubles de Papineau. Les “patriotes” venaient d'être écrasés à Saint-Eustache, et mon père, ce jour-là, était de mauvaise humeur. Je crois qu'il n'avait jamais beaucoup aimé les Anglais. Ceux-ci entrent sans frapper, et lui enjoignent d'un ton rogue d'aller donner à boire à leur cheval.

—Le puits est là, leur dit le vieillard, qui était devenu pâle, vous pouvez aller vous servir vous-mêmes.

“En maugréant, le plus capable des deux s'avance vers le “banc des seaux”, et en prend un dont il veut se servir pour abreuver son cheval.

—Non, pas celui-là qui est pour le monde, fait observer mon père; il y a un vaisseau à la bringuebale pour les animaux.

—Hell! la bringuebale, murmura l'Anglais à son compagnon; mon cheval est aussi propre qu'un d... Canadien-français. Et il continua de se diriger vers la porte avec le seau demi d'eau.

“Un bond, un éclair, le vieillard avait sauté sur le seau qu'il arrachait des mains de l'insulteur, lui lançant le contenu en pleine figure.

“Le compagnon se précipita sur lui. C'était le plus petit. Dans tous les cas mon père le saisit, une main sur le chignon du cou, une autre plus bas, et v'lan! à travers la croisée!

“L'autre, les yeux encore tout pleins d'eau, s'avance sur lui les deux poings en arrêt. Celui-là tomba comme un plomb du coup de poing qu'il reçut. Sa tête porta la première sur le parquet.

“Mon père, craignant qu'il ne fut mort, le ramassa; puis, après l'avoir ranimé avec l'eau qui restait dans l'autre seau, l'aida à sortir de la maison et l'escorta jusqu'à la voiture que le petit tenait toute prête, les dents lui claquant dans la bouche.

—Bonjour! leur dit-il. Si vous buvez chez vous dans les mêmes vaisseaux que vos chevaux, vous saurez, mes gars, que les Canadiens sont baptisés, et qu'ils boivent à part.”

En nous racontant cela, le bon père Lefebvre riait, riait de son grand rire franc où il mettait toute son âme.

Et nous qui, pour la plupart, avions assisté à des scènes bien autrement brutales, où les nôtres, hélas! n'avaient pas toujours eu le dessus, nous trouvions héroïque ce vieillard qui faisait ainsi respecter sa maison aux Anglais. Dans notre enthousiasme, nous lui aurions élevé des statues.

— o —

DEUX BRAVES

Un jour, il y a bien longtemps de cela, il y avait élection à Montréal. Le meneur en chef du candidat anticanadien était le distillateur Molson, le même qui s'était vanté de pouvoir se faire suivre par tous les Canadiens “avec un torchon trempé dans le whisky”. Lui et les siens se mirent en tête d'empêcher les nôtres d'entrer dans certain poll. La nouvelle parvint aux oreilles de M. Benoit Bastien, l'entrepreneur bien connu de Montréal, et du brave Marcotte. Tous deux se portèrent vers le poll, tombèrent à bras raccourcis sur les “Britons” et mirent le poll sous leur protectorat. La “troupe anglaise”, comme on disait, fut appelée par Molson et priée de déloger les deux Canadiens, mais les militaires restèrent neutres, con-

templant avec une admiration très visible le désarroi infligé par nos deux Canadiens à une centaine de fanatiques.

— o —

SACACITE D'UN SAUVAGE

Un jour, la venaison suspendue pour sécher dans la hutte d'un Indien peau-rouge, ayant été dérobée, le sauvage s'élança dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu "un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue", car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient en effet rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qui affirmait ne jamais l'avoir vu, pouvait si bien le décrire.

"J'ai connu que le voleur était petit, répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à ma viande; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois sur les feuilles mortes étaient courts et rapprochés; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges; j'ai connu que son fusil était court aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce contre lequel il l'avait appuyée; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte."

PAROLES DU GEN. DE CHARETTE

"Oui, je me souviens encore de ces huit cents Canadiens qui, jadis, quittèrent leurs foyers et leur beau pays pour venir défendre Pie IX, de glorieuse mémoire. Oui, je me souviens d'eux. Et, même, permettez-moi ce souvenir, j'avais quelque hésitation à les commander: car ils parlaient un français tel que je repassais dans ma mémoire deux fois mes commandements avant de leur dire, de peur de passer pour ne pas savoir ma langue. Ce n'était pas le français du boulevardier qu'ils parlaient, mes zouaves canadiens, non, mais ce bon vieux français qui résonnait à mes oreilles comme une harmonie d'antan; eux, au moins, avaient conservé ces vieux mots qu'on oublie trop facilement en France, comme d'ailleurs tout le reste."

— o —

INTERPRETES D'AUTREFOIS

Le nombre de Français sachant l'anglais a considérablement augmenté depuis la guerre. Il était assez restreint il y a vingt ans. Au dix-huitième siècle, l'usage de cette langue était à peu près inconnu, même dans la bonne société. Qu'on en juge par cette anecdote tirée des mémoires du temps:

Un jour de l'année 1750 arrive au cabinet du roi une missive dont il paraît urgent de connaître immédiatement le contenu. On interroge tous les grands seigneurs présents à l'Oeil-de-Boeuf: personne ne dit mot. Enfin, un mousquetaire se présente. Il est de Calais; il comprend l'anglais. En un tournemain il traduit le papier.

Et le roi fut si content, paraît-il, qu'il accorda sur l'heure à ce "savant" une compagnie de dragons et une gratification de mille louis d'or.

LES DANGERS DES GRANDES VILLES

L'insouciance des jeunes filles est cause de la perte de leur réputation.—La négligence coupable des parents.—Deux pièges à éviter: l'alcool et l'automobile.

Si les parents veulent que leurs enfants soient bons, ils doivent leur donner l'exemple de la bonté. Si les mères ne veulent pas que leurs filles commettent des excès, elle n'ont qu'à n'en pas faire elles-mêmes. Les mères qui fument, jouent, portent des toilettes abrégées et n'ont cure de la tenue de leur maison ont fatalement des filles légères sinon débauchées. Semez le vent, vous récolterez la tempête. Les péchés de la mère retombent sur l'enfant. Les personnes sages ne prennent pas beaucoup la façon dont parle, s'habille et se tient la jeune fille moderne. Elles voudraient la voir plus modeste, plus réservée, plus respectable.

La jeune fille est d'une "insouciance" révoltante. Elle envisage tous les plus graves dangers moraux avec le sourire. On dirait qu'elle ignore ces dangers ou qu'elle n'a peur de rien.

En réalité, elle a la témérité de l'ignorance. Elle ne se rend pas compte qu'elle longe continuellement un abîme où un mauvais pas de plus la ferait tomber. Elle est trop jeune pour comprendre ce qu'observent les personnes âgées, pour remarquer ce qu'ont de commun la modestie et la moralité, la réserve et l'empire de soi-même. Quoique bonne et chaste, elle ne semble pas voir comment sa con-

duite et ses manières peuvent ruiner sa réputation.

Et que devient une jeune fille sans réputation?

La réputation qui préserve et qui sauve. Voilà ce dont nous voulons parler.

La jeune femme qui trompe l'estime que les gens lui portaient, qui s'aliène l'opinion publique est-elle la seule coupable? Non.

Les parents ont leur part de responsabilité dans la déchéance de leurs filles.

Ont-ils surveillé leur éducation? les ont-ils disciplinées et comprises? Ont-ils été leurs amis, leurs camarades et leurs confidents? Ont-ils partagé leurs plaisirs? Se sont-ils intéressés à leurs occupations?

Les jeunes filles ont droit au bonheur. Les parents ont-ils fait en sorte qu'ils touchent leur part de bonheur.

Leur ont-ils enseigné à aimer la maison paternelle, à ne pas vieillir trop tôt et à n'assumer les privilèges d'une femme qu'à l'âge où elles le deviennent naturellement?

Autant de questions que se doivent poser les malheureux pères et mères qui assistent à l'extinction de leur foyer par l'inconduite de leurs enfants et que doivent approfondir ceux qui ont charge de famille.

Nos lecteurs comprendront mieux l'importance qu'il y a à mettre les jeunes filles en garde contre les multiples dangers de la vie et à leur apprendre à maintenir intacte ce qu'elles ont de plus précieux, leur "réputation", par la lecture de ces quelques lettres que nous recevons de tous les côtés de la province:

"Je vous félicite de la campagne que vous entreprenez pour l'amélioration de la jeune fille. C'est une oeuvre généreuse qu'aucun journal n'a accomplie avant vous.

"Il est grand temps qu'on s'occupe d'elle. C'est la faute aux parents si tant de jeunes personnes se détournent du droit chemin. Les mères sont les grandes coupables parce qu'elles ont plus que les pères la charge des âmes.

"L'harmonie, la bonne entente, la concorde doivent unir les membres d'une même famille. Si le mari traite sa femme avec courtoisie, les enfants apprendront à être gentilshommes. Les fils auront le culte de la femme et les filles le respect de l'homme.

"Avant tout, il faut instruire les filles sur les choses de la vie qu'elles doivent connaître.

"Toute jeune, je me souviens que ma mère me défendait de répondre le moindre mot à quiconque m'adressait la parole dans la rue! Elle me mit en garde contre les hommes en me les représentant comme des malins à l'affût d'une bonne fortune et d'une réputation à salir ou à perdre complètement.

"Plus tard, vers l'âge de vingt ans, je donnai ma confiance à un ami de la famille qui en abusa.

"C'est pourquoi, aujourd'hui, je les crains tous; ma foi en eux est morte et avec elle le respect que je leur portais.

Les enfants de notre temps sont plus précoces et plus avancés que leurs parents et grands-parents. Nous vivons dans un siècle de progrès, ce qui serait une excellente chose si la morale suivait la progression de la matière.

"Si les hommes avaient plus de dignité, de conscience et — un mot qui résume tout — "d'honneur", le monde serait un endroit plus intéressant à habiter."

Un autre correspondant nous écrit cette lettre saisissante de vérité:

"Tout homme devrait considérer chaque femme comme sa propre soeur. Si quelqu'un trompait sa soeur, il serait le premier à dire: "Je le tue-rais comme un chien". Mais il est le premier à se mal conduire avec les jeunes filles.

"Les hommes ne s'arrêtent jamais à penser à cela. Et si trop souvent ils agissent en brutes, les femmes, hélas! se comportent trop souvent en écorchées. Elles veulent vivre leur vie sans aucune contrainte. Gagnent-elles un petti salaire qu'elles rêvent aussitôt de robes et de folles extravagances.

"La beauté morale a, à leurs yeux, un prix moindre que la beauté apparente."

Ecoutez encore cette lettre d'un jeune homme qui, grâce à la bonne et saine éducation qu'il a reçue de sa mère, a le respect de la femme:

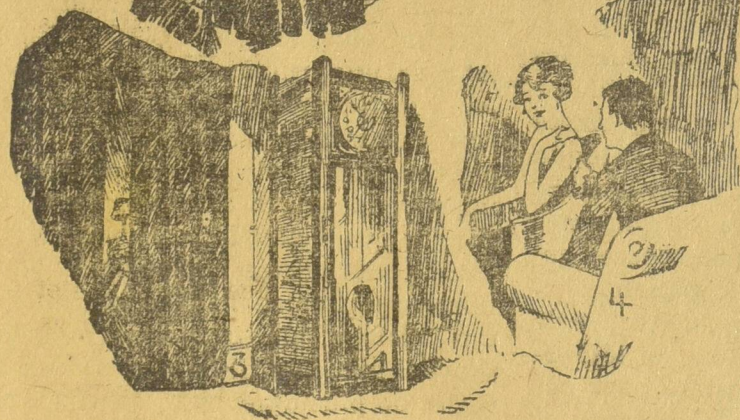
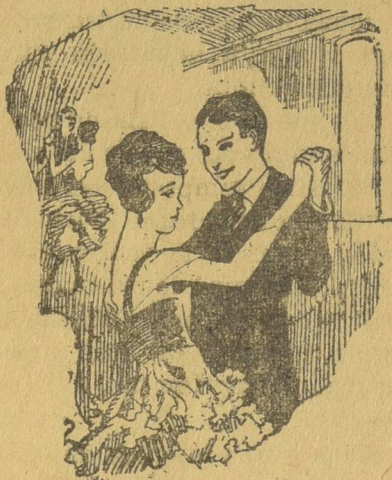
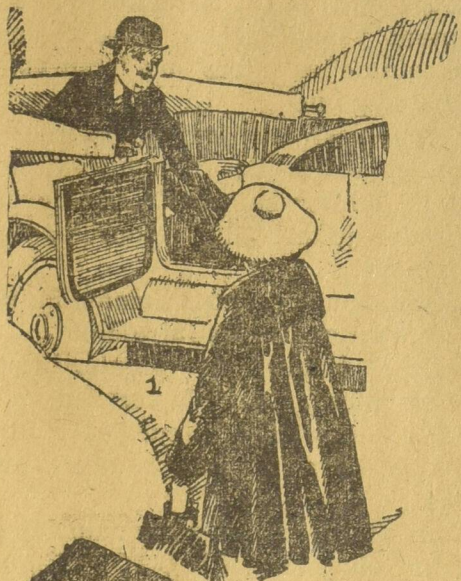
"Pourquoi les jeunes filles fréquentent-elles si assidûment les salles de danse au lieu de rester à la maison? Parce que là, à la maison paternelle, rien ne les retient.

"Le souper terminé, le père se retire à l'écart pour lire son journal; la mère, fatiguée des travaux de la journée, range sa vaisselle et se retire de bonne heure dans sa chambre; le frère sort tous les soirs avec les amis de

son âge. Et que fait dans tout cela la petite soeur? N'ayant pas besoin de repos, il lui faut faire quelque chose pour se distraire. Si elle pratique son piano ou fait marcher le phonographe, le père "ne peut lire au milieu de tout ce bruit" et la mère veut avoir la paix.

filles vont bêtement chercher leur perte.

"Cela n'arriverait pas si les parents accoutumaient leurs filles et garçons à danser dans le bon vieux salon du home qui est toujours assez grand pour qu'y évoluent deux ou trois couples."



1. — *La menace de l'automobile et... de celui qui la conduit.*

2. — *L'atmosphère malsaine des salles de danse.*

3. — *Ces deux jeunes gens veillent seuls jusqu'à une heure avancée. Où sont les parents?*

4. — *L'invitation à boire où les dangers de l'alcool.*

L'étude ne l'attire pas, ce qu'elle a appris à l'école primaire ou au pensionnat lui paraissant bien suffisant. Ce qu'elle veut, c'est du rire, du plaisir bruyant.

"Et elle prend le sentier dangereux de ces salles de danse où les jeunes

Une jeune ouvrière d'une manufacture de Montréal nous adresse cette lettre touchante:

"Mes compagnes ont comme la plupart des "filles de factorerie" une intelligence médiocre. Elles ne peuvent converser sur rien, d'une façon sen-

sée. La mode constitue l'unique sujet dont elles puissent parler avec connaissance, quand ce n'est pas "les petites affaires d'amour". Il y a une lacune quelque part. L'ignorance est la mère de plusieurs vices. Pourquoi ces jeunes filles ne sont-elles pas instruites sur les choses élémentaires?

"Parce que les parents, par lâcheté, leur ont permis de travailler avant d'avoir reçu à la maison une formation quelconque.

"Et que dire des embûches qui leur sont tendues dans les usines et manufactures et qu'elles ne savent éviter?

"Ces hommes qui tournent autour d'elles, comme le vautour fait de sa proie, leurs supérieurs ou leurs égaux, croient que les seules femmes honnêtes au monde sont leur mère, leurs soeurs ou leur femme, s'ils sont mariés."

Nous avons longuement parlé dans nos numéros précédents des dangers qui menacent les jeunes filles à leur travail. Il ne faudrait pas croire que la vertu n'est en danger que dans des bureaux d'affaires ou des manufactures. Au contraire. Si celles qui, comme les hommes, sont soumises à la loi du travail quotidien, ont à éviter nombre d'embûches et de pièges, que dire des jeunes filles oisives et paresseuses qui restent sans aucune occupation?

Les menaces de la rue, des salles de danse, des longues soirées en tête-à-tête, et tant d'autres existent pour ces dernières comme pour les autres.

Les parents ne se soucient pas assez de savoir qui reçoivent leurs filles au salon pendant qu'ils dorment placidement. Deux jeunes personnes sont laissées dans une pièce, sans aucune surveillance, jusqu'à une heure avancée, portières tirées. Les jeunes filles accompagnant tous les soirs à la dan-

se des garçons qu'elles connaissent à peine, et l'on s'étonne de ce que tant de malheurs arrivent. Comme le montre notre vignette, la rue, les salles de danse, le chez soi même offrent infiniment plus de dangers que les bureaux.

Dernier écueil à éviter, l'ALCOOL!

On ne se fait pas d'idée du nombre de jeunes filles adonnées à l'usage des liqueurs enivrantes, de celles qui en prennent volontiers un verre "pour faire comme les autres" ou "pour voir ce que ça goûte".

L'alcool est une arme dangereuse entre les mains des hommes, arme dont ils se servent pour assaillir la vertu des jeunes filles étourdies ou ignorantes!

Méfiez-vous du jeune homme qui a toujours de quoi vous rafraîchir!

L'alcool émousse la volonté, brise les résistances, énerve le cerveau, excite les sens, éveille la curiosité, dite malsaine, et prédispose à toutes les fautes.

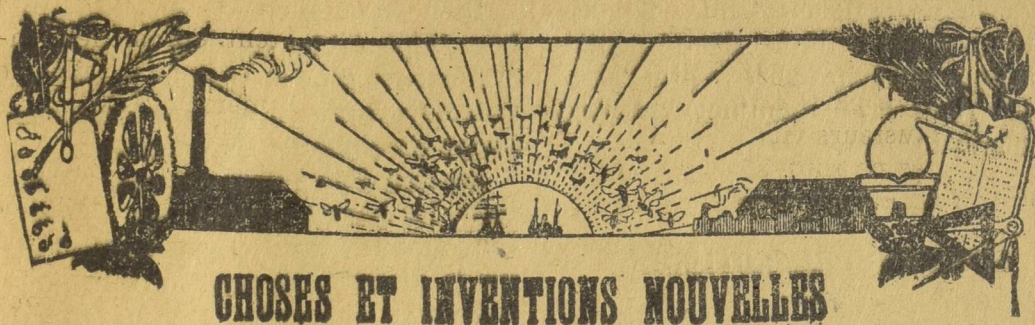
Nous pourrions, en terminant, dire la même chose de l'AUTOMOBILE qui est aussi une arme à craindre. N'acceptez que les invitations des gens que vous connaissez bien et en qui vous pouvez mettre votre confiance. Quelle imprudence que de se laisser ramasser dans la rue (c'est le mot) par un ou deux petits crevés quelconques pour faire une promenade "en machine"! Ces distractions coupables coûtent souvent très cher. Il en est de plus sûres et de plus agréables. Pourquoi ne pas se contenter de celles-là?

— o —

L'ignorant qui s'épuise en vains discours, et l'âne qui braie sans motif, sont semblables l'un à l'autre.

— o —

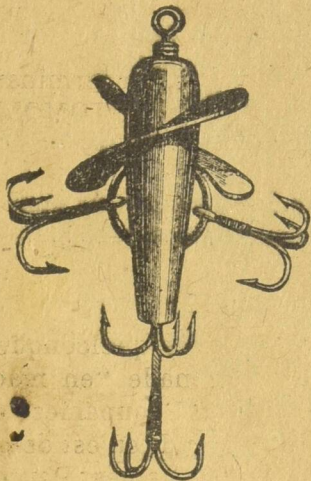
Etre favorable aux méchants, c'est nuire et faire injustice aux bons; donner des soins à la chauve-souris, c'est vouloir la perte de la colombe; prendre parti pour le chacal, c'est faire sécher les oeufs de la poule.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

UN ENGIN POUR LA PECHE

La pêche au lancer est un sport passionnant et un exercice utile. Elle a lieu au grand air, elle est faite de mouvement et d'adresse, elle repose l'esprit et, par surcroît, procure à l'amateur compétent de beaux poissons, notamment la truite exquise.



Les pêches sportives (ou au lancer) comprennent deux genres distincts exigeant un apprentissage et des engins totalement différents: la pêche à la morue artificielle et le "lancer du moulinet". Ce dernier sport consiste essentiellement à jeter fort loin un appât métallique (cuiller, devon) et à le ramener vers le pêcheur de façon qu'il

tourne rapidement entre deux eaux, acquérant ainsi par le mouvement une apparence de vie qui excite au plus haut degré l'instinct de chasse des poissons carnassiers, (brochet, perche, truite, saumon, etc.)

Le devon que nous présentons aujourd'hui, inventé par un fervent des pêches sportives, est un engin très perfectionné et très pratique.

Il est étudié en vue d'obtenir la rotation la plus continue et la plus rapide et basé sur l'emploi de l'hélice comme appât artificiel. Les anciens types de poissons tournants étaient munis de petites ailettes plates, dont l'angle par rapport à l'axe était généralement déficient... Ils tournaient souvent mal ou devaient être tirés à une vitesse exagérée, tandis que celui-ci a sa rotation assurée par une portion de vis à double filet d'un pas—très grand—calculé suivant la longueur et le diamètre du devon. Il s'ensuit que le plus faible déplacement dans l'eau fait tourner cet engin à grande vitesse, et qu'il conserve ainsi toujours l'apparence de vie nécessaire à la capture des poissons chasseurs.

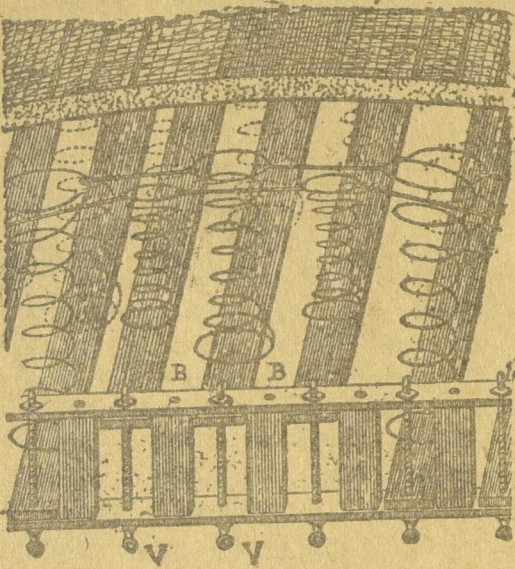
Bien équilibré dans son ensemble, très lourd, pour être lancé directement d'un moulinet multiplicateur ou tout au moins à roulement libre, en bronze poli puis argenté, armé d'une grappe

d'excellents hameçons triplex, il constitue un appât artificiel des plus parfaits pour la pêche sportive dite "spinning" (lancer du moulinet), et c'est un engin français.

SOMMIER PERFECTIONNE

Tous les sommiers présentent l'inconvénient de se creuser à l'usage au bout de quelques années de service, et ceci de différentes façons.

Lorsqu'une personne un peu forte couche seule, le milieu s'affaisse par l'affaiblissement des ressorts.



Dans les grands lits de deux personnes, ce sont les côtés qui se tassent sous le poids du corps en formant deux creux séparés par une sorte de bourrelet placé entre deux.

Dans l'un et l'autre cas, le confort du lit diminue. Le sommier que nous décrivons ici à nos lecteurs est réglable à volonté et supprime les inconvénients que nous venons de signaler.

Rien de plus simple que d'équilibrer impeccablement son lit avec ce système, comme on peut en juger d'après notre gravure, qui représente une coupe du sommier en question.

Au lieu d'être fixes comme d'habitude, les barres portant les ressorts sont mobiles dans le sens vertical et, sur la gravure, on peut en voir quelques-unes marquées B (au milieu) remontées jusqu'à toucher la traverse supérieure qui les porte, tandis que celles des extrémités droite et gauche sont descendues jusqu'à la traverse inférieure.

Cette montée et cette descente, qui servent à tendre ou détendre les ressorts de suspension, sont obtenues par la simple manœuvre de vis VV, que l'on fait tourner à l'aide d'une tige ou d'un clou.

Suivant le poids et l'emplacement des personnes, on tend ou détend les ressorts voulus jusqu'à ce que l'on ait un lit bien équilibré tel qu'on le désire: c'est l'affaire de quelques instants.

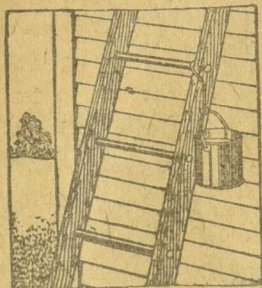
Lorsque les ressorts se sont affaiblis, cette manœuvre les retend à volonté.

Ajoutons que les ressorts principaux de ce sommier sont renforcés par d'autres petits, qui augmentent la durée et l'élasticité.

CROCHET DE PEINTRE

Un crochet de fer pour tenir un seau de peinture en dehors de l'échelle quand le peintre en bâtiment est au travail peut être obtenu avec un morceau de fil métallique de 10 à 12 pouces de longueur dont une extrémité retient l'anse du seau et l'autre est fixée à des échelons. Ce crochet est

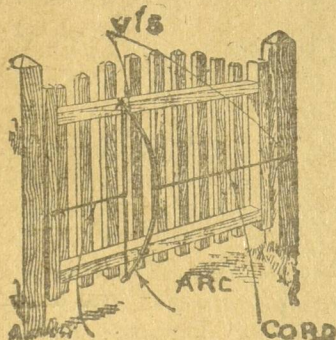
maintenu sur le bord de l'échelon de façon à ce que le seau pende le long d'une des axes de l'échelle. Ainsi, le



seau n'encombre plus le peintre et se tient toujours au bon niveau et à portée du pinceau.

CLEF DE BARRIERE

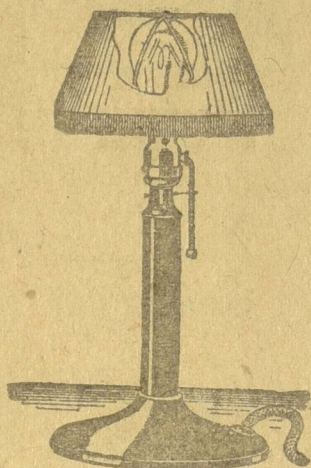
Une nouvelle manière d'utiliser un arc ressemblant à l'arme primitive des Indiens vient d'être inventée. On s'en sert comme d'un expédient pour fermer les barrières. L'arc qui est fait



d'un bois franc et flexible, comme le noyer, est fixé à la barrière comme l'indique notre vignette. Des vis sont tournées dans les barres du haut et du bas de la barrière, lesquelles vis reçoivent les deux extrémités de l'arc. L'arc est relié au poteau par une chaînette ou une forte corde attachée à son centre. La porte ou la barrière s'ouvre en tirant à soi de façon à ce que l'arc se trouve à l'intérieur.

LA LAMPE-VEILLEUSE

Tous les bureaux des compagnies de téléphone emmagasinent de vieux tableaux hors d'usage ou démodés que tout mécanicien amateur peut se procurer à peu de frais. La seule matière requise pour fabriquer une lampe de chambre à toucher attrayante et peu coûteuse est la base et la tige, indiquées dans la vignette ci-contre.



Le cou ou tourillon transmetteur est pratiqué dans la tige ou le pied et percé de façon à faire passer un fil de $\frac{1}{8}$ de pouce. Une bobèche munie d'une chaînette ordinaire est ajoutée à cela et la lampe est complète.

Le pied, pour le rendre plus joli, peut être émaillé aux couleurs de la chambre.

CHERCHEZ L'HIPPOPOTAME

Voici la reproduction d'une photographie représentant une vache marquée d'une façon extraordinaire. En effet, si l'on regarde bien la tache rousse qui s'étale sur la partie de la tête de la vache, on verra se dessiner

très nettement la tête d'un jeune hippopotame dont le corps est formé par la tache s'étalant sur le corps de la vache elle-même.



Pour bien juger de l'effet cachez avec un morceau de papier le museau et les cornes de la vache, vous verrez ce jeune hippopotame.

— o —
ESSAYEZ ÇA!

Il faut peu de choses pour éprouver la force d'un homme. Demandez-lui seulement de briser une allumette en

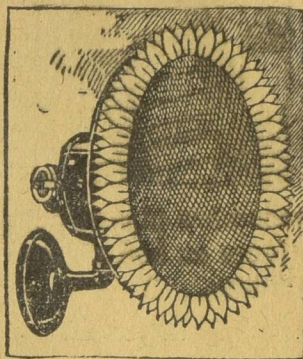


deux morceaux. Il faut pour cela qu'il la tienne sur le dos de la première phalange du doigt du milieu et la passe sous le premier et le troisième doigt. Il ne doit pas plier les doigts ni toucher celui du milieu avec le pouce.

— o —
LES ÉVENTAILS EN FLEURS

Tous les propriétaires de cinéma ou d'un théâtre quelconque devraient pour les enjoliver cet été convertir en

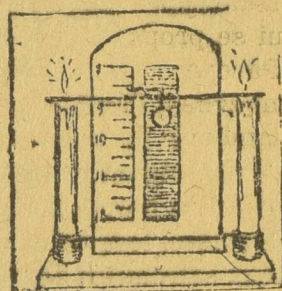
fleurs leurs éventails électriques. Notre vignette représente la fleur soleil ou le tournesol. Il n'y a qu'à découper les pétales dans un papier jaune et à les disposer avec de la colle forte au-



tour de l'éventail. Pour rendre le cœur de la fleur, tresser avec des fils un treillage fin ou encore recouvrir le tout d'une moustiquaire solide.

— o —
UNE CURIEUSE PENDULE

Un paysan n'ayant pas de pendule s'en fabriqua une à l'aide de deux bougies et d'une planche pour savoir l'heure, passé huit heures du soir, lorsqu'il était rentré chez lui. Il marqua les heures et les quarts sur sa planche.



Un indicateur, supporté par les deux bougies descendant au fur et à mesure que les deux bougies brûlaient, indiquait à l'ingénieux inventeur l'heure à quelques minutes près.

L'AME D'UN VIOLON PERDU

Dans la chambre des épaves de la police de New-York se voit un violon au boîtier brun et luisant. Pour l'observateur inattentif, c'est une chose faite de bois et de cordes, une chose inanimée et sans intérêt, bonne tout au plus pour le jeu rapide d'un tzigane ou pour un air de danse populaire.

Pour Harold Stern, chef de l'orchestre du "Park avenue Hôtel", ce violon trois fois centenaire, symbolise un miracle. Peut-être que la cour Suprême jugera-t-elle que l'instrument n'est pas le "Wolf" de Stern, lequel lui fut volé en mars 1919. Ce jugement ne modifiera pas l'opinion du jeune musicien sur le pouvoir mystérieux, plus grand que les lois et les efforts des hommes, qui dirigea toute sa vie et qui plaça de nouveau entre ses mains, le vieux violon allemand qu'il considère comme sien.

C'était pendant une douce soirée de mars. Par les fenêtres de la salle de danse, glissaient des rumeurs harmonieuses qui se propageaient dans l'avenue du Parc, comme si l'ardeur folle du champagne avait gagné la musique. Les tambours résonnaient lestement et les violons pétillaient comme l'écume rosée d'une coupe de Cliquot. Le jeune chef d'orchestre, par les ondulations de son corps, indiquait le rythme en restant incliné sur son cher instrument. Ses yeux noirs brillaient intensément.

La fin d'une danse; parmi ses clameurs admiratives, une voix douce appela:

—Venez me faire danser!

Stern sourit à la jeune femme qui l'invitait, posa son violon et se mêla aux danseurs. Il était heureux. Le plaisir de cette soirée s'annonçait inaltérable.

—Depuis des semaines, dit-il, à mesure que la valse se déployait, j'avais remarqué quelque chose d'anormal dans le ton de mon violon. Je le fis voir à plusieurs luthiers. Ils ne pouvaient rien trouver. Finalement l'on découvrit hier un trou minuscule sous la mentonnière. J'eus bien voulu qu'il fit immédiatement la réparation, mais il ne le put, parce que je devais jouer ce soir et je ne puis souffrir de m'en séparer."

Sur ces mots il regagna sa place à l'orchestre.

Le précieux instrument avait disparu.

Il est difficile, pour quiconque n'est pas épris de musique, de comprendre l'exacte signification de la perte d'un violon, d'un vieux et très cher violon. Pour le musicien c'est comme s'il perdait une part intégrale de son âme. Aux yeux d'Harold Stern, son "Wolff" symbolisait presque la musique elle-même.

Peu de temps après qu'il eut débarqué à New-York, venant de Moscou, il lutta isolément dans l'énorme cité. Il acceptait des emplois dans des théâtres inférieurs et les travaux de concert ou d'orchestre qu'il pouvait trouver. Un soir, une agréable douairière que la musique enthousiasmait, l'en-

tendit jouer. Elle fut transportée par l'expression artistique du jeune homme. Elle fit beaucoup de choses pour lui et, voyageant en Allemagne, dans l'été de cette même année, acquit pour lui le suave vieux "Wolf".

Carl Wolf ne fut pas le plus célèbre luthier du monde. Cependant il est l'un des plus anciens. Il est plaisant de l'évoquer, en un coin de son échoppe sombre et poussiéreuse, longtemps avant que le nom de Stern ne devint fameux, façonnant ce délicat instrument. A qui le vendit-il? Peut-être à un enfant? Peut-être à un grand maître? A travers les siècles, il passa de main en main, jusqu'au temps où il fut regardé comme un élément d'émotions sacrées.

Il est possible que de chaque main qui le caresse, de chaque âme qui déverse en lui des flots de passion, de haine et d'extase, le bois ne conserve pas quelque chose comme la sympathie de ces sentiments divers et n'acquière lui-même une âme?

C'est cette âme qui—peut-être — s'empare des mains du musicien, les enchaîne jusqu'à ce que sa musique se relève au-dessus des possibilités humaines. Alors à la touche de l'homme s'ajoute le sanglot d'un lyrisme immortel. Les auditeurs murmurent: —Cela surpasse la vie. Il joue comme jamais on ne le fit avant lui". C'est ainsi que le violon devient une partie du musicien et qu'ils ne sont plus qu'une seule et même chose, sans séparation possible.



Il semblait incroyable à Stern que son violon se fut enfui. Mais le "Wolf" avait été volé! Tel était le fait. C'était pour son cœur un coup comparable à celui qu'y eut porté l'enlèvement de

son enfant ou comme si un poignard s'y était enfoncé.

Stern ne fut pas jouer ce soir-là. Il ne put pas jouer pendant des semaines. On eut cru qu'un mal étrange s'était abattu sur lui. Quand il reprit son travail, ce fut avec une touche mécanique qui ne semblait pas naturelle. Les habitués de l'hôtel parlèrent de lui acheter un nouveau violon. Des récompenses furent offertes pour le retour du Wolf. Le détective Sullivan tenta un effort pour découvrir le voleur. Mais les tentatives les plus avisées restèrent sans effet. L'instrument avait disparu comme par magie. Il fut impossible de le retracer, aussi bien dans les boutiques de vieilleries et de bric-à-brac que dans les magasins de luthiers. Il semblait qu'il eut sombré dans le passé.

"J'ai toujours pensé qu'il me reviendrait, vous dira Stern avec un éclair dans ses yeux sombres. Comment pourrait-il en être autrement? Un enfant ne revient-il pas à sa mère après de longues années? Mon âme ne me rechercherait-elle pas si je la perdais subitement? Il en est ainsi de l'esprit de mon violon. Il fut toujours avec moi. Je le sentais et je savais qu'un jour je serais mystérieusement conduit dans un lieu où il se trouvait.

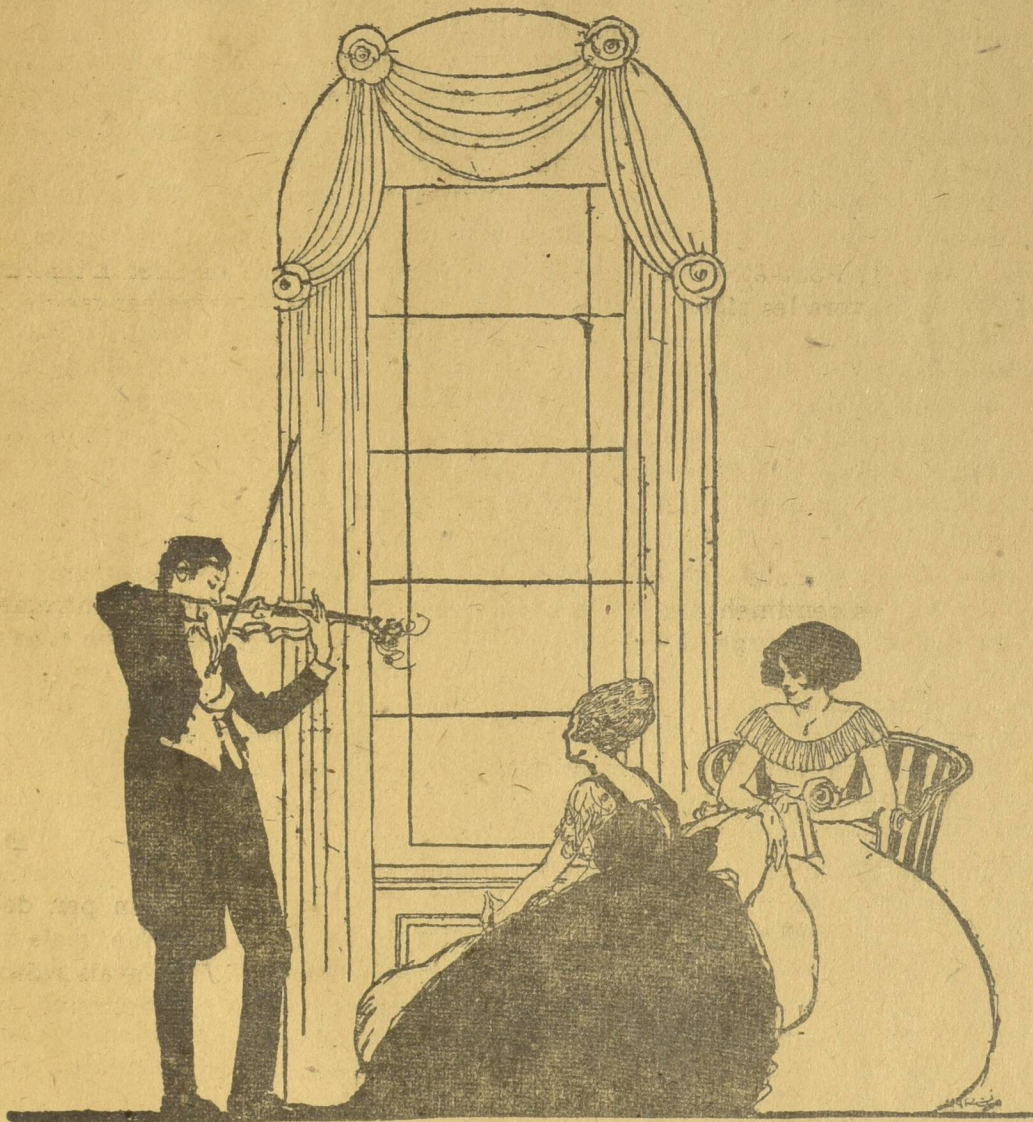
"Mes amis riaient un peu de moi comme d'un excentrique, mais maintenant, je crois que j'avais raison et que mon "Wolf" est retrouvé.

"Il y a peu de temps, une femme qui restait en cet hôtel, vint à moi. Harold, me dit-elle, je sais combien la perte de votre vieux violon vous tourmente. Venez avec moi chez une diseuse de bonne aventure. Elle m'a révélé d'extraordinaires choses. Peut-être pourra-t-elle vous aider à le retrouver.

“Naturellement, cette idée me sembla ridicule? Avais-je besoin des racontars d'une sorcière tzigane? Mais on doit être galant. J'y allai, pour plaire à la dame.

clara-t-elle, et vous le retrouverez bientôt.

“Je savais bien que je retrouverais le violon. Le “bientôt” de la bohémienne m'amusa cependant, mais je



“La sybille ne ressemblait pas à ses confrères en sorcellerie. Elle me dit assez de choses vraies sur mon passé pour que je me sentisse disposé à l'écouter quand elle prophétisa l'avenir. “Vous avez perdu quelque chose, dé-

ne fus pas convaincu. Vous pourrez, si cela vous plait, appeler le reste une pure coïncidence. Peut-être n'y a-t-il rien de plus. Je n'ai pas été converti à la foi dans les prophéties de la cartomancienne.

“Le jour suivant, une jeune personne de mes amis me téléphona. Elle me dit qu’une de ses connaissances était venue de l’Ouest pour acheter un violon. Son oncle avait connu autrefois un vieux brocanteur qui vendait des instruments usagés. Dans sa boutique ils avaient choisi un violon dont le ton leur avait paru d’une admirable délicatesse. Ne pouvais-je pas me rendre là pour l’essayer avant qu’ils ne l’acquissent?”

“J’étais occupé. Je devais jouer. Mais quelque chose m’obligea d’accepter, quelque chose plus fort que moi-même. Je sentais singulièrement que je devais voir ce violon.”

“Pendant toute la soirée, alors que nous jouions pendant le repas, je fus nerveux. Je narrai à mes collègues l’incident de la diseuse de bonne aventure et leur déclarai que j’avais le pressentiment que j’allais retrouver mon “Wolf”. Ils ne rirent pas, mais je suppose qu’ils en avaient grande envie. Je pris mon archet, m’enveloppai d’un manteau et me rendis chez les jeunes femmes qui m’attendaient.

“Acceptez un peu de citronnade avant de jouer, firent-elles. Voyez-vous, je concevais une si avide curiosité pour ce violon que je fus presque impoli. Je ne pouvais attendre.

“Elles apportèrent l’instrument et le dégagèrent de son enveloppe. J’éprouvais un désappointement d’une seconde. Je vis ensuite. On l’avait verni. C’était mon violon.

“Je m’en saisis. Tous mes doutes se dissipèrent à l’instant où je mis mes doigts sur la crosse. Pendant quelques minutes je jouai follement, frénétiquement. Elles pensèrent que j’avais perdu l’esprit. Pouvez-vous imaginer ce que j’éprouvais? C’était tout comme si la meilleure partie de mon exis-

tence me fut revenue, pour remplir une grande place vide. C’était comme si le soleil avait subitement resplendi à minuit. Je téléphonai à la police après avoir assuré les jeunes filles que je ne les tenais en rien pour responsables.

“Au poste de police, ils me crurent dément. Comment pouvaient-ils croire que c’était là mon violon? Je leur jouai “Humoresque”.

“Ils aimèrent cela. Mais toutefois rien n’était prouvé.

“Alors j’eus une idée. Je leur dis qu’il y avait un trou sous la mentonnière. Si c’était mon violon, le trou y était encore ou bien il y avait une pièce à la place si l’instrument avait été réparé. Nous déplaçâmes le pontet. La pièce apparut nettement. Cependant, cela ne suffisait pas pour la loi et le violon me fut repris. Malgré tout, je suis heureux maintenant. Avant, j’ignorais où il se trouvait; maintenant, je le sais. J’espère qu’avant longtemps nous serons réunis.

“Il se peut que cet amour d’un violon vous apparaisse comme une folie; mais je sais qu’un vieil instrument a une âme. Tout ce que je désire maintenant, c’est d’être seul avec lui et un archet. Peu m’importe de savoir qui le vola. Peut-être faudrait-il que vous fussiez un musicien pour comprendre ce que cela signifie à mes yeux. Combien il est déplorable pour un aristocrate et ancien “Wolf” de rester sequestré dans une chambre du Département de la Police”.

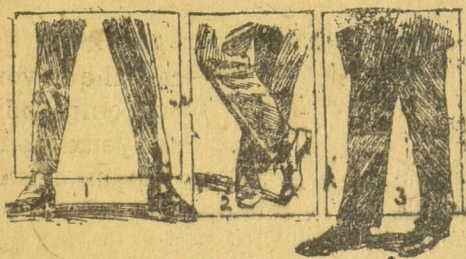
L’avocat de Stern demanda que la cause introduite contre le vieux marchand fut rejetée et actuellement le jeune violoniste a entrepris des poursuites au civil contre le gardien des propriétés du Département de la Police, à l’effet de recouvrer le violon

qu'il considère comme sien. Quand ce procès viendra devant la cour, le négociant et Stern essayeront de prouver leur propriété et ce sera pour la cour un problème ardu que d'en décider.

—o—

L'EXPRESSION DES PIEDS

Nous avons déjà appris à nos lecteurs à juger les gens sur leur mine. La mine, l'attitude et le maintien ne sont pas des critères de vérités infaillibles mais tout de même, ils ne trompent pas souvent un oeil exercé. Ce qui est vrai de la physionomie l'est des pieds. On dit des brillants danseurs qu'ils ont l'esprit aux pieds ou de certains hommes de lettres qu'ils écrivent comme des pieds. Mais il ne faudrait pas croire pour cela que les disciples de Terpsichore et les mauvais écrivains sont les seules personnes susceptibles d'être jaugées d'après leurs pieds. La chose peut s'appliquer à tout le monde. Les pieds ont leur expression... comme le visage.



Celui qui se tient les jambes écartées (vig. 1) en V, dans l'attitude du colosse de Rhodes, est un individu vulgaire, brutal, sans manières et d'un caractère peu intéressant. Il est permis aux matelots et aux passagers à bord d'un paquebot de prendre cette

position en mer pour bien se tenir et "avoir le pied marin". On ne peut pas blâmer non plus un homme de s'écartier ainsi les jambes dans un tramway de la rue Rachel... s'il le fait pour ne pas s'étendre par terre au premier chaos.

La seconde pose (vig. 2) est celle des flâneurs et des domestiques. Elle peut vouloir dire aussi bien: "Je m'en f..." ou "A votre service, monsieur".



Ce maintien est encore celui de l'individu qui attend une personne, au coin d'une rue, une voiture ou un tramway. Elle n'a rien de bien distingué, de toutes façons.

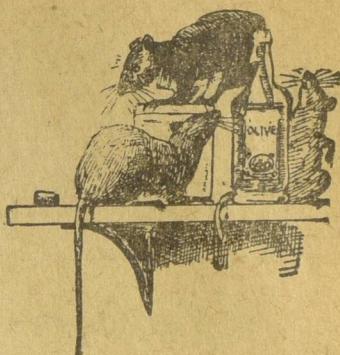
La troisième vignette représente la position des pieds de l'homme frondeur ou de celui qui attend une attaque.

La quatrième attitude est celle de la personne qui hésite: "Irai-je ou n'irai-je pas?", "Vais-je faire ceci ou cela, ou, vaut-il mieux m'abstenir?"

Dans l'avant-dernière vignette nous trouvons la position correcte des pieds au repos, c'est celle que nous conseillons aux lecteurs d'adopter quand ils se tiennent immobiles.

Les pieds rapprochés l'un de l'autre dénotent la timidité. C'est la position naturelle des enfants et des vieillards.

L'INTELLIGENCE DES RATS



Les rats sont connus comme étant les animaux les plus intelligents, quoique pour quelqu'un qui n'est pas instruit sur eux, cela peut paraître paradoxal, si on considère les trappes et les pièges dans lesquels les rats se laissent prendre assez facilement.

Personne ne dira que le rat est très courageux; même pris, il combat avec opiniâtreté, en dehors de ces traits de courage, on en a noté plusieurs autres qui méritent d'être mentionnés.

On raconte l'histoire des rats sur les navires; ces rats rongent le bois du navire, mais s'arrêtent toujours à temps pour ne pas percer la coque complètement; un certain instinct les prévient qu'il y aurait danger pour eux.

La manière dont ils transportent les oeufs dans les trous est surprenante. On a vu deux rats transporter des oeufs du grenier de la maison jusqu'à la cave. Chaque rat se passe l'oeuf à tour de rôle, chaque fois qu'un obstacle se présente.

Le rat mâle se place sur les pattes de devant et lève les pattes de derrière pour recevoir l'oeuf que la femelle laissera tomber, la femelle descendra plus bas et le mâle lui jettera l'oeuf dans les pattes de devant, et ainsi de suite, jusqu'au trou.

On raconte qu'un capitaine de navire était désespéré de voir les oeufs disparaître d'une façon mystérieuse à bord de son navire, il ne savait à quoi attribuer ces disparitions.

Ayant placé de nouveaux oeufs, il se blottit dans un coin et attendit. Jugé de sa surprise, lorsqu'il vit venir toute une armée de rats qui formèrent une ligne, des oeufs à leurs trous; chaque rat se passait les oeufs à tour de rôle. Pour les personnes non initiées la queue des rats peut paraître inutile, mais au contraire, elle leur sert encore à se nourrir. Les rats se servent de leurs queues pour boire les liquides contenus dans les bouteilles. Ils trempent leurs queues dans la bouteille, puis ils la ressortent, se sucent la queue puis recommencent jusqu'à ce que la bouteille soit vide.



UN AMOUR MALHEUREUX

M. Ephrem Boisvert est avant tout un homme timide. Humble fonctionnaire oublié dans les combles de l'hôtel-de-ville d'une petite municipalité, il y travaille depuis bientôt vingt ans à la rédaction de la liste électorale et du rôle d'évaluation. Son père, riche fermier de la paroisse, avait été saisi de tous ses biens pour avoir complètement oublié de payer ses taxes scolaires pendant trois années consécutives. A sa mort, il laissa son fils orphelin, cela se comprend, et en plus dénué de tout argent. Le maire de cette époque le prit en pitié et le logea dans cette mansarde avec de ridicules appointements. Son salaire, quelque petit, lui constituait toutefois une sorte de rente viagère et M. Boisvert vivait heureux en sa retraite.

Des maires de tous les noms et de tous les âges, des échevins, secrétaires-trésoriers, gardiens d'enclos et inspecteurs agraires se sont remplacés nombreux depuis vingt ans sans qu'il en fut informé. Il ne descendait qu'une fois par jour de son grenier pour faire son marché de célibataire: pain, fromage, saucissons, quelquefois, oh! bien rarement, quelques gourmandises.

Un jour pourtant du mois de juillet, l'anniversaire de ses quarante ans, il dut rompre la monotonie de son existence. Un député nouvellement élu avait exprimé le désir de se rencontrer, dans une assemblée, avec les autorités municipales. Le secrétaire, en dressant la liste des fonctionnaires, releva malencontreusement le nom de

M. Boisvert et le pria de se joindre à ses collègues.

Habillé d'un frac boutonné jusqu'au col, coiffé d'un haut de forme tronqué, comme en portent aujourd'hui les employés de pompes funèbres, il prit place sur l'estrade dressée, place de l'Eglise, pour les invités d'honneur. Là se tenaient aussi toutes les femmes et jeunes filles des échevins de la ville.

Il pressentit, à un frisson qui le secoua, des pieds à la tête, que quelque chose d'étrange et de terrible allait se produire. A cette minute, ses regards effrayés tombèrent sur une délicieuse enfant de vingt ans qui le regardait avec un véritable intérêt. Pauvre fou qui ne connaissait pas la malice des femmes pour n'en avoir jamais souffert, il crut voir une étincelle d'amour dans ces yeux troublants qu'animait seulement une curiosité méchante de petite fille.

Sa chère solitude en fut troublée, son coeur ravagé. Il rêva le jour et la nuit à la gracieuse apparition. Son travail languit. Le nez écrasé sur la vitre poudreuse de son unique croisée, sorte de hublot qui s'ouvrait comme un gros oeil rond dans le fronton du palais municipal, il s'attardait à scruter la rue principale avec l'espoir de voir passer, au bras de sa mère, la princesse de ses rêves, son premier amour.

Le dimanche, à la messe de l'aube, dissimulé derrière un pilier, il la regardait lire dans un minuscule missel blanc à fermoir doré les prières de l'office ou égrainer entre ses doigts

roses un chapelet de première communion.

M. Ephrem Boisvert, en un mot, avait perdu la paix du coeur. Il se raisonnait, mais vainement, l'image de la belle et pure jeune fille revenait constamment dans ses yeux. Il la voyait sur toutes les pages de ses rôles d'évaluation. "Insensé, se disait-il, pourquoi te bercer de folles illusions? A quarante ans, a-t-on le droit d'aimer une enfant?"

Or, arriva le jour de l'an de l'année 1900. Surmontant sa timidité, il se décida à lui aller rendre dans l'après-midi la visite d'usage. Paré de son frac et de son haut de forme, il se rendit chez la jeune fille. Elle était sortie en carriole avec des jeunes gens de son âge faire le tour des parents et amis. Désespéré, il prit dans son carnet une feuille blanche, y écrivit son nom, l'écorna, et mit au verso ces mots héroïques: "Mes vœux respectueux, je repasserai l'année prochaine".

L'année se poursuivit pareille à toutes les autres. L'impossible amour du pauvre scribe le consumait tout entier.

Il se représenta l'année suivante, au même jour, à la même heure, chez sa cruelle dulcinée. Elle ne s'y trouvait pas encore. Il prit une deuxième carte et répéta sa formule: "Mes vœux respectueux, je repasserai l'année prochaine".

Une troisième année survint. Même déception. Cette fois, il ajouta à sa phrase laconique un audacieux aveu: "...toutes mes pensées", et reprit son chemin.

Il retourna ainsi pendant vingt ans, au même jour, à la même heure, exprimer ses souhaits de bonne année à celle qu'il adorait toujours d'un amour égal. Mlle Délina, il entendit un matin sa mère l'appeler de ce nom, à

la sortie de l'église, avait gardé la sale habitude de faire, elle aussi, ses visites dans l'après-midi du jour de l'an.

Or, le premier janvier de l'année 1921, il souleva pour la vingtième fois depuis 1900 le lourd marteau de fer forgé rivé depuis des siècles à la porte de son amie. Cette fois, il eut à peine prononcé à la bonne le nom de Mlle Délina qu'une blonde jeune fille se jeta dans ses bras, croyant reconnaître son grand-père dans la pénombre du salon.

Enfin, c'est elle! Il est aimé. "Comme vous êtes restée jeune!" lui dit-il, la voix entrecoupée de soupirs, prêt à éclater en sanglots.

Levant la tête, il comprit son erreur; l'infortuné, il avait devant lui la fille de la belle qu'il aimait et qui s'était mariée sans qu'il le sut.

Perdant la tête, il mit un sou dans la main de cette enfant et s'éloigna, le nez dans son mouchoir.

M. Boisvert avait soixante ans. Il comprit que tout était fini.

Quelques semaines plus tard, des menuisiers montés dans la mansarde pour réparer le toit, le trouvèrent mort, écrasé comme une feuille d'automne, sous une pyramide de rôles d'évaluation.

M. Boisvert s'était lâchement suicidé.

Jean LIMOGES

POUR ELOIGNER LES MOUCHES

Pour éloigner les mouches de la viande et du lait, etc., durant les temps chauds, découpez quelques carrés dans du coton à fromage, borde-les proprement, et cousez autour des grains ou des petits globules de verre de n'importe quelle sorte. Etendez ces linges sur les cruches, les vases, etc., et les grains serviront de poids.

MARIE CURIE

Mme Marie Curie, à qui l'on doit la découverte—dont elle partage l'honneur avec son mari—du radium et des phénomènes radio-actifs, est arrivé à New-York, où un comité l'a reçue avec honneur et où le président Harding lui a offert le gramme de radium, don des femmes américaines.

La place qu'occupe Mme Curie est peut-être sans précédent dans l'histoire de la science. Fille d'un savant polonais, de fortune modeste, elle s'éleva graduellement par son travail jusqu'au sommet qu'elle a aujourd'hui atteint. Mme Curie est la seule femme qui ait été désignée pour le prix Nobel.

Différents gouvernements auraient désiré lui accorder une distinction honorifique se traduisant par rubans ou médailles, mais Mme Curie refusa, comme elle avait refusé la Légion d'honneur.

La passion de Marie Curie pour les recherches scientifiques se manifesta chez elle dès son jeune âge; on pourrait presque dire que sa nursery était un laboratoire; au lieu de jouer à la poupée, elle s'amusait avec des cornues, des mortiers, des densimètres, des burettes et des creusets, auprès de son père, M. Sklodowsky, professeur de Physique au Collège de Varsovie, quand celui-ci procédait à ses expériences scientifiques. Au fur et à mesure qu'elle grandissait, la jeune fille devint de plus en plus utile à son père et finit par lui être tout à fait indispensable.

A la mort du professeur Sklodowsky, Marie et sa soeur, laissées dans

une situation financière plutôt embarrassée, se trouvèrent en face de la dure nécessité de la lutte pour l'existence. Marie vint à Paris, avec en poche l'énorme somme de 50 francs, mais nantie de connaissances scientifiques bien plus grandes qu'elle ne s'en rendait compte elle-même.

Elle suivit alors les cours de la Sorbonne, où elle rencontra Pierre Curie, chargé de cours, en train déjà de se faire un nom par ses travaux de physique. Marie Sklodowsky devint son assistante, et en 1895, sa femme. Elle avait 28 ans.

C'est trois ans après leur mariage que fut annoncée la découverte du radium. Et cette découverte n'était pas due à un accident de laboratoire, au hasard; elle était le résultat de longues années de travail en commun, sous les quolibets et dans la dépression et le besoin.

Pierre Curie a toujours déclaré que plus de la moitié de la découverte était due à sa femme, qui jamais ne douta du succès. De plus, les recherches avaient été commencées par elle avant son mariage et c'est Marie Curie qui suscita chez son mari l'intérêt qu'il prit à la radio-activité.

En 1906, Pierre Curie fut tué dans un accident de voiture. Il n'y avait personne pour prendre sa place à l'Université et force fut de créer le précédent de nommer une femme, Mme Curie, qui devint lectrice.

Depuis, les honneurs n'ont fait que pleuvoir sur elle et s'accumuler; mais ils n'ont rien changé chez cette fem-

me étonnante. Mme Curie est restée aussi simple, aussi modeste, presque aussi timide qu'autrefois. Elle est toujours réservée, sensitive à l'extrême, un peu distante, avec quelque froideur, mais sans la moindre hauteur, sans la moindre fierté.

LE PRIX NOBEL

Les lecteurs de la "Revue" entendent souvent parler dans les journaux du fameux prix Nobel et peut-être ne savent-ils pas suffisamment en quoi il consiste. Le voici en quelques lignes:

Un chimiste suédois, Alfred Nobel, inventeur de la dynamite, disposa par testament de presque toute sa fortune, qui était considérable, pour la fondation de cinq prix annuels de \$60,000; les trois premiers pour être attribués aux trois personnes de nationalité quelconque, qui dans le domaine de la physique ou de la chimie, ou dans celui de la physiologie ou de la médecine, auront fait la découverte ou l'amélioration la plus importante; le quatrième prix doit être attribué à la personne qui, dans le domaine des lettres, aura produit la plus belle oeuvre au point de vue de l'idéal; enfin, le cinquième à la personne qui aura le mieux agi pour la fraternité des peuples, la diminution des armées permanentes et la propagation des congrès de la paix. (Ce dernier prix fut décerné au président Wilson en 1920 pour avoir travaillé le plus à l'établissement de la Ligue des Nations).

Les différents auteurs qui, depuis 1901, ont été titulaires du prix Nobel, dans le domaine des lettres, sont:

Sully-Prudhomme, poète philosophe; Björnson, dramaturge norvégien;

José Echegaray et Frédéric Mistral; Henry Sienkiewicz, le romancier russe, auteur de "Quo Vadis"; Rudyard Kipling, écrivain anglais; Maurice Maeterlinck, philosophe belge; Gerhart Hauptmann; Sir Rabindranath Tagore, poète hindou, actuellement aux Etats-Unis; Romain Rolland, écrivain d'avant-garde; enfin Jacinto Benavente, auteur dramatique espagnol.

FANAL, CHAT, INCENDIE

Un incendie a détruit récemment le garage et l'automobile d'un cultivateur des environs de Swift Current. Un chat renversa un fanal laissé sur le plancher du garage par le cultivateur, pendant qu'il était allé porter quelque chose à la maison.

L'expérience d'autres sinistres, à la suite d'une telle négligence, aurait dû servir de leçon, car il va de soi que ce cultivateur avait lu ou entendu dire qu'il est dangereux de poser un fanal à un endroit où il peut être renversé; mais, à l'instar de beaucoup d'autres, il a agi en cette circonstance comme si un avertissement de cette nature ne s'adressait qu'à ses voisins ou à d'autres.

La prudence que devrait toujours diriger nos actions, est souvent ignorée: de là parfois des désastres. Des fanaux renversés dans les granges ou autres bâtiments ont été la cause de plusieurs incendies chaque année au Canada. Si ces fanaux étaient suspendus à des crochets ou déposés en un endroit où ils ne pourraient pas être renversés, la répétition de désastreux incendies serait évitée.



OCCULTISME DE SOCIÉTÉ

Nous allons vous enseigner quelques jeux qui semblent fort mystérieux à ceux qui n'en connaissent pas la méthode.

Le premier de ces jeux s'appelle "Votre nom favori". Le sorcier occasionnel se procure une petite carte sur laquelle seront écrites les lettres suivantes:

A	B	D	H	P
C	C	E	I	Q
E	F	F	J	R
G	G	G	K	S
I	J	L	L	T
K	K	M	M	U
M	N	N	N	V
O	O	O	O	W
Q	R	T	X	X
S	S	V	Y	Y
U	V	W	Z	Z
W	W			
Y	Z			

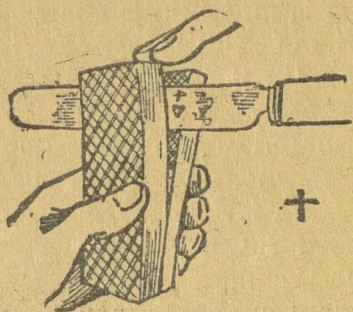
Tenez cette carte avec les inscriptions à l'une des personnes de la société et priez-la de penser le nom qu'elle affectionne le plus. Ensuite demandez-lui de vous indiquer dans quelle colonne se trouve la première lettre du nom en question. A seule fin

de faciliter la compréhension des lecteurs nous prendrons le nom: "May". La réponse à votre question sur le point de savoir dans quel rang se trouve la lettre initiale sera: dans le premier, le troisième et le quatrième. Les lettres commençant ces trois rangs sont A, D, H. Il vous faut maintenant considérer ces trois lettres relativement à leur position dans l'alphabet. A est la première, D la quatrième et H la huitième. Additionnez 1, 4, 8 et vous obtenez 13. Or la treizième lettre de l'alphabet est M. Vous pouvez l'inscrire sur une feuille de papier ou la conserver mentalement. Vous demandez ensuite dans quel rang se trouve le caractère suivant. La réponse sera dans le premier. Vous saurez immédiatement que ce ne peut être que la lettre initiale de ce rang parce que, si vous examinez la carte, vous reconnaîtrez que lorsqu'une lettre n'est représentée que dans un seul rang elle est toujours la première de ce rang.

La dernière lettre de May est Y et se trouve dans les premier, quatrième et cinquième rang. Reportez-vous aux premières lettres des trois rangs précitées et vous aurez successivement A, 1; H, 8 et P, 16 ce qui vous amènera à penser que le caractère complétant le mot est l'avant-dernière de l'alphabet, le total de 1, 8 et 16 étant 25. Vous pouvez alors annoncer à la personne que son nom favori est "May".

Voici maintenant un excellent tour de carte ne demandant qu'un peu de réflexion mais pouvant s'effectuer sans aucune préparation. Vous exhibez tout d'abord un couteau que vous désignez comme un couteau magique. Vous demandez à quelqu'un d'introduire cet objet entre les cartes d'un jeu. Vous tenez simplement les cartes en les écartant légèrement à l'endroit où le couteau les sépare. Lorsque tout est ainsi disposé, vous priez la personne qui retient le couteau de penser à la carte dont les signes se trouvent tournés vers l'une des faces de la lame.

Ce truc n'offre pas de difficultés si vous vous rappelez que la réflexion de l'index de la carte est nettement visible sur la lame d'un couteau poli.

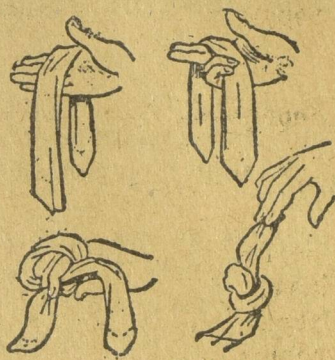


Si vous avez la chance de vous trouver autour d'une table parfaitement cirée et brillante vous pouvez tendre trois cartes à trois personnes et les leur désigner après qu'elles les ont remises dans le jeu. La table, agissant comme un miroir, vous révèle quelles sont les cartes.

Voici un petit truc qui nous fut enseigné par un marin. Prenez un grand mouchoir de soie et pliez-le de telle sorte qu'il ressemble à une corde. Projetez-le en l'air. Un noeud apparaîtra subitement vers le milieu. Le marin prétendait que ce noeud était

knot-ical, je veux dire qu'ils constituait un truc nautique.

Pour l'essayer, tendez votre main droite, la paume faisant face aux spectateurs. Rejetez le mouchoir au-dessus de votre main puis ramenez légèrement celle-ci dans la direction de vos admirateurs et posez-en le petit doigt sur la partie du mouchoir la plus rap-



prochée d'eux. Maintenant inclinez la main rapidement et attrapez l'autre extrémité du mouchoir par les bouts du premier et du second doigt. Laissez le mouchoir tomber de votre main et projetez-le en l'air. Tous ces mouvements qui sont très faciles doivent être pratiqués jusqu'à ce qu'ils s'accomplissent avec la rapidité d'un seul mouvement.

Langage des pepins de pomme

- 1 pepin: elle vous aime.
- 2 pepins: elle vous aime peu.
- 3 pepins : elle vous aime par amour.
- 4 pepins: elle s'ennuie de vous.
- 5 pepins: elle vous aime plus que vous l'aimez.
- 6 pepins: vous l'aimez plus qu'elle vous aime.
- 7 pepins: vous la verrez prochainement.

8 pepins: vous vous aimez également.

9 pepins: vous parlerez d'amour.

10 pepins: vous recevrez une lettre.

11 pepins: vous passerez la soirée ensemble.

12 pepins: vous la demanderez en mariage.

14 pepins: elle vous disputera.

15 pepins: elle vous embrassera.

Langage des pepins d'orange

1 pepin: vous serez heureux en ménage.

2 pepins: vous serez malheureux en ménage.

3 pepins: elle m'estime beaucoup.

4 pepins: elle ne m'estime pas.

5 pepins: elle m'épousera.

6 pepins: elle ne m'épousera pas.

7 pepins: elle est fidèle.

8 pepins: elle n'est pas fidèle.

9 pepins: vous épouserez une personne riche.

10 pepins: vous épouserez une personne pauvre.

11 pepins: elle est jalouse.

12 pepins: elle n'est pas jalouse.

13 pepins: elle aime le plaisir.

14: pepins: elle n'aime pas le plaisir.

15 pepins: elle aime la promenade.

16 pepins: elle n'aime pas la promenade.

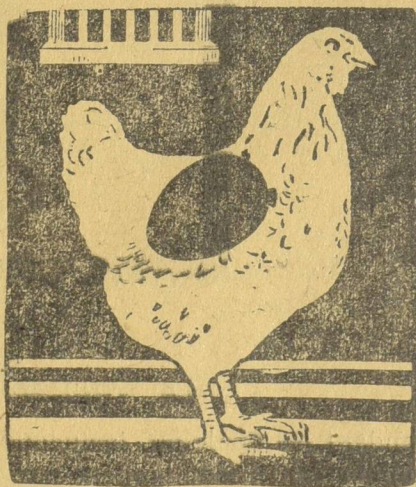
Langage des gants

Un "oui" se dit en laissant tomber un de ses gants. On les roule dans la main droite pour dire "non". Si l'on veut faire entendre que l'on est devenue indifférente, on dégante à demi la main gauche. Pour indiquer que

l'on veut être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants. "Je ne vous aime pas du tout" se prononce en se donnant de petits coups sur le menton. Pour "je vous hais", on retourne ses gants à l'envers. "Je souhaiterais d'être près de vous", se dit en lissant ses gants. Pour demander si l'on est aimé, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert. Si l'on veut dire "je vous aime", on laisse tomber les deux gants à la fois. Pour mettre en garde: "soyez attentif, on nous observe", on tourne ses gants autour de ses doigts. Si l'on veut témoigner que l'on est fâché, on frappe de ses gants le dessus de sa main; "furieuse", on les éloigne.

LA POULE ET L'OEUF

Pour trouver l'oeuf blanc, fixez attentivement pendant une minute l'aile

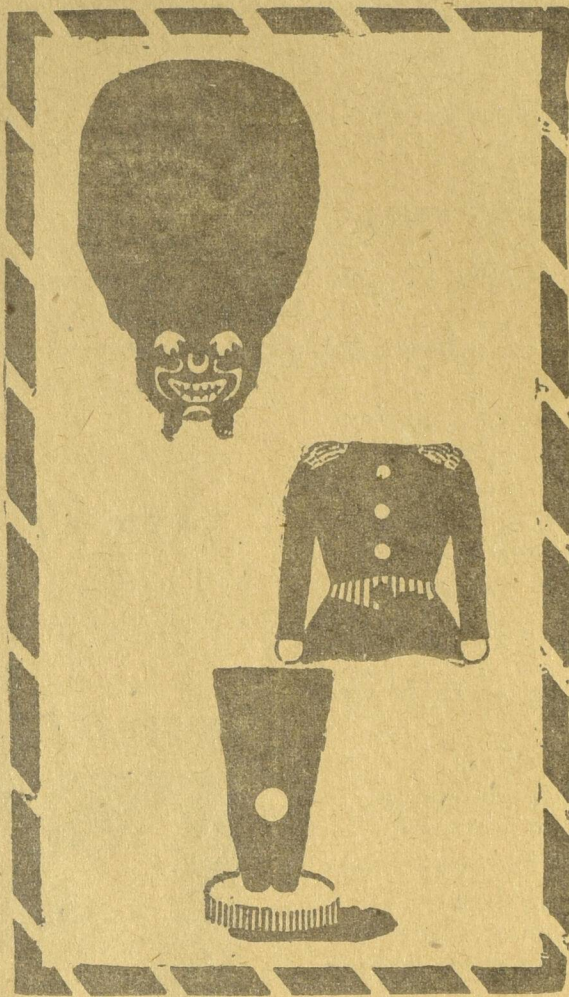


de la poule et portez de là les yeux sur une feuille blanche où après quelques secondes apparaîtra l'oeuf blanc.

L'INVALIDE

Ce vieux grenadier a perdu à la guerre la tête, le torse et les jambes. Mettez-vous le bout du nez sur le cercle blanc des jambes et regardez pen-

dant une minute ou deux la tête du soldat. Par une illusion d'optique, les trois morceaux se réuniront et le mutilé sera complet.



— 0 —

LA TRANSPIRATION DES MAINS

Pendant les chaleurs, beaucoup de personnes sont incommodées par une désagréable transpiration des mains. Voici, contre cet ennui, un remède commode et bon marché: se laver les mains au savon et les rincer dans l'eau

propre. Puis, immédiatement après, les frotter avec un morceau d'alun. La transpiration cesse presque aussitôt, et, en recourant souvent à ce simple procédé, on arrive à enrayer la transpiration habituelle des mains.



HOMMES

Une femme ne parle jamais trop lorsqu'elle nous fait un compliment.

* * *

La plus grande erreur d'un homme, marié à une mauvaise femme est de croire qu'il aurait pu faire pire.

* * *

Si un célibataire a de l'argent à brûler, les femmes lui fourniront volontiers les allumettes.

* * *

Le monsieur qui épouse une jeune fille riche, sans le désir de se laisser vivre avec son argent, ressemble au monsieur qui s'installe dans un excellent fauteuil après un succulent repas et qui n'a pas l'intention de dormir.

* * *

Les maris ont les femmes qu'ils méritent.

* * *

Les malheureux célibataires qui paient leur taxe devraient déduire le montant, sur les fleurs, les bouquets, les billets de théâtre et les bonbons qu'ils paient aux jeunes filles.

FEMMES

Il est toujours facile d'aimer son voisin si celui-ci est joli.

* * *

Si une femme ne réussit pas à se faire aimer d'un homme, généralement, elle se prend à détester cet homme.

* * *

Une femme veut toujours avoir le dernier mot, c'est même pour cela qu'elle commence ses romans par la fin.

* * *

Une jolie fille n'est jamais satisfaite d'elle à moins qu'elle ait réussi à dire un peu de mal de sa meilleure amie.

* * *

Ça prend environ seize étés à une jeune fille pour devenir un flirt de vilégiature.

* * *

Il existe une chose qu'une femme ne saura jamais sur elle-même; c'est ce que sa meilleure amie prend plaisir à lui dire tous les jours.

* * *

✓ Les pieds qui, jadis, berçaient les berceaux, se posent maintenant sur les leviers des autos.

HOMMES

Dire qu'il existe des hommes mariés qui ne croient pas à l'enfer.

* * *

L'homme qui épouse une femme pour en oublier une autre ressemble au monsieur qui se coupe le poignet pour ne plus souffrir de son doigt malade.

* * *

Ce n'est pas une raison parce que notre amoureuse est... une veuve à l'herbe, pour lui faire manger de l'avoine.

* * *

Pourquoi un poulet traverse-t-il la rue? Pour montrer ses bas de soie.

* * *

Dans les grandes crises, le lot des femmes est d'adoucir nos revers.

* * *

A la cour de l'amour, quel célibataire peut plaider non coupable à l'accusation de mensonge, parjure, ou vol?

* * *

Une femme jolie est un bijou; une bonne femme est un trésor.

* * *

La plupart des hommes mariés prennent la vie de ménage comme une médecine.

* * *

Une affaire d'amour malheureuse signifie généralement la rencontre d'un professionnel avec un amateur.

FEMMES

Le temps n'est pas un élément aussi indispensable que les bras d'un autre homme dans un désespoir d'amour.

* * *

On sait qu'il y a des imitations lorsqu'on voit un collier de perles sur une rivale.

* * *

Lorsqu'une femme ne se met pas de rouge sur la figure les autres femmes trouvent qu'elle a un joli talent pour la peinture.

* * *

Dalilah a certainement eu tort de couper les cheveux à Samson, mais s'il ressemblait à la plupart des maris qui ont les cheveux trop longs, qui donc la blâmera?

* * *

La plupart des femmes, lorsqu'elles ne peuvent avoir l'homme qu'elles aiment, aiment l'homme qu'elles ont.

* * *

Aucune femme n'épouserait un homme, si la soeur de cet homme venait lui donner des références sur son frère.

* * *

Une jeune fille gaie est une jeune fille qui vous permettra de l'embrasser. Une jeune fille sensible est celle qui ne permettra qu'à vous de l'embrasser.



LES TROIS LUTINS

Conte de fées

Trois lutins, que les savants appellent gnomes, vivaient au pays des Fées entourés du plus grand mystère. Mélusine, Bias et Pittacos étaient plus gros que les fées, leurs compagnes, mais ne pouvaient pas voler comme elles. Ils ne volaient pas mais faisaient des bonds et des sauts prodigieux dans l'espace.

Certains prétendaient qu'ils étaient des enfants métamorphosés. De toutes façons, Mélusine, Bias et Pittacos étaient bien ennuyés de ne pas savoir ce qu'ils étaient réellement : fées, nains, diabolins ou simples petits garçons ou filles. S'ils n'avaient pas d'ailes comme les fées, par contre ils avaient de petits points d'or au coin des yeux, près du nez, ce qui est le signe distinctif d'une fée authentique. Mélusine semblait appartenir au sexe féminin. C'est elle assurément qui des trois souffrait le plus de ne pas connaître sa nature. Pendant des heures entières, elle restait assise sur un champignon, les mains croisées sur les genoux, les yeux perdus dans le vague, et les fées volaient autour d'elle, l'agaçant, la chatouillant: "Te souviens-tu, Mélusine? Raconte-nous ton histoire, Mélusine!"

Et Mélusine hochait la tête et disait sur un ton tragique: "Non, je ne me rappelle rien, rien, rien!"

Les fées s'enfuient à ces paroles et la laissent seule à ses sombres pensées qu'elle quitte bientôt pour s'amuser avec les fleurs

Mélusine est une petite personne exquise bien que petite, joliment faite, les yeux bleus et les cheveux châtons. Le second, Bias, est un être merveilleux qui connaît tout et a tout vu. Il saute avec une telle élégance que toutes les fées lui envient.

Le troisième, Pittacos, est aussi une petite mais grasse créature que tout le monde aime mais dont se moque tout le monde. Il voudrait être admiré comme Bias mais personne ne lui adresse de compliments. Cependant, les fées s'amuse avec lui de préférence parce qu'il est le plus drôle des trois.

Un jour, et c'est ici que commence notre histoire, un jour la reine des fées décida de se faire couronner solennellement.

La veille, les fées parcoururent tout l'empire pour lancer des invitations de tous les côtés.

Pittacos les regarde voler avec dans les bras des paquets d'enveloppes blanches qu'elles portent précieusement. "Mais n'avez-vous pas mon invitation?" leur crie-t-il, et les fées ne le regardent même pas.

De leur côté, Mélusine et Bias cachèrent leur dépit et firent voir qu'il leur était parfaitement égal de ne pas être invités au couronnement de la reine. Cependant, quand toutes les enveloppes furent distribuées, il y en eut une pour Mélusine, une pour Bias, mais rien pour Pittacos.

Le pauvre Pittacos avait été oublié, personne ne savait pourquoi, pas même les fées!

“La reine nous a dit de ne pas nous occuper de lui; mais le couronnement sera bien ennuyeux sans Pittacos”, disaient les fées gentilles.

Pittacos essaya de supporter bravement cette épreuve, mais il ne le put. Il aimait tant les fêtes du couronne-

Elle revint, disant: “Je sais maintenant pourquoi, Pittacos, tu n'es pas invité au couronnement”.

—“Et pourquoi?” interrogea Pittacos.

—“Qui te l'a dit?” demanda Bias.

—“Je le tiens des coiffeuses de la reine, et c'est la reine qui le leur a dit.”



ment, les danses avec les fées, les chants et la musique!

Il n'avait jamais eu l'occasion de crier “Hourra”, parce que dans les grandes circonstances seulement devait être poussé ce cri de victoire.

Mélusine, pendant ce temps-là que Pittacos passait à se laisser consoler par les fées, faisait diligence, allant de ci de là, interrogeant tout le monde.

—“Pouah! siffla Bias. Pourquoi la reine leur aurait-elle confié son secret?”

—“Je ne sais.”

Mais Pittacos, anxieux, impatient, de presser de questions Mélusine: “Vite, vite, dites-moi!”

Et Mélusine commença: “Ce doit être une magnifique couronnement, le plus grand et le plus merveilleux des couronnements.

La reine eut d'abord l'idée de n'inviter aucun de nous trois parce que nous sommes des êtres mal définis qui, quoique vivant avec les fées, n'avons pas leur pouvoir surnaturel; ensuite, elle décida d'inviter Bias et moi-même parce que nous avons un "je ne sais quoi."

— "Un quoi?" demanda le pauvre Pittacos.

— "Elle a bien dit que Bias et moi avions un "je ne sais quoi", Pittacos, un "je ne sais quoi", que vous n'auriez pas comme nous."

— "Et où avez-vous pris ça?" demanda encore Pittacos.



— "Je ne sais, répondit Mélusine, embarrassée; je ne sais pas du tout ce que signifient les paroles de la reine. Si je le savais, je vous le dirais sûrement".

A ce moment, Bias se leva et tous d'attendre qu'il parlât. "Personne ne sait ce que c'est—exactement, dit-il, mais je pense avoir entendu dire que le "je ne sais quoi" était une allure, un aspect, un air en un mot."

— "Air frais?", questionna Pittacos.

— "Mais non, répondit Bias. On a l'air fin ou on a l'air bête. Je suppose que la reine nous trouve jolis tous les deux et qu'elle vous trouve laid ou peu intéressant."

Pittacos, entendant ces cruelles paroles, se leva et dit: "Eh bien, j'irai de par le monde chercher cet air "je ne sais quoi" qui me manque."

Et il s'en alla sans écouter les prières et les supplications des fées qui ne voulaient pas se séparer de lui.

Il marcha longtemps, longtemps n'osant sauter pour ne pas perdre un de ces "airs" qu'il eût pu rencontrer le long de la route. Enfin il s'arrêta, épuisé. Les fées ne se fatiguent jamais mais Mélusine, Bias et Pittacos perdaient souvent haleine, ce qui prouve encore plus qu'ils n'étaient pas des fées en dépit des petits points d'or qu'ils avaient sur le coin des yeux.

Il s'assit sur une pierre et attendit. Bientôt survint un petit garçon conduisant un âne par un licou. Ce petit garçon était pauvrement vêtu mais l'âne était tout harnaché et caparaçonné d'or et d'argent. Il paraissait bien malheureux.

— "Qu'est-ce que tu as à pleurer?" demanda Pittacos quand le garçon et son âne passèrent devant lui.

— "Qui vient de me parler?" dit le petit bonhomme, ne voyant pas le lutin.

— "C'est moi", cria Pittacos en sautant entre les oreilles de l'âne qui venait de se baisser pour brouter.

Le garçon le regarda fixement, assis qu'il était maintenant entre les deux oreilles pointues de l'âne et, remarquant les marques d'or de ses yeux, s'écria:

— "Une fée, c'est une fée!"

Pittacos le rassura et oubliant qu'il était à la recherche du "je ne sais quoi" lui demanda la cause de son chagrin.

— "Je pleure parce qu'il est survenu quelque chose de terrible à une

fillette qui avait l'habitude de jouer avec moi".

— "M-m-m, mauvaise affaire", pensa tout haut Pittacos en songeant à Mélusine.

— "Son père est un magicien, continua le bonhomme à l'âne, mais un bon magicien, parce qu'il est pauvre; un autre magicien, qui habite près de chez nous, mauvais celui-là, essaie continuellement de nuire au bon et de changer en mal les bons sorts que jette le premier. Depuis des années, il hait le père de Catherine et tente de le tuer. Le nom de mon amie est Catherine.

Il vient d'ensorceler Catherine et de l'enfermer dans un coffre que le bon magicien ne peut ouvrir. Il brûle tout le jour des choses diverses et mêle des breuvages et prononce des paroles magiques mais le coffre ne s'ouvre pas pour cela et le mauvais magicien le regarde faire et rit."

— "Et Catherine est toujours dans le coffre?" demanda Pittacos, oubliant ses recherches une seconde fois.

— "Oui, répondit le petit malheureux, en pleurant. J'ai apporté cet âne pour elle avec tout mon argent. Je veux lui apprendre à le monter. Le bon magicien m'a promis que s'il réussissait à ouvrir le coffre, il m'accorderait sur le champ la main de sa fille."

— "La main de sa fille?" répéta Pittacos.

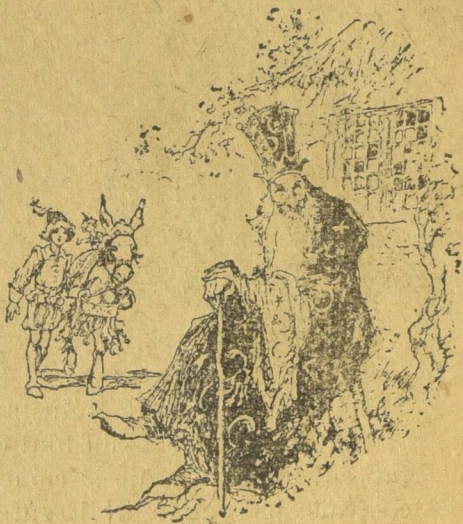
— "Je veux dire qu'il me la donnerait en mariage.

— "Bien, conduisez-moi à cet endroit, dit le lutin. Je me connais en magie et si je fais ouvrir ce coffre, le bon magicien m'exaucera-t-il un vœu, m'accordera-t-il une grâce que je veux obtenir?"

— "Il vous accordera et vous donnera tout ce que vous demanderez, excepté la main de Catherine qui m'est promise."

Ils se remirent en marche et Pittacos fit plusieurs noeuds dans son mouchoir pour se rappeler les tours de magie que lui avaient enseignés les fées, ses amies. "Si seulement Bias était ici, lui qui connaît tout!"

Le garçon marchait sur la route ensoleillée entre les champs de blé et l'âne balançait si fortement la tête que Pittacos dut lui passer ses deux bras autour des oreilles.



Ils arrivèrent bientôt à une maison basse située près de la route que gardait le mauvais magicien revêtu d'une longue et ample robe brodée d'étoiles et de croix. Il éclata de rire en apercevant le garçon et son âne.

"Voici un autre imbécile!" dit-il en se moquant. "Personne sur terre n'ouvrira ce coffre, petit niais."

— "Mettez-moi dans votre poche", dit tout bas Pittacos au garçon, ce que fit ce dernier avec d'innombrables précautions.

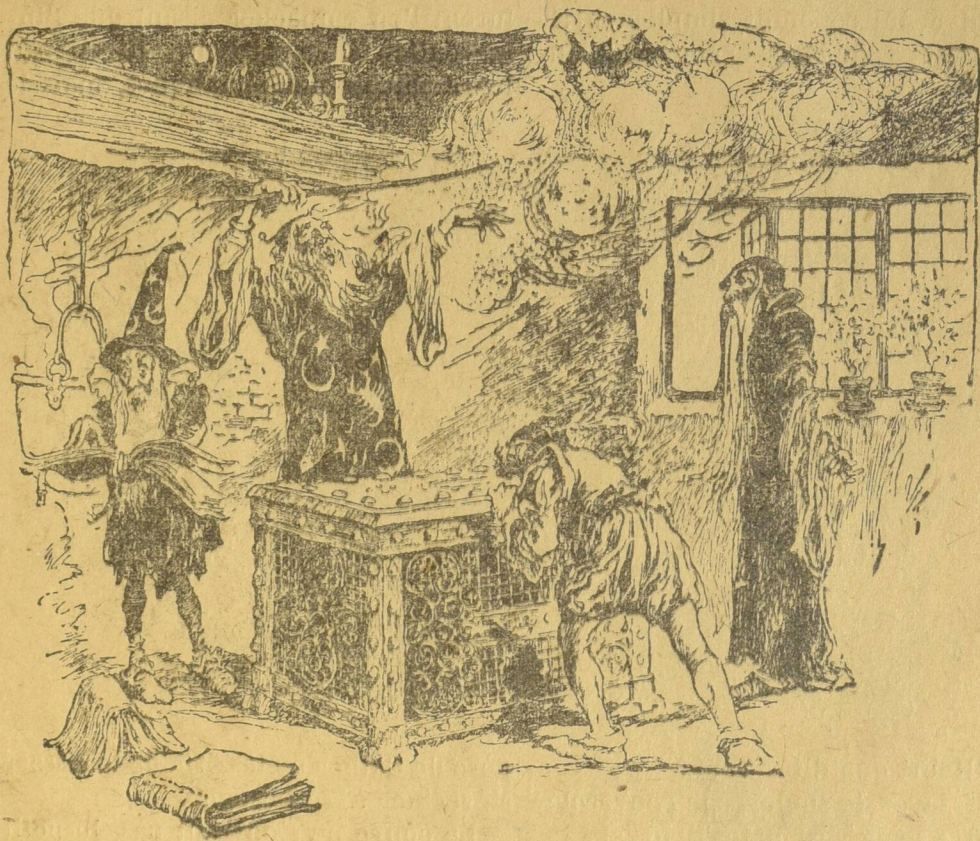
—“Ouf!” s’écria Pittacos, “arrêtez, vous me serrez trop fort, votre poche est trop étroite.”

S’il avait été fée, il n’aurait pas parlé ainsi. Les fées passent partout.

—“Pourquoi ne pas vous mettre dans les sâcoches de la selle!” dit le garçon.

Pittacos pénétra dans l’une d’elles et le gamin la prenant sous son bras pénétra avec elle dans la maison.

chambre où se trouvaient des fleurs, des pots de cuivre, des vases, des éprouvettes, des casseroles nombreuses sous lesquelles brûlait un feu terrible. Dans le milieu de la pièce, reposait un coffre de toute beauté, en fer artistiquement forgé; on apercevait au travers du grillage la robe rouge et le blanc tablier de Catherine. Deux étranges magiciens se tenaient de cha-



—“Que ferez-vous de cela?” interrogea le mauvais magicien”, ça ne vous aidera jamais”.

—“Peut-être que oui”, répondit-il, avec un regard malin. Et le mauvais magicien de rire de nouveau.

Pittacos, en regardant par un trou de la sâcoche, put voir une drôle de

que côté, essayant toutes sortes de charmes et de sortilèges pour ouvrir le couvercle.

Ils récitèrent tous les deux des prières si bizarres que Pittacos dans sa sâcoche fut pris d’une si forte envie de rire qu’il fut obligé de serrer son mouchoir entre ses dents. Il n’avait jamais vu de sorciers.

Le bon magicien faisait brûler des vêtements dans une marmite et disait de temps en temps : "Mais comment se fait-il qu'un génie bienfaisant ne sorte pas de ma marmite?"

Et en effet il ne s'en échappait qu'une fumée noire et malodorante.

Le petit garçon s'approcha de lui : "Si ces grands hommes échouent, que ferons-nous de plus qu'eux?" dit-il, découragé, à Pittacos.

Celui-ci lui répondit simplement :

— "Essayez de lever le couvercle du coffre!"

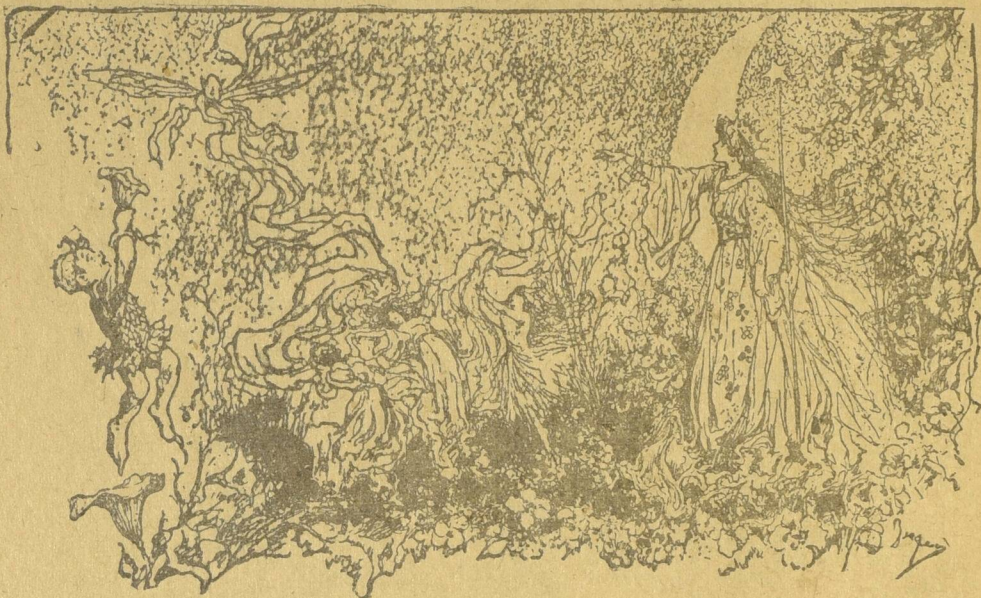
— "Ouvrir le coffre", dit-il

— "Vous êtes fou", remarqua le premier.

— "C'est absurde", remarqua le second.

Le garçon, pendant ce temps, faisait tous ses efforts pour ouvrir le coffre. Il avait la figure toute rouge et les biceps gonflés sous le travail des muscles.

Les deux premiers magiciens voulurent l'en empêcher disant que l'intervention d'un profane dérangerait leurs calculs mathématiques, mais le



— "Hein! que dites-vous?"

— "Essayez de soulever le couvercle du coffre avec vos mains", insista le lutin et quand vous déposerez la selle par terre prenez soin de me mettre au-dessus et non pas dessous. Je ne tiens pas à être écrasé."

Le petit garçon hésita une minute, mit la selle par terre, s'avança vers le coffre et roula ses manches de chemise.

— "Qu'allez-vous faire? lui demandèrent les magiciens.

père de Catherine les pria de le laisser s'évertuer à sa besogne.

Le coffre ne s'ouvrant pas, le petit bonhomme revint auprès de Pittacos pour prendre conseil.

— "Ne voyez-vous pas, lui dit celui-ci, qu'il y a un loquet sur ce coffre?"

Le bonhomme regarda mieux, aperçut le loquet, le poussa et le coffre s'ouvrit si brusquement qu'il le fit tomber à la renverse.

Le bon magicien s'élança tandis que la figure diabolique du mauvais eut un riotus affreux et Pittacos eut toutes les peines du monde à s'empêcher de crier: "Hourra!" en signe de triomphe.

Le père de Catherine la prit dans ses bras.

"Donne-lui de mon breuvage pour la ranimer", dit-il au petit garçon.

Mais Catherine n'en eut pas besoin et ouvrit ses beaux grands yeux et sourit agréablement à ceux qui la regardaient.

"Tiens, mais c'est Patrice!" dit-elle au petit garçon.

Patrice s'approcha plus près et lui baisa la main.

"Bonjour, ma Catherine".

A ce moment, se retourna l'autre magicien qui prétendait avoir trouvé la clef du problème—la clef du coffre en même temps—à la minute même où Patrice l'avait ouvert.

—"Ce garçon, dit-il, ne connaît rien à la magie."

—"Il a employé la force et l'intelligence, lui répondit le bon magicien. Qui sait si la force et l'intelligence ne sont pas les deux seuls éléments de la magie?"

—"Je ne pense pas", répondit le magicien à la robe de pourpre.

—"Qu'ont-ils à paraître si furieux, tous les deux? interrogea Catherine.

—"C'est que tous les deux croyaient être plus forts qu'ils le sont réellement, expliqua son père, et qu'ils complotaient de vous emmener chez eux pour garder leur maison."

—"C'est la maison de Patrice et la vôtre que je vais garder", dit-elle fièrement.

Pittacos ne pouvait plus rester enfermé dans sa sacoche. Il sauta par terre. "Vous parliez d'intelligence,

dit-il joyeusement, c'est moi qui eus l'intelligence suffisante pour faire ouvrir ce coffre!"

—"Une fée!" s'écria Catherine, toute remuée par la joie.

Alors Patrice dit au bon magicien qu'il devait exaucer le vœu de Pittacos.

—"Et quel est ton désir, petit lutin?"

Pittacos se jucha sur le coffre et dit: "Je veux un "je ne sais quoi" pour pouvoir assister au couronnement de la reine."

Le magicien étendit sur lui sa baguette mais Pittacos ne changea pas.

—"Demande autre chose, dit le père, je ne puis t'accorder ce désir".

—"Chasse alors le démon du mauvais magicien."

Un grand bruit se fit alors entendre et par la fenêtre, ils purent voir le mauvais magicien s'enfuir au loin sur la route, la tête recouverte de son vêtement.

Après cela, Pittacos, remonté sur l'âne, s'en retourna à la maison de Patrice, escorté de Catherine assise sur la belle selle blanche, derrière lui. Il rougissait de reparaitre devant Mélusine et Bias sans rapporter ce "je ne sais quoi". Mais après avoir fait ses adieux au petit couple qu'il avait uni, il reprit le chemin de l'empire des fées.

Mélusine venait à sa rencontre. "Comme je suis heureuse de te revoir, Pittacos, lui dit-elle en l'embrassant. Dis-moi, as-tu ce que veut la reine?"

—"Non, chère Mélusine, je n'ai rien trouvé".

—"Peu importe! la reine regrette beaucoup de ne pas t'avoir invité et est bien malheureuse. Elle a dit qu'à ton retour, elle se ferait couronner de nouveau pour toi seul."

Ainsi alla au couronnement le bon petit Pittacos. Il chanta et dansa avec toutes les jolies fées. La reine l'arrêta et lui dit: "Pittacos, tu peux maintenant crier Hourra".

Et Pittacos le cria de toute la force de ses poumons. Puis la reine les unit pour la vie, lui et Mélusine.

Quant au mauvais magicien, converti maintenant, il enseigne aux petits enfants à l'école de son village.



LE FER A CHEVAL EST UN PORTE-BONHEUR

Ramasser un fer à cheval sur le trottoir ou dans un champ est de bon augure. Il est un emblème de fortune et de chance depuis les siècles les plus reculés. Il fut même regardé, à une certaine époque comme un charme spécifique contre les pouvoirs magiques et la sorcellerie. Les sorciers et sorcières étaient forcés de se faire reconnaître quand ils se présentaient dans un déguisement devant une personne munie d'un fer à cheval.

Quelque temps après, il devint simplement un gris-gris comme il y en a tant d'autres qui assuraient à son possesseur le génie ou, du moins, une très grande intelligence.

Et comment un insignifiant fer à cheval fut-il doué d'un pareil pouvoir? La mythologie grecque nous l'apprend. Voici la légende:

Poseidon, dieu de la mer, frappa un jour de son strident la terre de Thessalie et du golfe fit jaillir un merveilleux

courseur, Pégase, fils de l'océan. Ailé, ce cheval fougueux vola longtemps au-dessus de toute la terre, laissant derrière lui des ruisseaux. Sur le Mont Hélicon, il heurta de son sabot une prairie fertile et dans le trou qu'il y laissa se mit à couler le ruisseau des Muses, dit l'Hippocrène. Les Muses allaient y boire pour s'inspirer et trouvèrent dans son eau la divine Poésie.

C'est pourquoi, sitôt qu'un Grec trouvait un sabot de cheval, il le considérait comme celui de Pégase qui dut, dans toutes ses courses, en laisser tomber quelques-uns sur la solennité.

En Angleterre, le sabot du cheval de S. Georges qui terrassa le dragon est aussi regardé comme un emblème de bonne chance.

Les légendes de la sorte furent si répandues dans le monde entier qu'il n'y a pas un pays aujourd'hui où le fer à cheval ne fasse l'objet d'un culte.

LE ROMAN D'UN GORILLE

Le cirque Ringling possède l'unique gorille vivant en captivité. — L'animal mesure, à quatre ans, quatre pieds quatre pouces et pèse 184 livres. — Malgré sa force herculéenne, il a bon caractère.

Le nom de ce singe, de l'espèce la plus voisine de l'homme, est John Daniel. Il fut capturé dans le Cameroun, colonie allemande de l'Afrique occidentale, par un détachement d'explorateurs. Quand ceux-ci reprirent la route de l'Europe, la guerre étant commencée, ils durent abandonner leur prisonnier aux mains des Anglais.

Le gorille, très jeune alors, fut confié à un marchand d'animaux qui l'emporta à Londres et le vendit à une dame de l'aristocratie anglaise. Elle l'hébergea chez elle, 14, rue Sloane, dans la section Est de Londres, et le considéra comme un enfant.

Il eut ses appartements et pour le moindre rhume ses gardes-malades et ses médecins.

Elle le promena à l'hôtel Savoie, au Ritz, à l'heure du thé. Il fut la plus curieuse attraction de nombreux "garden-parties" dans les cercles de la haute société. On a même prétendu qu'il avait été reçu par le roi et la reine au palais de Buckingham, mais ceci est peu probable.

Après quatre ans de cette grande vie, il se développa tellement, ameuta si bien son quartier en bousculant des agents de police et en volant les bouchers et les épiciers, que sa maîtresse

se fut forcée de le vendre à ce cirque pour la somme de \$20,000 avec la promesse qu'on ne lui ferait apprendre aucun tour et qu'il serait traité avec tous les égards dûs à une personne de marque.

Il a aujourd'hui la tête d'un vieillard plus ou moins respectable qui pourrait servir de modèle aux caricaturistes anglais. Quoique petit, il peut entraîner trois hommes forts à la souque à la corde et quoique regardé comme un animal méprisable, il vaut quand même la somme de \$150,000.

John Daniel est, des 1,500 membres du cirque Ringling, le seul qui agit à sa guise; il n'est jamais puni, mange et boit comme il veut, sans s'occuper de la prohibition, se lève quand ça lui plaît et se couche aux heures les plus irrégulières.

Ce qui en fait une rare curiosité c'est qu'il est le seul gorille en captivité et le seul qui ait vécu aussi longtemps loin de ses forêts d'Afrique. Il est sans contredit le plus humain de toute la famille des singes, se rapprochant beaucoup de nous par sa conformation générale et son organisateur interne. Il n'y a, d'ailleurs, qu'à regarder un instant ses cousins éloignés, les chimpanzés, pour constater

combien plus il ressemble à l'homme que ceux-là.

Il suffit de remarquer ses gros yeux bruns, son front bas et ridé, son nez plat, sa bouche évasée, ses oreilles légèrement écartées pour penser tout de suite à certains types d'hommes que nous avons vus quelque part dans notre existence.

John Daniel couche dans un lit, s'assied poliment à une table et mange d'une façon distinguée, nettoie son assiette et se lave comme tout le monde, sinon mieux.

Chose peu banale, personne ne lui a enseigné à faire ces choses; il les a apprises seul en regardant agir les personnes qui l'ont élevé.

Il a acquis la plupart de ses habitudes par imitation et les autres sur les conseils de ses gardiens qui le corrigent à la longue des quelques mauvaises manies qu'il a encore.

Ce singe boit trois grandes coupes de whiskey par jour et quelquefois en plus un verre de vin de Xérès ou d'Oporto. Il lui faut de l'alcool pour se tenir en bonne humeur et en santé.

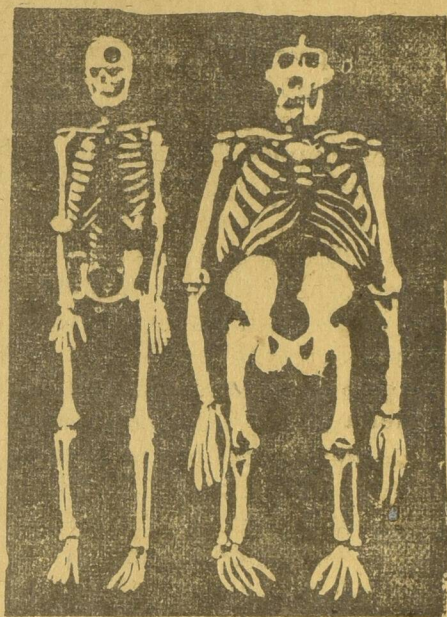
Ces boissons ne font pas qu'activer sa digestion, car leur effet sur lui est profondément psychologique. Elles l'empêchent de tomber dans des crises de neurasthénie et de nostalgie qui le tueraient. Sobre, il semble rêver aux paysages immenses de sa patrie, l'Afrique, et un peu ivre d'eau-de-vie, il reprend sa vieille gaité. Plusieurs médecins ont accordé à ses gardiens les ordonnances nécessaires pour obtenir dans les dépôts du gouvernement l'alcool nécessaire à la subsistance de cet heureux gorille.

Que ceux qui croient les singes végétariens se rassurent: John Daniel mange une demi-livre de viande par

jour et ne peut même vivre sans cette ration quotidienne.

Pour son petit déjeuner, il prend volontiers une pinte de lait, une orange, deux ou trois pistaches et quelques raisins.

Le midi, on lui donne un bifteck et des gourmandises de toutes sortes pour son dessert. Le soir, il avale une chopine de lait, mange quelques fruits et bien gavé il s'enroule lui-même dans ses couvertures et se jette sur son lit de sangle.



Le puissant squelette d'un gorille et la charpente relativement chétive d'un homme.

Il manifeste pour le vol des dispositions particulières ce qui peut encore faire dire aux misanthropes qu'il a ce vice commun avec l'humanité. Ses gardiens en prennent avantage pour lui faire avaler sa nourriture au moment où d'habitude il n'en veut pas.

Les médecins lui prescrivent l'huile de foie de morue mais il n'est pas prudent de la lui offrir sans précaution.

Comme les enfants, il n'aime à prendre ses médecines qu'avec du chocolat. Aussi, comme il est très friand de crème glacée, on lui passe l'huile de foie de morue dans un cône!

Il a tous les défauts des gamins de son âge, étant gourmand, voleur, capricieux, loustic, polisson et moqueur. Rien ne l'amuse plus que de jouer des tours aux curieux et à ses gardiens.

Ayant remarqué le nombre de photographes qui viennent tous les jours braquer leurs appareils sur son nez, il se couvre la tête d'un sac chaque fois qu'il en voit approcher un et il les reconnaît de loin!

Ce gorille a une compréhension un peu plus développée que celle d'un chien intelligent. Il sait interpréter les ordres ordinaires qu'on lui donne: *Couche-toi.* — *Ramasse ce bout de papier.* — *Ne sois pas si dur, etc.*

Malgré tous ces petits défauts que nous avons énumérés plus haut et qui sont inhérents à son âge et à sa nature, John Daniel a toute l'allure d'un gentilhomme. Par exemple, jamais il ne se permettra de sauter gloutonnement sur la main qui le soigne; il attend qu'on lui serve sa nourriture, morceau par morceau, tandis que les autres singes, ses parents, sont d'une voracité inouïe.

Il a un faible prononcé pour les jolies femmes. Quand des curieux défilent devant sa cage, il les regarde d'un oeil indifférent, mais sitôt que s'avance une curieuse agréable à la vue il lui tend sa grosse main velue au travers des barreaux et lui sourit de son plus beau sourire de singe.

Comme nous l'avons dit plus haut, sa force est extraordinaire pour sa taille et son poids.

Ce gorille de quatre ans tira à lui trois des plus forts membres du cirque suspendus au bout d'une corde:

Abdullah Tahar, le turc terrible; Lévesque, le lanceur de disques canadien et Tokarichi, le lutteur japonais ou, comme substitut, Pachianiri, l'acrobate italien.

Ceux qui ont assisté à ce tournoi prétendent que le gorille pouvait coller sur le tapis l'étrangleur Lewis, réputé le plus redoutable lutteur du monde.

Sa force réside dans son cou, qui est énorme, et dans ses arrière-muscles. Son cou et son dos sont courbés de telle façon que le moindre effort qu'il fait avec ses bras est fourni par son dos assez solide pour soutenir les chocs les plus violents.

Ses pieds, dont la conformation ressemble à la nôtre, lui servent d'assises et lui donnent un équilibre que nous n'avons pas parce que les nôtres sont moins gros et moins plats.

S'il s'acclimata au pays et se fait à sa vie de captif, John Daniel entrera à vingt-et-un ans dans sa pleine maturité.

Il atteindra facilement à cette époque cinq pieds six pouces et pèsera tout près de 600 livres. Mais se rendra-t-il jusqu'à cet âge? Ses gardiens eux-mêmes en doutent, aucun gorille prisonnier n'ayant encore dépassé l'âge de dix ou douze ans.

Le père de ce singe géant fut tué par les explorateurs qui le capturèrent. Il avait une encolure de 24 pouces $\frac{3}{4}$ et des biceps de 16 pouces, en plus, un poids de 650 livres. Les indigènes africains qui le virent aux mains des chasseurs s'en éloignèrent effrayés, croyant voir l'image de Satan!

— o —

Année sèche n'appauvrit son maître.

— o —

Il ne faut pas employer ceux qu'on soupçonne, ni soupçonner ceux qu'on emploie.

LA MALCHANCE D'UNE DANSEUSE

Le monde entier s'émut de compassion à la nouvelle que Sarah Bernhardt avait dû subir l'amputation d'une jambe qu'elle s'était luxée en interprétant le rôle de Jeanne d'Arc. Mais il reste la voix à la grande tragédienne et c'est assez pour qu'elle continue de soulever l'admiration de ceux qui l'entendent.

Le cas de la petite danseuse de ballet Dorothy Olive Clark qui perdit le gros doigt du pied est autrement plus triste parce que cette brillante ballerine que Pavlova elle-même trouvait incomparable a été forcée d'abandonner complètement son art.

C'est au mois de juin dernier, en se rendant au théâtre où elle devait danser seule "La Mort du Cygne" de St-Saëns que Mlle Clark glissa malencontreusement de la bordure d'un trottoir et tomba devant une automobile dont une des roues lui écrasa le gros orteil.

Des centaines de personnes qui attendaient le moment propice pour traverser la rue, elle était certainement la seule pour qui ce membre eût quelque importance et c'est précisément elle qui se le fait briser. Fatalité !

Les plus éminents chirurgiens qui la traitèrent s'accordent à dire que la carrière de la danseuse est bien finie, car elle ne pourra plus figurer maintenant que dans des corps de ballet où son jeu ne semblera pas plus remarquable que celui de ses compagnes.

La mère de l'artiste, Mme Ethel Clark, a intenté une action en réclamation de dommages-intérêts pour la somme de \$25,000 au propriétaire de l'automobile.

Les procureurs de la plaignante allèguèrent la particularité du cas. Ils admettront, lors du procès, que neuf-dixièmes ou quatre-vingt-dix pour cent des habitants de tout le pays n'auraient pas été frappés d'incapacité à la suite d'un pareil accident mais feront ressortir que Mlle Clark est un individu exceptionnellement spécialisé en son art. Comme danseuse de pointes, elle commença dès l'âge de 12 ans à entraîner ses pieds à la chorégraphie. A cet âge, elle gagnait déjà sa vie avec son art. Son talent et ses futurs succès résidaient dans ses orteils.

Ainsi l'automobile, en les blessant, a privé la victime de ses moyens de subsistance et du plus grand intérêt qu'elle prenait à la vie.

Le gros doigt du pied est le plus important chez une danseuse; il correspond à l'oeil du peintre, aux doigts du pianiste, au cerveau de l'écrivain, aux cordes vocales de la cantatrice.

Se servant de cette comparaison, les avocats prétendront que le préjudice causé à Mlle Clark est aussi dommageable et aussi grand de conséquences que si un accident semblable eût aveuglé le peintre Adrien Hébert, cassé les doigts du pianiste Alfred Laliberté, éteint l'imagination de l'écrivain Marcel Dugas ou brisé les cordes vocales de Mme Eva Gauthier.



Mlle Clark déclara cependant elle-même après l'accident que le chauffeur de l'automobile n'en devait être nullement tenu responsable.

Le jury sera appelé quand même à considérer comme nul cet aveu extrajudiciaire et à ne pas s'occuper de la négligence contributoire de la plaignante pour ne songer qu'à l'importance que prend pour elle la perte de cette articulation indispensable à sa profession.

Mais si l'entraînement nécessaire à une danseuse de pointes est long, douloureux et difficile, du moins touche-t-elle de bons cachets quand sa réputation est faite.

Ainsi Mlle Clark venait de signer un contrat de \$150 par semaine quand arriva cet accident. Elle ne pourra plus maintenant danser que sur le plat des pieds et pour \$50 ou \$75.

Mais, par fierté, par un orgueil d'artiste très compréhensible, jamais cette petite étoile ne consentira à interpréter des danses médiocres avec des figurantes cent fois moins douées.

Le journalisme est le dernier refuge. On y vient ou on y revient toujours. Aussi Mlle Clark a-t-elle l'ambition de faire de la grande nouvelle ou des feuillets...

IL Y A DANS LE MONDE 15,430,000 JUIFS

La population du monde, à l'année de la grande guerre, était, d'après les statisticiens les plus autorisés, de 1,849,000,000 d'habitants; et quoique les pertes de vie aient été énormes de 1914 à 1919, elles ont probablement été compensées par les naissances.

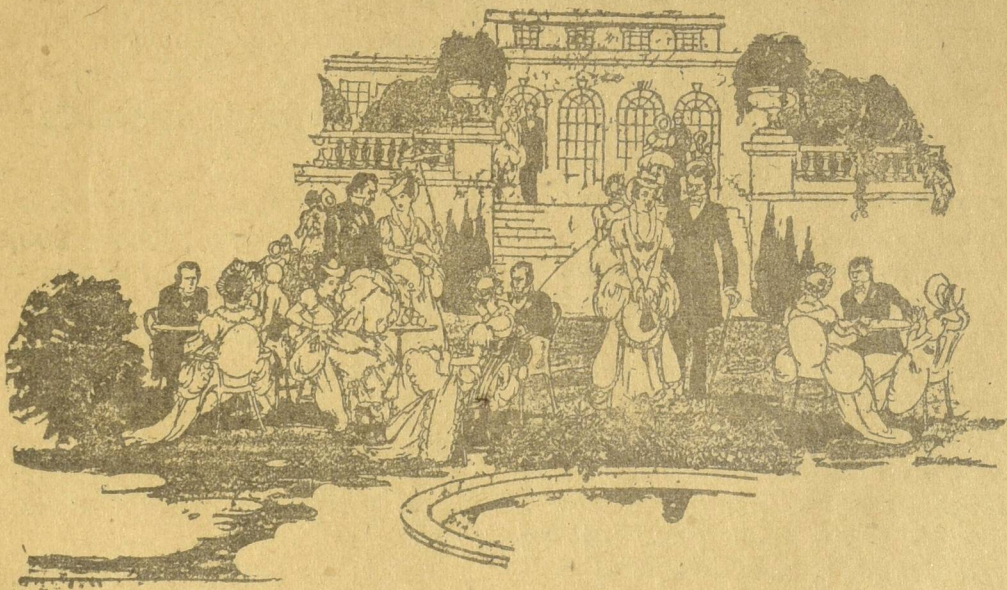
Ainsi, quand David Trietsch, l'historien juif, estime le nombre actuel des Juifs sur la terre à 15,430,000, il a le droit de dire que "le pourcentage des Israélites relativement à la population mondiale est approximativement de neuf-dixièmes d'un pour cent". Les Hébreux sont ainsi répartis dans les différents pays qui composent l'univers:

Pologne	3,800,000
Ukraine	3,800,000
Etats-Unis	3,100,000
Russie (y compris la Sibérie)	900,000
Roumanie	650,000
Allemagne	540,000
Hongrie	450,000
Tchéco-Slovaquie	450,000
Iles Britanniques	300,000
Autriche	300,000
Lithuanie	250,000
Jugo-Slavie	200,000
Afrique (comprenant Maroc, Tunisie et Algérie)	170,000
France	150,000
Arabie	130,000
Grèce	120,000
Hollande	110,000
Maroc	110,000
CANADA	100,000
Argentine	100,000
Turquie	100,000
Palestine	100,000
Australie	20,000
Pays d'Europe (non énumérés)	200,000
Pays d'Asie (non énumérés)	100,000
Pays d'Amérique (non énumérés)	30,000

Grandeur et décadence d'une comtesse

L'argent ne fait pas le bonheur est un proverbe que les riches ont forgé pour consoler les infortunés et les malheureux et leur laisser l'illusion qu'ils sont les seuls à jouir réellement de la vie. Si cela était vrai, les millionnaires donneraient leurs trésors aux pauvres pour acheter d'eux le bonheur! Tout s'achète pourtant et bien rares sont ceux à qui suffisent

Georgia Grey, surnommé la Belle de Ohama, telle est l'héroïne de cette triste histoire. Née à Brooklyn, elle fut conduite par son père à Nebraska, vers l'âge de dix-huit ans. Là, elle devint la coqueluche de tous les officiers de la garnison. On disait d'elle qu'elle pourrait faire un mariage princier. Elle fut en effet courtisée par l'homme



une médiocrité dorée ou une aisance bourgeoise.

Parmi cent cas prenez celui d'une belle jeune fille américaine, mariée à un millionnaire qui la combla de tous les dons, lui acheta un titre de comtesse et la fit admirer par toutes les cours d'Europe. Celui-ci meurt ruiné et laisse son épouse pauvre. Elle déshérite, faute d'argent, et attend la mort comme une délivrance.

le plus riche de la contrée, Joseph Her qui avait le double de son âge.

Ses affaires tinrent quelque temps le mari dans le Kansas, mais il amena bientôt sa jeune femme à New-York où ils logèrent somptueusement au Fifth Avenue Hotel. Ils s'embarquèrent la même année pour Paris où ils rêvaient de vivre tous les deux. Ils voyagèrent continuellement, prirent leurs appartements à Londres, à l'Hôtel Métropo-

le, à Florence, dans la villa du comte de Potolise, à Nice et à Monte Carlo. Foncièrement nomades, ils n'eurent pas de foyer. Aucun d'eux n'en voulait. Mais c'est à Paris qu'ils séjournèrent le plus longtemps, y ayant vécu environ trente-cinq ans.

De temps à autre, ils revenaient en Amérique régler certaines affaires puis retournaient subir le charme invincible de la Ville-Lumière.

M. Iler amassait quand même des millions. Il ne se tourmenta jamais et ne subit pas le moindre échec. Sans avoir l'air de travailler, il ne perdait aucune occasion de faire fructifier son argent et de contracter de bons marchés.

Bientôt, ils ne voulurent plus rester ignorés dans Paris. Leurs amis très avertis avaient accès dans les salons aristocratiques dont la porte leur était défendue, en dépit de leurs richesses. Pour Joseph Iler, l'argent était un tremplin pour monter, une clé pour tous les obstacles. Il voulut faire de sa femme une Comtesse pour l'offrir à l'admiration de la plus haute noblesse française. Tous deux furent ennoblis. Comment? mystère. Que leur en coûta-t-il? autre mystère.

Le comte et la comtesse prirent possession d'un vieux château sur le Quai de Billancourt, à Paris.

Alors, ce fut la grande vie. Tout ce que Paris compte de beautés, de noblesses, de richesses fut reçu par eux. Ils furent enlevés dans un tourbillon de fêtes, de dissipations folles, de plaisirs coûteux et extravagants.

Leur maison antique ne leur plut pas longtemps et ils se remirent à voyager de par le monde entier.

Le malheur s'abattit alors sur eux: Joseph Iler fut frappé de cécité et dut

abandonner la direction de ses affaires qui s'en allèrent à vau-l'eau.

Il mourut à New-York l'an dernier, après onze ans de souffrances, laissant sa veuve ruinée.

Celle-ci vint chercher refuge à Newton où elle vit solitaire, dans la pensée de ses morts.

Tous ses amis ne l'avaient pas désertée et grâce à l'initiative du juge Redick, de Omaha, et du sénateur Hitchcock, elle obtint du gouvernement une pension alimentaire, en récompense des services rendus par son mari à la nation lors de la guerre civile.

— o —

LE CHOMAGE DU SAMEDI

Plusieurs de nos lecteurs ignorent sans doute pourquoi l'après-midi du samedi est considéré depuis longtemps dans l'univers entier comme un congé. Il n'y a pas de doute que cette pratique vient d'une observance religieuse. L'idée est gardée dans l'Eglise d'observer les vigiles des fêtes. Nous pourrions ainsi remonter jusqu'au chômage de la veille du sabbat chez les Hébreux.

Edouard, roi de Saxe, institua une loi ordonnant que le sabbat fut observé du samedi midi au lundi matin, mais d'autres princes firent commencer le chômage à 3 heures de l'après-midi, le samedi.

Dès 1203, en Angleterre, les cloches sonnaient le samedi midi pour annoncer la cessation du travail.

La coutume s'est tellement généralisée qu'à part les marchands et leurs commis, les employés qui n'ont pas "leur samedi après-midi" se croient frustrés d'un droit.



LES MONSTRES DU CIRQUE

Les géants, les nains, les hommes transparents ou obèses, les phénomènes à la peau bleue ou bronzée, sont des malades que les médecins peuvent soigner.—Ces monstres ne sont souvent que des attrape-nigauds.

Si une personne diffère de la masse dans ses manières, ses idées ou même ses vêtements, on dit qu'elle est originale et singulière. Elle devient intéressante souvent à cause de ses particularités de caractère et de tempérament. Mais, si par malheur elle se distingue de la plupart par son apparence physique, on en fait un monstre, un caprice de la nature, c'est-à-dire quelque chose de rebutant et d'odieux.

Pour l'homme de science, le médecin en particulier, toutes les anomalies morales ou physiques sont d'un intérêt profond. La "femme obèse", le "squelette humain", le "géant" et le "nain" sont les manifestations de quelques rouages défectueux de la machine humaine. La "femme obèse", par exemple, est énorme parce qu'elle souffre de quelque défectuosité des sécrétions thyroïdes. Soumise à un traitement spécial, elle perdrait probablement son volume extraordinaire pour devenir une créature d'un poids moyen.

Et il en est ainsi de tous les "types" d'un cirque que la foule des badauds regarde avec admiration mais en qui

la science ne voit que des cas avancés
d'une maladie quelconque.

Nous parlions tout à l'heure des caprices de la nature. Ils n'existent pas aux yeux du savant. Il trouve en tout ce qui est anormal une cause naturelle, quoique incapable souvent de la définir et même de la découvrir.

Les géants étaient disséminés sur la terre aux temps bibliques et ce n'est qu'au cours de ces derniers vingt ans que fut formulée une théorie rationnelle sur leur croissance excessive.

L'extrême grandeur et petitesse de taille est due à l'activité anormale de certaines glandes du cerveau, dites glandes pituitaires.

Sa même explication s'applique aux cas des obèses et des "squelettes".

Si les glandes thyroïdes, sises sur le cou sont extraites à un animal vigoureux, il meurt instantanément; si elles ne sont que partiellement enlevées l'animal devient gras à l'excès et paresseux.

Nous venons d'étudier, dans un cirque imaginaire, les cas de la grosse femme, du géant et du nain; prenons maintenant un phénomène dont le corps est transparent qu'on appelle

"le squelette vivant", lequel mesure cinq pieds cinq pouces et pèse environ soixante-dix à soixante-quinze livres. Voilà une cause de thyroïdisme excessif, condition physique aggravée par les exercices violents que fait le sujet pour se tenir maigre. Son aspect est encore rendu plus décharné par le port de vêtements serrés et longs et d'un chapeau haut de forme. Cet hyperthyroïdisme (développement des glandes thyroïdes, cause de sa maigreur) peut être naturel.

Comme exemple du contraire, il y a dans un cirque qui visite Montréal chaque année, trois frères de 19, 17 et 14 ans qui pèsent le poids collectif de 1,200 livres!

Maintenant, ce qui fait toute la différence entre le géant et le nain, c'est la quantité des sécrétions pituitaires.

Les nains sont généralement bien constitués proportionnellement à leur hauteur. Ils peuvent être "guéris", c'est-à-dire que soumis à un régime d'extraits de glandes pituitaires, ils grandiraient. Mais l'expérience n'en a jamais été faite parce qu'aucun nain ne veut grandir. Un effet, un nain ne fait de l'argent que parce qu'il est tel. Qu'il prenne une taille normale et il perd du fait tout intérêt aux yeux des directeurs de cirque. Mais en théorie, tous les médecins s'accordent à dire qu'un nain peut grandir.

Le gigantisme, genre d'anomalie qui caractérise les géants et qui est l'exagération du développement du corps en général, est une maladie incurable.

Il y a une différence sensible entre le nain et le géant. Le premier est, comme nous l'avons dit, bien développé. Il ne doit la petitesse de ses extrémités qu'à une faiblesse des os. Ces os continuent de croître dans le crâne, la poitrine et le bassin, mais leur

croissance s'arrête aux membres. Les nains sont souvent des victimes d'une influence héréditaire.

Le second, le géant, est mal bâti, laid et difforme. Son corps est étroit et ses extrémités, ses pieds et sa tête sont énormes.

L'homme chevelu et la femme barbue ne sont que des exemples d'hypertrichosis, ou développement excessif du système pileux.

Une femme siamoise a la tête, la figure et tout le corps couvert de poils très longs. Elle n'y trouve rien d'extraordinaire, disant que tous les hommes et les femmes de Laos, Siam, ont des cheveux en abondance et des barbes comme le bonhomme Noé. Il en est de même au Japon et dans la république de Libéria.

Les cheveux peuvent pousser sur toutes les parties du corps excepté dans le creux de la main, ou paumes, et sur la plante des pieds. Une trop grande sécrétion pituitaire peut être encore cause de cette croissance des cheveux ou, plus souvent, l'atavisme et le climat.

La femme qui n'a pas un traître cheveu sur la tête souffre d'un autre côté de calvitie ou d'alopecie.

N'importe qui peut perdre les cheveux, les sourcils, les cils, la barbe à la suite de certaines maladies, comme la fièvre typhoïde, la petite vérole, etc. Ce prénomène-là n'a donc rien de bien extraordinaire.

Pour résumer cette première partie les géants, les nains, les obèses, les "squelettes vivants", les chevelus et les chauves ne sont que des êtres ordinaires qui souffrent d'une affection quelconque aux glandes non conductrices.

Que dire maintenant de "l'homme bleu", l'homme dont la peau, au lieu

d'être blanche, jaune, brune ou noire, est complètement bleue? C'est tout simplement un cardiaque. Son cœur est malade. La circulation du sang s'opérant d'une façon défectueuse dans les veines, son oxygénation est imparfaite. Du carbone se mêle au sang qui, contaminé, sous l'effet de ce poison, se bleuit. Ce phénomène doit donc la couleur bleue de son sang à son impureté.

Il y a dans tout cirque des individus que la science, à cause de leur conformation contre nature, appelle des monstres. Ce sont ces personnes nées sans bras, sans jambes, ou unies entre elles par des joints naturels comme les deux frères siamois ou encore munies de quatre jambes, trois bras, etc.

Toutes ces anomalies sont dues à un accident survenu pendant la gestation de la mère.

La seule attraction d'un cirque que la science est impuissante à comprendre est celle que donne un nommé Laurello, un allemand, qui peut se tourner la tête complètement en arrière. C'est un truc de contorsionniste que quiconque peut faire s'il veut se résoudre à la pratique pendant des années, dit-il lui-même. Durant les représentations, il se prend la tête dans les mains et la retourne graduellement jusqu'à ce qu'il puisse en ne changeant pas de position d'un millième de pouce, regarder directement derrière lui. Il fait la même chose de ses pieds.

Il lui fallut trois ans pour en arriver à toucher son épaule avec le menton et quatre autres années pour le porter complètement en arrière. Si une autre personne que lui essayait d'accomplir cet exploit sans entraînement, elle se disloquerait infaillible-

ment la vertèbre du cou, entraînant ainsi la paralysie générale ou la mort.

Laurello est donc pour la science un casse-tête chinois. Il est le seul homme au monde capable de se contorsionner ainsi impunément.

— o — "TU" ET "VOUS"

Après que l'Empire romain eût été divisé en Haut et Bas-Empire, il y eut souvent deux empereurs, l'un en Orient, à Constantinople et l'autre en Occident, à Rome. Il n'est pourtant qu'un seul Empire romain et les deux empereurs étaient censés ne faire qu'une seule personne, lors même qu'ils résidaient dans les deux capitales. En s'adressant à l'un d'eux on lui disait "vous" comme si l'on parlait à tous deux à la fois. Ainsi est né l'usage de dire "vous", car auparavant on tutoyait toujours, même les rois et les empereurs.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent



une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Le parfum recherché

“ FAITES-MOI REVER ”

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER.

Ecrivez immédiatement comme suit :

J. JUTRAS, parfumeur

1421, ave Papineau Montréal, Can.

Prix \$2.50 l'once

35c la bouteille d'essai



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50

Un an.

Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 cents

En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig

Montréal

☞ Demandez notre catalogue de primes ☜

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du **TRAITEMENT DENISE ROY**, (de 30 jours) au comptant: **\$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 8 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, **MONTREAL**

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le **beau mal**, les **déplacements**, **inflammations**, **tumeurs**, **ulcères**, **périodes douloureuses**, **douleurs dans la tête**, les **reins** ou les **aînes**.

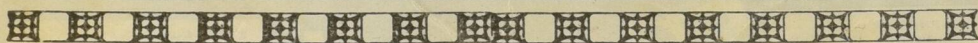
Avec ce merveilleux traitement, plus de **constipation**, **palpitation**, **alourdissements**, **bouffées de chaleur**, **faiblesse nerveuse**, **besoin irraisonné de pleurer**, **brûlements d'estomac**, **maux de coeur**, **retards**, **pertes**, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du **Traitement F. Guy**.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2358 Dept. 25, Montréal, Qué.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire **"LE SAMEDI"** et dans notre publication mensuelle **"LA REVUE POPULAIRE"**.

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas **"LE SAMEDI"** ni **"LA REVUE POPULAIRE"** parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



Lait Condensé
marque "Eagle"
Lait Evaporé
"St-Charles"
Lait Malté
naquets carrés

Borden's

Café Condensé
"Reindeer"
Cacao Condensé
"Reindeer"
Lait Condensé
"Reindeer"

Le lait Borden Eagle Brand tient les bébés en santé

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Bordens Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



*Demandez un exemplaire
gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.*

Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

MONTREAL *The Borden Co. Limited* VANCOUVER